

Denis CLARINVAL

LES GARDIENS DE L'OMBRE



ACTE I



SCENE 1

LA POÉSIE COMME TRAVERSÉE DE LA NUIT DU MONDE

NARRATEUR (VOIX OFF)

La poésie ne vient pas éclairer la nuit du monde, elle n'y apporte ni lampe ni promesse d'aube, elle ne cherche pas à dissiper ce qui obscurcit, car toute lumière ajoutée risquerait d'en effacer la profondeur, de lisser ce qui résiste, et de refermer ce que la nuit seule maintient ouvert. Là où le jour impose des contours, distribue des formes et rassure par la clarté des limites, la nuit retire sans détruire, elle délie sans abolir, elle laisse les choses en suspens dans une réserve qui n'est ni absence ni négation, mais retrait vivant. Traverser la nuit n'est pas la vaincre, ni même la comprendre, c'est y entrer sans arme, sans projet d'en sortir, c'est consentir à ce que le regard cesse de vouloir percer, de vouloir atteindre un fond qui se déroberait, et commence à demeurer dans l'épaisseur de ce qui ne se livre pas.

Car dans la nuit du monde, rien ne disparaît au sens où l'on perdrait ce qui était là, mais tout se dérobe à la prise, tout échappe à l'usage, tout se tient à distance de ce qui voudrait fixer, nommer, assigner. Les choses persistent, mais autrement : elles ne se donnent plus comme objets disponibles, elles ne répondent plus à l'appel d'un regard qui voudrait les saisir, elles se tiennent dans une proximité qui ne se laisse pas réduire. La parole qui les approche ne peut plus nommer comme on désigne, elle ne peut plus dire comme on décrit, elle doit se défaire de sa propre assurance, se rendre poreuse, traversée, presque vacillante, consentir à n'être qu'un passage où quelque chose du monde se frôle sans jamais se laisser enfermer. Ainsi la poésie ne parle pas de la nuit, elle se tient en elle, elle en épouse le retrait, elle en accepte la lenteur et l'indécision.

Car la nuit n'est pas un manque de monde, elle n'est pas le simple envers du jour, elle est ce moment où le monde se retire de l'évidence, où il cesse de se donner comme immédiatement lisible, où il reconduit toute présence à une profondeur qui échappe. Le jour recouvre cette profondeur sous l'éclat des formes, il rend le monde praticable, habitable au sens de l'usage,

mais au prix d'une certaine perte, d'un oubli de cette réserve silencieuse où les choses se tiennent avant d'être saisies. Traverser la nuit, c'est éprouver que rien ne se donne entièrement, que toute apparition est traversée d'un retrait, que toute présence garde en elle une part qui ne se livre pas. Et cette part n'est pas une défaillance, elle n'est pas un défaut à corriger, elle est la condition même du paraître, ce qui empêche le monde de se réduire à ce que nous en faisons.

La poésie ne guide pas dans l'obscurité, elle ne trace aucun chemin, elle ne propose aucune orientation stable, elle ne promet ni issue ni salut. Elle ne dit pas où aller, elle ne montre pas ce qu'il faudrait voir, elle ne rassure pas. Elle accompagne le pas qui hésite, elle se tient au plus près de cette hésitation sans la résoudre, elle laisse le mouvement se faire sans le diriger. Elle n'est ni une carte ni une boussole, mais une manière de tenir dans l'égarement sans le fuir, de demeurer dans ce qui ne s'ouvre pas immédiatement sans exiger qu'il s'ouvre.

Et pourtant, dans cette traversée sans promesse, il arrive qu'un presque rien suffise : un souffle à peine perceptible, une présence indistincte, le frôlement d'un vivant dans l'ombre, quelque chose qui ne se donne pas comme signe mais comme simple passage. Ce presque rien n'éclaire pas la nuit, il ne la transforme pas en jour, mais il ouvre en elle un espace, une clairière sans lumière où il devient possible de se tenir. La nuit alors ne s'abolit pas, elle ne se dissipe pas, mais elle cesse d'être pure menace, elle devient habitable, non parce qu'elle est comprise, mais parce qu'elle est tenue dans une forme de fidélité silencieuse.

La poésie est cela : non la sortie de la nuit, non son dépassement, non sa transfiguration en clarté, mais ce qui permet d'y passer sans s'y perdre, ce qui maintient ouverte la possibilité d'un séjour au cœur même de ce qui se retire, ce qui empêche que l'obscurité devienne fermeture totale. Elle n'ajoute rien au monde, elle n'en augmente pas la lumière, mais elle en garde la profondeur, elle en protège le retrait, elle en accompagne la part inapprochable sans chercher à la réduire.

Traverser la nuit du monde, ce n'est pas aller vers un ailleurs plus clair, c'est apprendre à demeurer là où rien ne se donne entièrement, là où toute chose se tient dans une réserve irréductible, et où la parole, si elle veut être juste, doit renoncer à posséder pour simplement laisser passer.

Silence ... la nuit tient. Nous retrouvons Nietzsche et ses amis dans une clairière : ils sont assis sur un tronc d'arbre devant un feu de bois. Dans le ciel nocturne, la lune veille ...

NIETZSCHE

Mes amis, cet endroit est propice à la méditation, vous ne trouvez pas ?

BONAVENTRA

La nuit, moi, tu sais, c'est mon quotidien : je ne sais rien du jour, c'est au matin que je me couche et je m'éveille à la tombée du soir.

HÖLDERLIN

Bonaventura, tu nous parles de ton travail mais tu es un poète toi aussi et je présume que la nuit doit t'inspirer. Et toi Georg, tu en penses quoi ?

TRAKL

Le jour n'efface pas la nuit, il l'aveugle. Aussi je préfère la nuit et son obscurité.

RILKE

En somme nous sommes tous, chacun à sa manière, des veilleurs de nuit.

BONAVENTURA

Ou bien des chauves-souris voltigeant dans la clarté d'un feu : après tout, qu'est-ce que cela change ?

NIETZSCHE

Cela change que nous sommes là pour méditer, pas pour chasser des insectes et d'ailleurs tu peux poser ta hallebarde : ici tu n'as rien à craindre.

RILKE

Pour méditer, dis-tu, mais alors les uns avec les autres et non contre eux. Nous devons nous accorder comme les cordes d'une lyre qui ont chacune leur propre vibration mais qui s'harmonise quand on sait en jouer. Dans le nouveau monde on appelle cela un riff.

NIETZSCHE

Rainer, c'est bien ainsi que je l'entends. Nous parlerons donc de la poésie, à la fois pensée et chant, la poésie comme possible habitation du monde. Holder, cela te parle, je pense, l'habitation poétique. Puisque nous sommes d'accord, je suggère que Bonaventura choisisse le premier thème.

BONAVENTURA

Eh bien justement, si on envisageait la poésie comme traversée de la nuit.

HÖLDERLIN

J'ajouterai : de la nuit du monde.

TRAKL

Oui, cette précision est essentielle et, puisque nous semblons accordés sur ce point, je propose que Holder parle en premier : honneur aux devanciers.

HÖLDERLIN

Je marche dans l'ombre que le monde délaisse,
Quand les dieux se sont tus, et que l'âme vacille.
Le poème, fragile, devient torche sans adresse,
Portée dans le vent où l'étoile se profile.
Il faut chanter encore, même quand tout se tait,
Semer dans la nuit des graines de lumière,
Car la parole, même nue, jamais ne cède
Et trace un feu sacré sur la cendre des pierres.

BONAVENTURA

Holder, te connaissant, tu n'aurais pas pu en parler autrement. Et toi, Fritz, que t'inspire la poésie comme traversée de la nuit du monde ?

NIETZSCHE

Je ris dans la nuit comme un loup en furie,
Car même le chaos me devient compagnon.
Le monde est un désert, un théâtre sans vie,

Mais j'y plante ma voix comme un couteau profond.
Le poème, pour moi, est un cri d'animal
Qui transperce l'ennui des âmes domestiques,
Un éclair dionysien, un chant brutal
Pour faire sauter la cage des mécaniques.

BONAVENTURA

Fritz, tu dis que je peux laisser là ma hallebarde et toi tu ne peux pas t'empêcher de sortir ton marteau. Tes mots résonnent comme des coups sur l'enclume : tu n'affines pas le fer, tu le tords. Si tu étais forgeron les chevaux seraient bien mal chaussés. A toi Rainer de prendre la parole et frappe moins fort, si tu le peux.

RILKE

Il y a dans la nuit une douceur étrange,
Un souffle si ancien qu'il semble maternel.
Le poème y chemine comme un ange
Qui caresse la plaie sans en dire le sel.
Je tends l'oreille aux silences des choses,
Je devine le monde dans ses voix les plus lentes.
Le poème est une main dans la pénombre close,
Un geste offert à l'ombre, paisible et sans attente.

NIETZSCHE

Evidemment Rainer fréquente assidûment les angles, il marche dans l'invisible à pas feutrés, quasiment comme une ombre qui se fond dans la nuit. Et toi, Georg, qu'en penses-tu ?

TRAKL

Un vent noir me traverse, doux comme un adieu.
Je porte la douleur dans un vase sans fond.
La nuit est ma maison, ma langue et mon feu,
Et le poème, un râle arraché d'un tombeau blond.
Je n'éclaire rien : j'accompagne ce qui tombe,
Je recueille les pas des anges fatigués.

Sous mes mots, une cloche dans l'ombre succombe,
Et la cendre s'élève en silence affligé.

HÖLDERLIN

Georg, tu n'habites pas la nuit, c'est la nuit qui t'habite. Chez toi tout est fatigue du monde, effondrement jusque dans les mots, la poésie devient une pluie de cendres. Tu fais saigner les mots, tu les déchires pour qu'ils se taisent et laissent enfin s'apercevoir tout ce qu'ils recouvrent. C'est ton tour à présent, Bonaventura.

BONAVENTURA

Je suis le fou, le veilleur au bord du gouffre,
Le dernier qui chante quand les dieux se sont tus.
Mon poème ricane, grimace et s'essouffle,
Mais dans son cri tordu résonne un salut.
J'écris dans les marges, les éclats, les brisures,
Je joue de mon cor à l'heure la plus noire.
Car dans le néant, je fonde ma blessure,
Et je ris pour ne pas me laisser choir.

RILKE

Bonaventura, tu es une canaille : tu ricanes pour ne pas sombrer. Tu as troqué ta plume pour une lanterne dont tu éclaires les coins les plus obscurs, là où tant de choses se cachent. Et pourtant tu as gardé ton âme de poète : n'es-tu pas fils de cordonnier ? Allons, ne sois pas si amer : la poésie ne nourrit pas son homme, je te l'accorde, mais elle nourrit son âme.

Le feu se met à crépiter comme si un souffle invisible l'avait effleuré ; surpris les amis se taisent un instant, un merle en profite pour se poser sur une branche d'un arbre dressé juste à côté.

BONVENTURA

Vous avez vu cela ? Le feu soudain s'anime et un merle en profite pour se poser sur cette branche. On dirait que le feu ... non ce n'est pas possible

NIETZSCHE

Tu vois, tu recommences.

BONVENTURA

Je ne recommence rien, je regarde !

RILKE

Fritz, laisse-le : il n'invente rien, il entend autrement.

TRAKL

Si le feu a parlé, c'est que nous avons cessé un instant de parler à sa place.

NIETZSCHE

Tu as sans doute raison ! Holder, c'est à toi, dis-nous si la nuit te traverse encore ...

HÖLDERLIN

Les étoiles sont mortes, mais leur lumière court

Encore dans le sang de nos veilles muettes.

Le poème est mémoire d'un très ancien amour,

Et l'ombre y devient hymne à l'âme inquiète.

Je ne cherche pas la fin, mais la traversée,

Le feu qui subsiste quand le monde se dissout.

Et si tout s'effondre, qu'il me soit donné

De dire encore un mot plus fort que le doute.

RILKE

Le feu s'est calmé, dirait-on : Fritz, à toi ...

NIETZSCHE

Que la nuit vienne ! Je l'embrasse en hurlant.

Je ne suis pas l' élu, mais le possédé.

Mon poème est flamme dans le vent hurlant,

Un éclair d'en bas que nul n'a dompté.

L'obscurité n'est pas l'ennemi mais l'origine,

Le lieu d'où jaillit ce qui blesse et guérit.

Je veux que mes vers déchirent les doctrines

Et qu'en chaque abîme résonne un esprit.

HÖLDERLIN

Ah Fritz, tu ne peux pas t'en empêcher : c'est le marteau qui parle à ta place. Aurais-tu oublié tes lectures de jeunesse ?

NIETZSCHE

Non, pas du tout ! Pourquoi cette question ?

HÖLDERLIN

Tu as dit de Kleist qu'il avait été fort imprudent de trop en dire et qu'il n'avait pas su porter lui-même ses propres paroles ?

NIETZSCHE

C'est vrai, je l'ai dit ! Mais, je te l'assure, ce marteau n'est pas trop lourd pour moi, enfin pas encore ...

RILKE

Je descends dans la nuit comme dans une nef,
Le cœur ouvert à tout ce qui pleure en silence.
Le poème est offrande, non pas un glaive,
Mais une coupe pleine de présence.
Il n'est pas là pour convaincre ni pour fuir,
Mais pour veiller ce qui meurt et renaît.
Il tisse en moi un langage pour souffrir,
Un chant qui tient debout quand le monde se tait.

TRAKL

Le poème est une lampe dans la cave du monde,
Il n'éclaire qu'un pas, puis se meurt dans la brume.
Mais ce pas suffit, et dans l'ombre profonde
Je marche, accompagné d'un silence qui fume.
Il n'y a pas de sens, mais une marche lente,
Un écho de pas dans la neige des âmes.

Et sous la nuit bleue, où tout vacille et tente,
Je grave mes vers sur une pierre sans flamme.

NIETZSCHE

Et bien justement, Georg, profite du feu tant qu'il brûle encore ...

BONAVENTURA

N'allez pas croire que je pleure sans rire !
La nuit est mon théâtre, et j'en suis le masque.
Je grimpe aux clochers pour mieux en descendre pire,
Avec un vers moqueur que le sérieux évacue.
Le poème est cabane construite au bord du gouffre,
Un refuge grotesque d'où l'on voit mieux la nuit.
Je n'ai pas de sagesse, j'ai un rire qui souffre,
Et des mots fêlés, pour des âmes sans bruit.

*Tout proche dans le forêt sombre on entend des bruits de pas ; Bonaventura se lève d'un bond
et saisit sa hallebarde ...*

HÖLDERLIN

Allons mon ami, ressaisis-toi ! Tu n'as rien à craindre en cet endroit, c'est un chevreuil sans
doute, attiré par ton rire. Je suis d'ailleurs surpris qu'il n'a pas fui : tu vois, tu es moins horrible
que tu ne le penses.

NIETZSCHE

Holder a raison : tu t'épouvantes pour rien. La nuit cette forêt est vivante et bien plus que nous
le pensons mais toi, tu vois des cimetières partout, et des spectres, et des démons. Brise ton
élan, mon ami, tu cours plus vite que tes pensées.

HÖLDERLIN

Ô nuit divine, où l'oubli devient mémoire,
Où l'homme, dépouillé, retrouve son visage !
Tu me renvoies, toi seule, à la source illusoire
D'un monde disparu sous le poids du langage.

Mais le poème veille, frêle comme une flamme,
Et son chant traverse le silence universel.
Car même muet, il contient toute une âme,
Et s'offre à l'invisible comme un fruit essentiel.

NIETZSCHE

Je ne traverse pas la nuit : je m'y forge !
Chaque étoile morte y brille comme un défi.
Je suis l'enclume, le feu, la forge et la gorge,
Et ma voix dans l'abîme hurle sans répit.
La lumière est une lâcheté quand elle fuit
Les profondeurs où l'âme nue s'arrache.
Je veux un chant qui n'apaise aucune nuit,
Mais qui, par sa rage, l'arrache à son attache.

Soudain le merle entonne quelques notes et nos amis, surpris dans le silence nocturne, le regardent d'un seul œil mais l'oiseau n'en a cure et il poursuit son chant ...

LE MERLE

Souffle obscur dans les branchages verts.
Des fleurettes bleues flottent autour du visage
Du solitaire, du pas doré
Mourant sous l'olivier.
S'envole, à coups d'aile ivre, la nuit.
Si doucement saigne l'humilité,
Rosée qui goutte lentement de l'épine fleurie.
La miséricorde de bras radieux
Enveloppe un cœur qui se brise

BONAVENTURA

Tous ces « cuicui », vous pensez que cela veut dire quelque chose ? Peut-être qu'après tout il se plaint car nous le dérangeons

TRAKL

Non, le merle ne se plaint que du jour : il est noir comme la nuit. Ce que tu entends, mon ami, c'est le « chant du merle captif ».

BONAVENTURA

Mais alors ton merle, il se plaint aussi la nuit ...

TRAKL

Il se plaint d'être captif !

BONAVENTURA

Captif ? Mais de quoi donc puisqu'il fait nuit ?

TRAKL

Peut-être que déjà il anticipe le jour qui viendra tout à l'heure.

BONAVENTURA

Autrement dit le merle passe ses nuits à se plaindre en prévision du jour qui viendra refermer la nuit.

NIETZSCHE

Tu n'y es pas du tout ! Il ne se plaint pas, il nous met en garde contre le jour qui aveugle tout ce qu'il éclaire mais toi, tu n'en sais rien, tu ignores la lumière vive puisque tu dors quand les autres s'affairent.

RILKE

Il y a des nuits si vastes que le cœur s'y noie,
Et pourtant, c'est là que l'on devient un souffle.
Le poème ne rassure pas, il ouvre une voie,
Comme un arbre noir qui croît sous le tumulte.

Je tends mon poème comme on tend une main,
Non pour saisir, mais pour accompagner.
Car il faut dans la nuit qu'un seul mot tienne bien,
Et qu'il dise : "Je suis là, sans savoir, sans juger."

TRAKL

Je n'ai pas de lanterne, seulement une plainte
Que je disperse aux vents sur la lande dormante.
Le poème est blessure, et ma voix l'est aussi,
Un écho d'agonie, une lueur tremblante.
Je vais avec les morts, je les écoute encore,
Et c'est eux qui dictent mes vers pâles et froids.
Je ne cherche rien — mais j'entends, dans le corps,
Le soupir du monde, et j'en fais ma loi.

Le feu décline de plus en plus et Nietzsche, à l'aide d'un bâton, remue les braises : le feu reprend un peu de sa vigueur mais pour combien de temps encore ?

BONAVENTURA

Je souffle dans mon cor : voilà mon évangile,
Un rôle grotesque qui perce la nuit.
Mon poème claudique, il titube, il oscille,
Mais il va — et c'est là tout le génie.
Quand le monde se tait dans ses vêtements neufs,
Moi, j'écris sur des loques, je joue avec des ombres.
Le drame est total, la farce est sans trêve,
Et dans la nuit je dresse mes cabanes sombres.

NIETZSCHE

Mes amis, le feu menace de s'éteindre, il nous entrera dans la forêt, y ramassera suffisamment de bois mort pour tenir jusqu'à l'aube.

HÖLDERLIN

Mais comment faire : il fait si sombre.

BONAVENTURA

Ne sois pas si froussard ! J'ai emporté ma lanterne et il suffit de l'allumer. Je marcherai devant et vous me suivrez, on ramassera assez de bois et on reviendra soigner ce feu avant qu'il ne meure pour de bon.

Bonaventura se lève et allume sa lanterne. Les autres se lèvent à leur tour et ils le suivent ; ils disparaissent dans l'obscurité et au chevet du feu qui semble mourir ne demeure que le merle.

LE MERLE

Ils sont entrés dans la forêt pour y ramasser du bois mort : tu tiendras jusqu'à leur retour ?

LE FEU

Dans le pire des cas, il restera des braises sous la cendre : ils devront souffler mais, à les entendre, ce n'est pas ce qui leur manque. Celui qui a de grosses moustaches, il me fait peur quelque fois : ses mots résonnent comme un marteau sur une enclume.

LE MERLE

C'est un masque, je pense : il aime renverser les tables, c'est sa justification, mais, crois-moi car je le connais bien, c'est poète qui sait parfois déposer les mots comme on dépose des choses profondes et délicates.

LE FEU

Et l'autre avec sa hallebarde qui ricane sans cesse comme si le monde n'était qu'une comédie.

LE MERLE

Lui aussi porte un masque : c'est un veilleur de nuit qui circule à travers la ville quand tout le monde la croit morte. Il lui arrive de faire des rencontres improbables, de dénicher dans les coins les plus sombres ce qu'on pense trop facilement ne pas s'y trouver : des démons, des marionnettes, des tables couvertes d'énigmes, des hommes de pierre et sans scrupule. Alors oui il se moque de tous ces gens qui, se cachant dans l'ombre, s'imaginent qu'on ne saurait les voir et s'autorisent alors ce que le jour défend. De sa lanterne c'est l'inavouable qu'il éclaire et qu'ensuite il titille de sa hallebarde. Mais lui aussi, à sa façon, est resté le poète qu'il était auparavant.

LE FEU

Il y a aussi celui qu'ils appellent Georg : il très sombre celui-là ...

LA LUNE

Celui-là je peux t'en parler car souvent je l'ai baigné de ma blancheur quand il chantait en haut des chemins forestiers. Ecoutez donc :

Le soir, les forêts automnales résonnent

D'armes de mort, les laines dorées,

Les lacs bleus, sur lesquels le soleil

Plus lugubre roule, et la nuit enveloppe

Des guerriers mourants, la plainte sauvage

De leurs bouches brisées.

Mais en silence s'amasse sur les pâtures du val

Nuée rouge qu'habite un dieu en courroux

Le sang versé, froid lunaire ;

Toutes les routes débouchent dans la pourriture noire.

Sous les rameaux dorés de la nuit et les étoiles

Chancelle l'ombre de la sœur à travers le bois muet

Pour saluer les esprits des héros, les faces qui saignent ;

Et doucement vibrent dans les roseaux les flûtes sombres de l'automne.

Ô deuil plus fier ! autels d'airain !

La flamme brûlante de l'esprit, une douleur puissante la nourrit aujourd'hui,

Les descendants inengendrés.

(Trakl, « Grodek »)

LE FEU

Ah vous voyez : je le disais sombre mais ce qu'il décrit ici est insoutenable ...

LA LUNE

Ce qui est insoutenable, c'est la guerre et ce qu'elle abandonne sur le champ de bataille quand les soldats se retirent. Mais la sœur, lunaire, est là, chancelante sous l'effroi, pour saluer les esprits de tous ces héros et la flamme de l'esprit, brûlante, c'est une douleur puissante qui la nourrit : les descendants inengendrés.

LE FEU

Qui sont-ils ?

LA LUNE

Ceux qui ne verront jamais le jour car la bataille a consumé leurs pères comme toi-même le feu, tu as consumé tout le bois mort dont ils disposaient mais des braises couvant sous tes cendres renaitra un feu nouveau. Ceux qui ne verront pas le jour, ce sont les fils de ces batailles sanguinaires mais l'esprit, comme toi le feu, fût-il nourri de douleur en cet instant, renaitra dans l'esprit de ceux que la guerre n'aura pu engendrer.

LE FEU

Ainsi donc la nuit n'est jamais pleinement obscure, une lueur veille qui ne l'abolit pas mais permet de l'habiter : cette sœur, c'est un peu toi, la lune.

LE MERLE

La nuit peut effacer bien des choses mais il y a toujours une lueur qui résiste, fragile très certainement mais justement forte.

LE FEU

Je les entends qui reviennent : il était temps car je ne suis plus que quelques braises.

SCENE 2

LA POÉSIE COMME TENUE DE L'OBSCUR, DE LA SOUFFRANCE ET DU DÉSENCHANTEMENT

LE NARRATEUR (OFF)

La poésie ne cherche pas l'obscur comme on chercherait une profondeur plus intense que la lumière, elle ne s'y installe pas pour y trouver une forme de vérité plus authentique, et elle ne fait pas de la souffrance un privilège ni du désenchantement une supériorité. L'obscur n'est pas un lieu à habiter par choix, il est ce qui demeure lorsque les évidences se retirent, lorsque les garanties s'effondrent, lorsque le monde cesse de répondre comme il répondait. La poésie ne va pas vers lui, elle ne l'exalte pas, mais elle ne s'en détourne pas non plus. Elle se tient là où quelque chose ne peut plus être reconduit à une clarté rassurante.

La souffrance n'est pas ici élevée en valeur, elle n'est ni glorifiée ni recherchée, elle n'est pas ce qui donnerait au poète un accès privilégié à ce qui est. Elle est ce qui arrive lorsque le lien au monde se fissure, lorsque ce qui tenait se défait, lorsque les mots ne portent plus ce qu'ils promettaient de porter. La poésie ne transforme pas cette souffrance en matière noble, elle ne la sublime pas, elle en maintient la présence sans la convertir en sens. Elle refuse d'en faire un récit qui consolerait, une forme qui apaiserait, une justification qui donnerait raison à ce qui blesse.

Le désenchantement n'est pas la perte d'une illusion regrettable, ni le passage vers une lucidité supérieure qui permettrait de voir enfin les choses telles qu'elles sont. Il est la chute des médiations qui rendaient le monde habitable sans effort, la disparition des cadres qui donnaient forme à l'expérience, l'effacement de ce qui faisait tenir ensemble ce qui apparaîtrait. Là où il n'y a plus d'enchantement, il n'y a pas nécessairement plus de vérité, mais une exposition plus nue, plus directe, à ce qui ne se laisse pas intégrer. La poésie ne comble pas ce vide, elle ne le recouvre pas d'images nouvelles, elle ne propose pas de nouvel enchantement, elle se tient dans cette nudité sans la masquer.

Ainsi, l'obscur n'est pas une esthétique, la souffrance n'est pas un motif, le désenchantement n'est pas une doctrine. Ce sont des épreuves, des passages, des zones où le langage lui-même vacille. La parole poétique ne peut plus s'y déployer comme si de rien n'était, elle doit accepter de se défaire, de perdre sa continuité, de ne plus pouvoir tout dire. Les mots cessent d'être assurés, ils se heurtent, se brisent, s'interrompent, non par effet de style, mais parce que ce qu'ils approchent ne peut être contenu.

Dans cette tenue, la poésie ne cherche pas à sortir de l'obscurité, elle ne promet pas que la souffrance trouvera un apaisement, elle ne suggère pas que le désenchantement sera dépassé. Elle ne propose aucune résolution, elle ne ferme rien. Elle maintient ouverte la possibilité de dire là où tout pourrait se taire, mais ce dire n'est plus une affirmation, il est une tentative fragile, toujours exposée à son propre effondrement.

Il arrive alors que ce qui demeure ne soit presque rien : une phrase inachevée, une image qui ne se fixe pas, un souffle qui ne se prolonge pas. Ce presque rien ne compense rien, il ne répare pas, il ne console pas, mais il empêche que tout disparaisse dans le silence ou dans le bruit. Il maintient une trace, non comme souvenir, mais comme persistance minimale de ce qui a été éprouvé.

La poésie ne sauve pas de la souffrance, elle ne restaure pas l'enchantement perdu, elle ne transforme pas l'obscur en lumière. Elle tient dans ce qui ne se laisse pas résoudre, elle accompagne ce qui ne peut être dépassé, elle demeure là où toute sortie serait une trahison. Elle ne fait rien disparaître, elle ne promet rien, mais elle empêche que l'épreuve soit entièrement recouverte par des discours qui la nieraient.

Ainsi, l'obscur, la souffrance et le désenchantement ne deviennent pas des contenus de la poésie, mais les conditions mêmes d'une parole qui ne peut plus s'appuyer sur des certitudes. La poésie ne les possède pas, elle s'y expose, et dans cette exposition, elle ne gagne rien, elle ne conquiert rien, mais elle maintient une présence là où tout pourrait céder.

La poésie est cela : non une réponse à ce qui fait défaut, non une réparation, non une transfiguration, mais une tenue dans ce qui ne se laisse pas relever. Elle ne donne pas sens à la souffrance, elle ne redonne pas lumière à l'obscur, elle ne réenchante pas le monde, mais elle refuse que tout cela soit effacé.

Elle ne console pas, elle ne sauve pas, elle ne clôt pas. Elle demeure.

Nos cinq amis reviennent de la forêt, les bras chargés de bois mort. Rilke remue les dernières braises et dépose par-dessus un bout de bois ; ils s'assoient.

HÖLDERLIN

Et si le feu ne reprend pas ?

BONAVENTURA

On le rallumera, c'est tout.

HÖLDERLIN

Et avec quoi ?

BONAVENTURA

Quelques-uns de tes poèmes par exemple !

HÖLDERLIN

Et pourquoi pas les tiens ?

NIETZSCHE

Bonaventura, tu n'es pas en ville et tu peux ravalier tes sarcasmes.

BONVENTURA

Tu as raison ! Holder, je plaisantais et si je t'ai offensé, je te prie vraiment de m'excuser.

RILKE

Regardez-moi cette belle flambée. Holder te voici rassuré et toi, Bonaventura, tu as parlé trop vite, comme à ton habitude. Qui propose le thème suivant ?

BONAVENTURA

C'est moi, pour me faire pardonner ! Je vous propose : la poésie comme souffrance, obscur et désenchantement. Holder, mon cher ami, nous t'écoutons ...

HÖLDERLIN

Il est des heures où même le chant se brise,
Où l'ombre monte en nous comme une marée.
Le monde devient pierre, le ciel s'épuise,
Et la parole ne trouve plus son entrée.
Pourtant, dans l'ombre, le poème s'allume,
Comme un feu secret qu'on garde sous la cendre.
Il ne console pas, mais il consume,
Et dans le néant, fait un lieu pour attendre.

NIETZSCHE

Le rire s'est figé ; le masque est tombé.
Ce que je vois, c'est la grimace du monde,
Ses dieux crevés, ses croyances vidées,
Sa lumière sale qui vacille et gronde.
Je ne cherche plus à croire, mais à rugir,
À déchirer la nuit avec mes crocs.
Car c'est là, dans le cri, dans le soupir,
Que le poème survit, même s'il est trop.

Le merle sur sa branche secoue ses ailes comme si le propos de Nietzsche venait de l'effrayer ; surpris, les cinq se taisent et observent l'oiseau qui finit par se calmer. Rilke est sur le point de prendre la parole à son tour quand le merle se met à chanter ...

LE MERLE

Sommeil et mort, les mornes aigles
Bruissent au long de la nuit autour de cette tête :
L'image d'or de l'homme,
Que l'engloutisse la lame glacée
De l'éternité. Sur d'affreux récifs
Se fracasse le corps pourpre

Et la voix sombre lamente

Sur la mer.

Sœur d'une tristesse houleuse

Vois une barque angoissée naufrage

Sous les étoiles,

Sous le visage muet de la nuit.

(Trakl, « Lamentation »)

BONAVENTURA

Tu vois, Fritz, tes propos lui ont fait peur et, après avoir longuement secoué ses ailes, le voilà qui recommence à chanter : je pense qu'il commente à sa manière ce que tu viens de dire.

HÖLDERLIN

Bonaventura n'a pas tout à fait tort, fritz : tu n'y es pas allé de main morte ! Le marteau a frappé mais cette fois beaucoup plus fort ...

NIETZSCHE

Mais non ! Ce merle se lamente : ce n'est pas le marteau qui a frappé mais le jour qui bientôt le fera ...

RILKE

Il n'est rien de plus vaste que le silence

Quand l'âme pleure sans pouvoir expliquer.

C'est dans ce gouffre que naît la présence,

Un poème faible, mais qui sait s'échouer.

Je n'ai pas fui la peine — je l'ai priée,

Je l'ai prise en moi comme une amante sévère.

Et c'est dans sa nuit que j'ai nommé

Ce qui tremble encore au fond de la lumière.

TRAKL

Tout est trop tard ici. Tout penche vers l'oubli.

Le monde parle bas dans un langage mort.
La nuit a déposé son vin pâli
Dans mes veines, et j'avance sans port.
Mais j'écris, pourtant, dans cette boue,
Je trace des lettres sur des cadavres frais.
Et la poésie, douce et trouble roue,
Tourne malgré les plaies, malgré l'arrêt.

BONAVENTURA

Ah ! que les étoiles tombent, qu'elles crèvent !
Je boirai leur lumière comme on boit du fiel.
L'univers est un canular, une trêve
Avant le grand rire, le saut dans le ciel.
Je n'ai pas peur du mal, je le tutoie.
Et dans l'obscur, j'ai planté mes gags.
Car même au fond du pire, il y a
Un souffle d'absurde qui mord et drague.

RILKE

Le veilleur de nuit tient des propos très imagés. Bonaventura, mon pauvre ami, ton imagination déborde mais ce n'est jamais du bon côté : serais-tu le pantin d'un rire glacial ?

HÖLDERLIN

Le chant ne vient pas de la joie tranquille,
Mais de ce qui gémit au creux du cœur.
Là où la peine devient fertile,
Et donne des fruits d'une sombre couleur.
J'ai vu des jours sans lumière, sans trêve,
Mais la poésie, patiente, m'a tenu la main.
Elle est sœur de l'attente, sœur de la grève
Où viennent mourir les éclats du matin.

NIETZSCHE

J'ai regardé l'homme en face, sans mensonge,

Et j'y ai vu la laideur et la faim.
Pas de grandeur dans ses longs songes,
Mais des restes de dieux mâchés sans fin.
Je ris de cette misère, mais je saigne,
Car le désespoir aussi a ses armes.
Et mes poèmes, s'ils grondent ou baignent,
Ont tous trempé dans la même larme.

RILKE

C'est dans la chute qu'on entend vraiment,
Quand les murs craquent, que le nom se tait.
Le poème naît d'un effondrement,
Comme un chant qui monte du regret.
Je ne veux plus guérir — je veux accueillir
Ce qui tremble en moi comme un éclat d'hiver.
Et c'est à genoux que j'écris, à souffrir,
Car seul l'abîme fait lever la lumière.

Comme pour le contredire, un nuage paresseux s'étire devant la lune et tout devient plus sombre.

BONAVENTURA

Rainer, tu attires les nuages par-dessus nos têtes : vois la lune qui cache sa candeur derrière l'obscur. Aurais-tu peur des anges quand ils traversent la nuit ? Tu exiges de l'abîme qu'il t'offre la lumière, soit ! Est-ce de l'obscurité que jaillit la lumière ?

RILKE

Mon ami, toi tu éclaires la nuit de ta misérable lanterne mais dans les recoins et les profondeurs, là où l'obscurité devient noirceur, aussi dense que la pierre, qu'y peux-tu voir de ta flamme vacillante ? Bien peu de choses, des formes peut-être, alors une fois encore tu affrontes la nuit de ton rire éclatant mais ce rire, est-il une chose, une seule, qu'il puisse éclairer ?

BONAVENTURA

Il m'éclaire moi-même, c'est déjà ça ! Je dirai même que c'est beaucoup quand un bruit, indiscernable, m'oblige à serrer les fesses : n'as-tu jamais connu la peur ?

TRAKL

La douleur est mon alphabet. Je la lis
Sur les murs, sur les visages en détresse.
Chaque mot est un cercueil qui fuit,
Et le vers, un cimetière sans promesse.
Je vis parmi les fous, les perdus,
Les bêtes mortes, les enfants sans sommeil.
Et je tisse avec leurs cris confus
Un chant funèbre où respire le soleil.

BONAVENTURA

Je fais du grotesque avec les restes,
Du sacré avec un os de travers.
Mon poème est un bouffon en liesse
Qui crie sous les voûtes de l'univers.
Je bois l'angoisse dans un crâne vide,
Et je la recrache en comédie noire.
Car dans l'obscur, tout devient limpide :
Il suffit de rire assez fort pour y croire.

Le nuage qui effaçait la lune a fini par s'éloigner et l'astre de nuit remplit, à nouveau, l'atmosphère de sa blancheur ... Le merle se tourne vers elle comme s'il voulait lui adresser un regard complice. Soudain le feu se met à crépiter, sèchement, et d'une buche qui s'embrase une flamme s'étire vers le ciel, éclairant les cinq visages. Est-ce un message que le feu, s'élevant, adresse à la lune ?

HÖLDERLIN

Même brisé, l'arbre chante sous le vent.
Et moi, pareil, je compose dans l'orage.
Le poème est un refuge tremblant,
Un feu fragile dans un monde en naufrage.
Mais je crois encore, malgré le glas,
Que la beauté n'est jamais tout à fait morte.

Et qu'à travers la nuit, tout bas,
Quelqu'un — peut-être — entend ma porte.

NIETZSCHE

L'ombre est mienne, je l'ai prise au berceau.
Elle m'a élevé comme un chien errant.
Le désespoir, c'est mon manteau,
Mais j'y couds des vers en hurlant.
Qu'on ne parle plus de rédemption !
La poésie n'achète aucun salut.
Elle est cri, malédiction,
Et dans ce cri je suis absolu.

HÖLDERLIN

Fritz, mais tu blasphèmes ! La poésie est une malédiction, dis-tu, et le poète, sans doute, un pêcheur de pierres. Tu t'habilles de désespoir et l'ombre a fait de toi un chien errant. Alors dis-moi : qu'est devenue celle de Zarathoustra ? S'est-elle nouée à d'autres ombres, celles des filles du désert ? Si l'ombre nous efface, trop de lumière ne vaut pas mieux.

NIETZSCHE

Holder, à quoi peut te servir d'être pieux ? Tu cherches dieu dans les décombres, dans les ossements du monde. Le monde est un charnier et tu le sais : tu fuis la ville comme d'autres fuient la peste et te voilà, sourire aux lèvres, sur des chemins de campagne. Je marche autant que toi mais toujours sur les cimes : que m'importe l'en-bas ? La ville étend sa puanteur au-delà de ses murs : elle traverse les campagnes, emportée par les rus dont l'homme fait son égout. C'est triste ? Non ça ne l'est pas : c'est tragique !

RILKE

Les anges se taisent quand l'homme tombe.
Mais moi, je reste. Je veille. J'inscris.
Le poème est cette lampe dans la tombe,
Un rien de feu dans l'éternel oubli.
Je ne cherche pas à sauver,
Mais à garder mémoire du naufrage.

Et même si tout est brisé,
Mon vers éclaire ce paysage.

TRAKL

Tout s'effondre, mais j'écoute encore,
Le râle du monde dans ses draps sales.
Il reste un mot sous chaque mort,
Un mot, un souffle, une étoile pâle.
Je les recueille avec mes mains tremblantes,
Je les berce dans mes poèmes funèbres.
Car même dans l'horreur vacillante,
Le chant s'élève, pierre après pierre.

LE MERLE

Au soir le père devint vieillard ; dans de sombres chambres,
Le visage de la mère se pétrifia, et sur le garçon pesait la malédiction
D'une race dégénérée. Parfois il se rappelait son enfance, emplie de
Maladies, d'effroi et de ténèbres, les jeux secrets au jardin étoilé,
Ou qu'il nourrissait les rats dans la cour crépusculaire. D'un miroir bleu
Sortait la forme mince de la sœur et il se jetait comme mort dans le noir.
La nuit, sa bouche éclatait comme un fruit rouge et les étoiles
S'allumaient sur sa détresse muette. Ses rêves emplissaient
La vieille maison des pères. Le soir, il aimait aller à travers
Le cimetière en ruine, ou bien il contemplait les corps dans
La chambre des morts au jour crépusculaire, les taches vertes
De la décomposition sur leurs belles mains.

(Trakl, « Rêve et assombrissement », extrait)

RILKE

A nouveau le merle se met à chanter : que peut-il bien raconter ? Tu le sais toi, Georg, ce qu'il raconte : on dirait qu'il te répond, qu'il répète avec ses mots à lui ce que tu viens de dire, comme si tu l'avais captivé avec tes paroles de mort, enseveli peut-être. Tes mots sont un linceul que tu déposes sur un monde trop sale pour qu'on puisse encore le regarder.

NIETZSCHE

Au contraire, Rainer, il fait saigner les mots, il les tord comme un linge trop humide. Le langage est un linceul, je te l'accorde, mais pas le sien ou plutôt le sien est un linceul qu'il déchire de toutes ses forces pour que le monde paraisse. Il est noir ce monde et alors ? Paris, disais-tu, est un cimetière puant où on croise que des cadavres.

RILKE

Je l'ai dit, c'est vrai, et je le répéterai aussi longtemps que je m'en souviendrai. Mais, toi-même Fritz, n'as-tu pas fui Berlin et toi, Georg, faut-il que je redise combien tu maudissais Prague ? Bonaventura en rit mais n'est-ce pas sa manière à lui d'aussi la fuir, cette ville dont il ignore le jour ?

BONAVENTURA

Rideau ! Le monde saigne — applaudissez !

Je fais du poème un théâtre fêlé.

Entre les débris, je viens danser,

Et mordre les dieux qui m'ont trop parlé.

Je suis le veilleur du cirque vide,

Le clown triste, le fou éclairé.

Et si la nuit est vraiment limpide,

C'est qu'elle a appris à pleurer.

NIETZSCHE

Et si nous profitons de ce rideau pour manger quelque chose : nous n'allons tout de même pas rapporter chez nous ces provisions dont nous nous sommes chargés. J'imagine que je ne suis pas le seul dont l'estomac réclame ...

HÖLDERLIN

Laisse-moi deviner, Fritz ! Tu as emporté, j'en suis sûr, de ce jambon que ta mère Franziska t'envoie régulièrement depuis Röcken : je me trompe ?

NIETZSCHE

Holder, tu connais tous mes vices : nulle part ailleurs on en trouve un pareil. Et j'ai aussi du thé que m'envoie mon Lama ...

RILKE

Ton Lama ?

NIETZSCHE

C'est ainsi que j'appelle ma sœur Elisabeth qui demeure auprès de notre mère en attendant de se marier avec ce maudit Förster, que le diable l'emporte bien plus loin qu'en Argentine. Et toi Rainer, qu'as-tu à nous proposer ?

RILKE

Du vin bien sûr, du bon vin de ce Valais cher à mon cœur : il n'a pas son pareil ! Nous y goûterons mes amis et, croyez-moi, nous en reprendrons. Le nectar des dieux de l'Olympe pâlit à ses côtés.

TRAKL

Grete, ma sœur cadette, a préparé des tartines, bien trop pour un seul homme. Le pain de Salzburg est comme le vin de Rainer : il est unique, inimitable et jamais la grande bourgeoisie de Prague n'a goûté à de telles saveurs. Vous m'en direz des nouvelles

NIETZSCHE

Je ne veux pas insister mais puisque tu en parles, comment se porte cette chère Grete ? Quelle pianiste, mes amis : sous ses fins doigts, Schubert glisse comme une pluie divine.

TRAKL

Elle est toujours aussi espiègle mais tu as raison, Fritz : son Schubert me fait oublier ce Wagner qui trop souvent me cogne dans la tête. Grete est une enfant et je pense qu'elle le sera toujours. Ai-je besoin de te redire qu'elle est ma lune, la seule lumière dont s'éclairent mes nuits. Elle est

fragile comme la flamme d'une bougie et c'est pourtant ce qui fait sa force. Et toi Holder, que caches-tu dans ta musette ?

HÖLDERLIN

Et bien Lotte, la chère fille de Zimmer dont je suis l'hôte à Tübingen, m'a préparé des œufs brouillés que l'on peut manger froids ou réchauffés sur ce feu ardent ainsi qu'une salade de pommes de terre de leur jardin. Lotte est adorable, vous savez, et si prévenante. A toi, Bonaventura, de vider ton sac, si j'ose dire.

BONAVENTURA

Et bien, mes amis, entre deux tranches de rire, j'ai emporté le fromage et le dessert. Un chocolat, je vous l'assure, qui fait danser les dents ; quand au fromage, on le croirait encore collé aux mamelles de la brebis.

Nos amis se mettent à manger, lentement et en silence, chacun goutant aux mets apportés par les autres ; Rilke en profite pour recharger le feu. Depuis sa branche le merle, impassible, observe la scène ; le vent est tombé et aucun nuage ne prive la lune de briller autant qu'elle le peut. Les mets circulent de main en main et le vin aussi que l'on boit au goulot sans manières. Soudain le merle étire ses ailes, la nuit est silencieuse, on n'entend que les dents quand elles mordent le pain. Qui aurait l'audace de briser cette retenue ? Le merle ? Le feu crépitant ? La lune peut-être ?

LE MERLE

Je goûterais volontiers à ces tartines ...

LE FEU

S'ils mettent les œufs à réchauffer, j'y tente une flamme ...

LA LUNE

Allons, mes amis, regardez-les ! Ils ne sont plus qu'un seul dans le partage. Si différents quand ils déclament, plus rien ne les distingue à présent et toi, le feu, tu donnes à leurs visages un éclat particulier : chacun est le miroir des autres. Parlons bas, mes amis, pour ne pas troubler cette communion nocturne.

LE MERLE

Tu as raison ! Regardons-les : on dirait des anges ! Cela me rappelle un très beau texte de celui qu'ils appellent Georg :

Au jardin de la sœur silencieux et figé

Un bleu un rouge de fleurs tardives

Son pas est devenu blanc.

L'appel d'un merle égaré et tardif

Au jardin de la sœur silencieux et figé ;

Un ange est devenu.

(Trakl, « Le jardin de la sœur »)

LE FEU

Et en plus ce texte parle de toi égaré et tardif : qu'est-ce que cela veut dire ?

LA LUNE

Qu'i s'est attardé, voilà tout ! Il a voulu assister à la transfiguration de la sœur et d'ailleurs il n'était pas le seul : les fleurs aussi étaient tardives et le jardin figé dans le silence comme si chacun retenait son souffle. Ensuite le pas de la sœur est devenu blanc, comme celui d'un ange mais elle n'est ange qu'une fois la nuit tombée : le jour elle est pierreuse, fermée comme un buisson d'épines.

LE FEU

Attardé, je peux le comprendre mais pourquoi est-il égaré ?

LA LUNE

Il n'est pas égaré au sens où il se serait perdu, qu'il aurait oublié son chemin et d'ailleurs en a-t-il seulement un ? Être égaré veut dire ici : être déplacé. Le merle est le gardien de l'Ouvert, il le maintient par sa présence mais ici quelque chose se passe, quelque chose auquel il ne pouvait pas s'attendre : la naissance d'un ange.

LE FEU

Tu veux dire que celui qui entre dans l'Ouvert devient un ange ?

LA LUNE

C'est possible mais je n'ai jamais rien vu de tel : lui, en revanche, l'a vu ! Assister à la naissance d'un ange, reconnais que c'est une expérience qui te remue, qui te ferait, toi, dresser tes flammes. Et puis, cette naissance, il y est pour quelque chose puisque c'est lui qui maintient l'ouvert.

LE FEU

Dis-moi, gardien de l'Ouvert, tu as chanté après cela ?

LE MERLE

Non, j'en avais le souffle coupé ! Mais le frère a chanté, comme si pour lui il allait de soi que dans son jardin figé soudain sa sœur devienne un ange.

LE FEU

Mais ce frère, c'est qui ?

LA LUNE

Mais c'est Georg : qui veux-tu que ce soit ?

LE FEU

Et la sœur, c'est Grete dont ils parlaient tout à l'heure, la sœur lunaire car elle est aussi pâle que toi.

LA LUNE

Voilà, tu as compris ! Tu as mis le temps mais tu as compris. Je pense qu'à présent on devrait se terre : ils ont terminé leur repas et je suppose qu'ils vont se remettre à discuter et à déclamer.

LE FEU

Je peux crépiter tout de même !

SCENE 3

LA POÉSIE COMME TENUE DU CRÉPUSCULE

NARRATEUR (OFF)

La poésie ne se tourne pas vers le crépuscule comme vers l'image d'un déclin, elle n'y cherche ni la douceur d'une fin ni la mélancolie d'un jour qui s'achève. Le crépuscule n'est pas le moment où la lumière disparaît, ni celui où l'obscurité s'installe, il est cet intervalle instable où ni l'une ni l'autre ne peuvent encore se fixer. La poésie ne le décrit pas, elle s'y tient, non comme dans un paysage, mais comme dans une condition où les oppositions cessent de valoir sans pour autant se dissoudre.

Dans le crépuscule, rien ne s'impose avec netteté, rien ne se laisse saisir dans des contours assurés. Les formes persistent, mais elles perdent leur évidence, elles se défont sans disparaître, elles se tiennent dans une hésitation qui ne peut être résolue. La lumière ne suffit plus à distinguer, l'obscurité ne suffit pas encore à recouvrir, et ce qui apparaît n'appartient ni à l'une ni à l'autre. La poésie ne cherche pas à clarifier cette indécision, elle ne tente pas de restaurer des limites, elle accepte que ce qui se donne ne puisse plus être assigné.

Le crépuscule n'est pas un passage orienté, il ne conduit pas nécessairement de la clarté vers l'ombre, ni de l'ombre vers la clarté. Il est ce moment où toute direction devient incertaine, où le temps lui-même semble suspendu dans une durée qui ne se mesure plus. La poésie ne s'y installe pas pour ralentir, pour retenir ce qui fuit, elle ne cherche pas à prolonger cet instant, elle en éprouve la tenue fragile, elle accompagne ce qui se transforme sans pouvoir en fixer le sens.

Dans cette condition, le langage ne peut plus s'appuyer sur des distinctions stables. Il ne peut plus dire clairement ce qui est, ni nommer sans hésitation ce qui apparaît. Les mots se déplacent, changent de valeur, glissent d'un sens à l'autre sans pouvoir s'arrêter. La parole ne devient pas confuse, elle devient incertaine, elle renonce à l'assurance de dire juste au sens d'une adéquation. La poésie ne corrige pas cette incertitude, elle en fait le lieu même de son dire.

Il ne s'agit pas pour autant d'une indistinction où tout se confondrait. Le crépuscule ne supprime pas les différences, il les rend plus ténues, plus difficiles à maintenir. Ce qui était séparé ne se confond pas, mais ne se laisse plus isoler. La poésie ne fusionne pas, elle ne mélange pas, elle maintient cette proximité instable où les choses se touchent sans se confondre, où les limites se déplacent sans disparaître.

Il arrive alors qu'un détail presque imperceptible — une variation de lumière, une forme à peine discernable, un mouvement qui se dérobe — suffise à faire sentir cette tenue du passage. Rien ne se fixe, rien ne s'arrête, et pourtant quelque chose demeure, non comme identité, mais comme persistance de ce qui ne peut être assigné à un état. La poésie ne retient pas ce moment, elle ne le capture pas, elle en accompagne la fuite sans chercher à la suspendre.

Le crépuscule n'est pas un refuge contre le jour ni une anticipation de la nuit, il est ce lieu où l'un et l'autre cessent de s'opposer sans cesser d'être. La poésie ne choisit pas, elle ne privilégie ni la clarté ni l'obscurité, elle se tient dans cet entre-deux où toute préférence perd sa nécessité. Elle ne tranche pas, elle ne décide pas, elle laisse être ce qui ne se laisse pas répartir.

Ainsi, la poésie ne célèbre pas le crépuscule, elle n'en fait pas un symbole, elle n'y projette pas un sens qui viendrait le stabiliser. Elle y demeure comme dans une condition où rien ne peut être définitivement affirmé, où tout se transforme sans se résoudre. Elle ne conclut pas ce passage, elle ne le dépasse pas, elle ne l'achève pas.

La poésie est cela : une tenue dans l'intervalle, une fidélité à ce qui ne se fixe pas, une manière de demeurer là où le jour et la nuit se retirent l'un de l'autre sans jamais se séparer entièrement.

Elle ne clarifie pas, elle n'assombrit pas, elle ne tranche pas. Elle demeure dans le crépuscule.

Nos cinq amis ont terminé leur repas nocturne, Bonaventura remet du bois sec sur le feu. C'est Trakl qui choisit le thème suivant : « la poésie comme tenue du crépuscule ».

HÖLDERLIN

Les heures tombent, pleines d'or, dans le silence,
Et le chant devient cendre aux lèvres du soleil.
Je sens mourir les dieux au bord de ma présence,
Et l'esprit s'efface dans un feu sans sommeil.
Ce qui demeure est un éclat sur la paupière,
Un dernier souffle au sommet de la lumière.
Poésie, douce agonie, flambeau du monde pâle,
Toi seule nous enseignes la beauté qui s'éloigne.

NIETZSCHE

Tout s'effondre, et c'est grand. La lumière se brise,
Non en cris, mais en reflets sourds sous les cendres.
Le crépuscule me parle mieux que les églises :
Il sait que la chute est ce qu'il faut entendre.
Je vois danser l'abîme sous mes paupières closes,
Et la beauté est nue, blessée, presque morose.
Le poème est l'éclair d'un dieu qui se retire,
Un rire d'or qu'on entend à la fin d'un empire.

*Tandis que nos amis marquent une petite pause verbale, le merle relève la tête, étend son cou :
est-ce pour prendre la parole tandis que les autres se taisent ?*

LE MERLE

« Le crépuscule me parle mieux que les églises » : c'est étrange, vous ne trouvez pas ?

LE FEU

Et pourquoi c'est étrange ?

LA LUNE

Moi je comprends ce qu'il veut dire ! Le crépuscule est plus parlant qu'une église car dans le silence nocturne une autre voix nous parle en murmurant : ce n'est pas un sermon, non, c'est un appel à écouter, dans l'obscur, ce qui ne se voit pas et qui, pour cette raison, est d'autant plus présent.

LE MERLE

Rencontré en silence à l'orée de la forêt

Un gibier sombre ;

Contre la colline finit sans bruit le vent du soir,

Cesse la plainte du merle,

Et les douces flûtes de l'automne

Se taisent dans les roseaux.

Sur un nuage noir

Tu traverses, ivre de pavot,

L'étang nocturne,

Le ciel étoilé.

Toujours résonne la voix de lune de la sœur

À travers la nuit spirituelle.

(Trakl, « Crépuscule spirituel »)

LE FEU

Et alors ? Je ne vois pas où cela nous mène, c'est quoi cette nuit spirituelle ? Et la sœur, de nouveau, aussi pâle que la lune, qu'est-ce qu'elle vient faire dans cette histoire ?

LA LUNE

Tout d'abord ce n'est pas une histoire. C'est le crépuscule et le merle ne se plaint plus car, comme tu le sais bien, il aime quand vient le soir, c'est le jour qu'il maudit, c'est à l'aube qu'il se plaint. Avec la nuit tombante, le visage de la sœur s'illumine en fin, pâle comme je le suis moi-même, mais surtout elle n'est plus de pierre, elle parle. C'est l'ange sorti de son buisson d'épines, tu comprends : c'est pour cela que la nuit est spirituelle. Et cela rejoint ce que disait l'autre à l'instant : le crépuscule lui parle plus que les églises car les églises n'ouvrent rien, au contraire elles referment la parole tandis que la nuit n'a plus de frontières, plus de clôtures, plus de mots interdits. Toi, le feu, si tu veux t'exprimer le jour, tu dois le faire avec retenue et puis surtout tu n'éclaires rien, la lumière du jour aveugle tout, mais la nuit, tu peux donner libre cours à ta parole, à tes flammes et puis surtout la nuit tu deviens visible.

LE FEU

Dis-moi, la lune, pourquoi est-ce toujours plus clair quand c'est toi qui parles ? Le merle, on dirait qu'il parle par énigmes ...

LA LUNE

Non, il ne parle pas par énigmes ! Le merle est le gardien de l'Ouvert, il habite poétiquement le monde : ses mots ne cherchent pas à te dire quelque chose mais à te le faire éprouver. Je pense qu'ils vont reprendre, alors taisons-nous ...

RILKE

Quelque chose s'éteint dans le regard des choses,
Et pourtant c'est alors que tout devient plus vrai.
Je marche dans ce soir comme dans une prose
Où chaque mot soupire et se défait.
Le poème, c'est cela : cette lampe mourante,
Cette voix qui s'élève quand la lumière tremble.
Et c'est en se voilant que le monde enchante,
Comme une main qu'on tend dans l'ombre humble.

TRAKL

Là, dans les roseaux, les flûtes se sont tues.

Un gibier sombre me fixe sans bruit.
Je marche dans la forêt, les tempes nues,
Et la nuit descend comme un fruit.
Les étoiles saignent dans les mares noires,
Et ma sœur murmure un chant sans mémoire.
Le poème est ce cri suspendu dans l'éther,
Ce qui reste d'un homme au bord de la pierre.

BONAVENTURA

Je joue du cor à l'heure où tout s'efface,
Quand même la lune oublie son nom.
Le crépuscule, c'est ma farce tenace,
Mon théâtre vide, mon dernier salon.
Les ombres dansent, les anges se décomposent,
Et je ris, moi, debout parmi les choses.
Le poème ? C'est un adieu bien trop long,
Un pied de nez jeté au dernier horizon.

TRAKL

Une farce le crépuscule ? Bonventura, tu ne doutes de rien, pour toi tout est matière à rire : les anges se décomposent et toi tu ris, debout sur le monde pourrissant. Rainer est en totalement retourné. Les anges, on en a peur d'abord car ils sont plus brûlants que ce feu et puis on s'en rapproche, lentement, ils nous apprivoisent. Dis-moi, sans ta lanterne et ta hallebarde, rirais-tu autant ? Dis-moi encore : cette nuit où tu as croisé le diable, riais-tu vraiment et quand le frère soldat lui a coupé la tête, tu peux bien nous le dire ...

BONAVENTURA

Que cela m'a rassuré ? Oui je peux vous le dire : les mauvais esprits l'on emporté en oubliant la tête : quelle histoire ! Le prêtre en a perdu la sienne.

HÖLDERLIN

Ô lumière mourante, temple des derniers instants,
Tu fais du monde un sanctuaire effondré.
Le poème est un psaume au souffle déclinant,

Un cri d'amour lancé depuis la cécité.
J'ai vu les colonnes se fendre sous le vent,
Et le ciel pleurer dans les rivières brûlées.
Mais j'ai chanté encore, même dans le néant,
Car le chant seul console ce qui veut s'écrouler.

NIETZSCHE

L'étoile meurt dans un rire splendide,
Et son agonie est plus belle que sa naissance.
Le poème est cette lueur lucide
Qui flamboie dans le deuil de la présence.
Je n'écris plus, je saigne en signes aigus,
Mes mots tombent comme rochers dans le vide.
Mais c'est là que tout commence, là que je vis :
Quand le jour se retire, l'esprit devient guide.

RILKE

Je n'ai plus peur de la fin, je l'embrasse lentement,
Comme on touche un front aimé dans l'obscur.
Le crépuscule est un poème sans serment,
Mais plein de gestes silencieux et purs.
Je n'écris plus pour nommer, mais pour effacer,
Pour que les choses entrent dans leur repos.
C'est à l'instant de mourir qu'elles peuvent parler,
Et dire tout bas ce que seul l'amour dépose.

NIETZSCHE

C'est vrai que la mort nous déshabille, comme la nuit d'ailleurs car elles n'ont rien à cacher. La nuit parle vrai et la mort tout autant car elles disent l'essentiel.

HÖLDERLIN

Vie est mort et mort est aussi une vie.

RILKE

L'homme ne cesse de se retourner : à chacun de ses pas il meurt à son passé. C'est pour cette raison qu'il peine à entrer dans l'Ouvert. « Mort est aussi une vie », dis-tu Holder, mais combien le savent ? Pour beaucoup la mort est le dernier instant, le plus dur sans doute mais la vie ?

NIETZSCHE

La vie est dure, et souvent trop, non pas parce qu'elle serait exceptionnellement hostile, mais parce qu'elle ne cesse d'exposer ce qui tient à ce qui peut se défaire. Elle use les corps, elle entame les liens, elle oblige à continuer là même où quelque chose en nous se retire. Cette dureté n'est pas seulement dans les événements, elle est dans la persistance même de vivre, dans ce mouvement qui ne s'interrompt pas, qui reconduit sans cesse à soi, aux autres, au monde, sans garantie que cela tienne. Il ne suffit pas de comprendre pour alléger cette charge, car ce qui pèse n'est pas d'abord de l'ordre du sens, mais de l'épreuve.

La mort, en revanche, n'est pas dure de la même manière. Ce qui est dur, c'est ce qui y mène, ce qui l'annonce, ce qui l'approche sans jamais pouvoir s'y habituer : la dégradation, la perte, la séparation, l'angoisse parfois, le regard des autres qui se modifie, le monde qui se défait autour de celui qui s'en va. Mais la mort elle-même échappe à cette dureté vécue, non parce qu'elle serait douce ou apaisante, mais parce qu'elle ne se donne pas comme une expérience à traverser. Elle ne prolonge pas la difficulté de vivre, elle en suspend la possibilité.

Ce qui demeure alors, c'est cet entre-deux où tout se joue : vivre en sachant que cela peut se rompre, continuer alors même que rien n'assure la continuité, habiter un monde qui ne répond plus comme avant, et pourtant ne pas s'en retirer. La vie y est dure parce qu'elle ne cesse d'exposer, la mort inquiète parce qu'elle se tient en réserve, et l'existence se déploie dans cet intervalle instable où il n'y a ni repos véritable ni résolution.

Il ne s'agit pas de rendre la vie plus légère ni de penser la mort comme une délivrance. Il s'agit plutôt de voir que quelque chose peut se tenir là, sans promesse et sans illusion, dans cette tension même. Non pas une réponse, non pas une consolation, mais une manière de demeurer, de continuer malgré l'usure et la finitude, de maintenir une présence là où tout pourrait céder. Ce maintien est fragile, toujours menacé, mais il suffit parfois à empêcher que tout bascule dans l'indifférence ou le néant.

Ainsi, la vie demeure dure parce qu'elle expose sans relâche, la mort demeure étrangère parce qu'elle ne se laisse pas éprouver, et entre les deux se tient une existence sans garantie, qui ne

triomphe de rien, mais qui persiste. Ce n'est pas une victoire, ce n'est pas un salut, mais une tenue et peut-être est-ce là, dans cette tenue sans illusion, que quelque chose comme une justesse peut encore se trouver.

BONAVENTURA

Mais l'entre-deux, ce n'est déjà plus la vie sans être la mort pour autant : je dirais que c'est une agonie. La mort scelle quelque chose : peu importe qu'il s'agisse d'un passage, d'un effacement ou d'une transformation. La vie n'est mort qu'au sens où l'a souligné Rainer : mourir, c'est chaque fois se retourner. La mort, elle, ne regarde jamais en arrière : elle referme les yeux ! Elle n'est dure que tant qu'elle est devant : une fois atteinte, consommée, elle glisse et disparaît comme la buée sur une vitre. On ne meurt pas, on est de plus en plus mourant : quand la lame a fauché, l'herbe n'existe plus, il ne reste que du foin.

RILKE

Mais ce n'est pas rien ! Le foin, c'est de l'herbe autrement : on ne meurt pas, tu as raison, on existe autrement.

TRAKL

Tout s'éloigne en spirale, et la couleur fuit.
Même le vent se tait, pris dans son doute.
Je suis seul avec le monde qui s'éteint dans la nuit,
Et la terre tourne comme une roue sans route.
Les hommes dorment, les morts soupirent,
Et mes mots sont des cloches d'église sans église.
Mais parfois, dans ce noir, un ange respire,
Et je l'écris, pour qu'il reste, même en crise.

BONAVENTURA

Tout s'efface, et même le grotesque pleure.
Les masques tombent dans la brume du soir.
Je dis au revoir au sens, à la demeure,
Et j'écoute l'absurde boire son dernier espoir.
Le poème ? Une grimace vers la fin.
Un chant faux qu'on croit beau à force de rien.

Et c'est peut-être ça, l'ultime lumière :
Savoir qu'on ne sait pas, mais qu'on persévère.

NIETZSCHE

Tu écoutes l'absurde, dis-tu, quand il boit son dernier espoir. Sur toutes les lèvres, c'est le même mot qui revient : pourquoi ? Comme s'il existait une cause qui nous soit extérieure et un but assigné qui serait, lui aussi, tout autant dehors. Mais ce qui n'a pas de sens, ce n'est pas d'exister mais de se poser la question de ce sens qui suppose toujours un dehors : on existe dans et ceux qui pensent que ce n'est dans rien disent que c'est absurde. On n'existe pas dedans mais depuis : la question ne se pose qu'à partir de ce qui déjà nous est donné. Rien n'est factice et quand bien même le hasard y serait pour quelque chose, sacrer ce qu'il nous donne, c'est déjà faire de ce don une nécessité. Pourquoi sommes-nous ? Parce que nous sommes et se poser la question de savoir je ne sais quoi dès lors qu'on aurait pu ne pas exister, c'est cela qui n'a aucun sens. On existe, un point c'est tout, et l'accepter c'est déjà lui donner un sens, un but.

BONAVENTURA

On parle de poésie ou de philosophie ? Ce n'est pas la même chose ! « Trop de sagesse ne vaut pas mieux » a dit un jour Holder et je suis d'accord avec lui. Alors laissons penser ceux qui encore y croient.

HÖLDERLIN

Mais la poésie est une forme de la pensée, une pensée par immersion, qui s'éprouve sans devoir se justifier, argumenter, débattre, que sais-je. Fritz n'a pas tort : on n'existe qu'en se donnant un but qu'aucune chose extérieure ne peut nous assigner. On ne devient pas dans le vide, pas plus qu'on ne devient ce qu'on était déjà, même en puissance : l'homme est un pèlerin de ce qu'il n'est pas encore devenu, un pèlerin de lui-même.

BONAVENTURA

« Le poète seul fonde ce qui demeure » disais-tu : ce qui demeure n'est pas étranger à ce qu'on devient mais il ne l'épuise pas. Au contraire il en élargit l'horizon.

HÖLDERLIN

Dans l'effacement, une promesse encore respire,

Comme si l'absence elle-même portait un feu.
Chaque mot dit l'éloignement, mais aussi le désir
D'un sens enfoui dans l'étoffe des cieux.
Le crépuscule est un seuil qu'on franchit lentement,
Les yeux pleins d'ombre et d'or ancien.
Poésie, reste là, fragile firmament,
Chant suspendu entre l'adieu et le lien.

NIETZSCHE

Le soir ne ment pas : il dénude le vrai,
Fait tomber les voiles, les dogmes, les vertus.
Il n'y a plus de masques quand le jour s'en va,
Juste la voix nue, et la terre confuse.
Poésie, toi la dernière luciole dans la stupeur,
Je t'offre mon rire et ma brûlure.
Tu es ce qui vacille sans jamais céder,
Ce qui tombe en feu, mais d'une chute pure.

Il est temps pour Bonaventura de recharger le feu, nos cinq amis en profitent pour faire une pause. Tandis que Bonaventura regagnait sa place un écureuil timidement s'est rapproché, surprenant les cinq amis. Pour dissiper cette petite frayeur, Rilke sort une bouteille de sa musette qu'il fait passer de main en main. Soudain l'écureuil, effrayé à son tour, d'un bond saute dans l'arbre où se tient le merle. Les cinq amis tentent de retrouver leur calme en faisant tourner la bouteille.

LE MERLE

Toi ici ? Qu'est-ce qui t'amène ? J'étais persuadé que tu craignais le feu et surtout les humains quand ils se trouvent autour ...

L'ECUREUIL

C'est cela qui m'a attiré justement : en ce lieu une pareille scène est inhabituelle, alors j'ai voulu savoir de quoi il retournait : que font ici tous ces bavards au milieu de la nuit ? Tu es là depuis le début ? Raconte ...

LE MERLE

Pour faire court ces cinq-là se sont retrouvés ici pour discuter de poésie, ils ont allumé un feu, ils parlent chacun leur tour. Ils se sont absentés un moment car ils manquaient de bois et ensuite ils ont mangé, partageant ce que chacun avait apporté.

L'ECUREUIL

De poésie, dis-tu ? Pourquoi se retrouver en pleine nuit au cœur de la forêt et y parler de poésie ?

LE MERLE

Parce que la nuit est poétique, c'est du moins ce qu'ils semblent dire. Mais toi, la nuit, tu dors ou alors tu comptes tes glands ... Donc tu ne peux pas comprendre !

LE FEU

Ne sois pas si dur avec lui ! Regarde sa robe couleur de feu : tu vois bien qu'il est des nôtres. Ce n'est pas sa faute s'il ne sait pas chanter et puis tu en connais beaucoup qui dansent avec autant d'agilité ?

LE MERLE

Le feu a raison ! Pardonne-moi si je t'ai offensé et puis toi et moi nous avons un point commun et qui n'est pas banal : nous vivons dans les arbres. Comme moi tu aimes observer les choses d'en haut en te dissimulant parmi les feuilles.

RILKE

Quand tout recule et devient indistinct,
Le poème demeure, fragile et ouvert.
Il est le fruit murissant dans l'incertain,
Le battement faible qui résiste à l'hiver.
Je n'ai plus besoin d'expliquer les choses,
Je les contemple dans leur effondrement.
Et je les aime d'autant plus, ces roses
Qui s'éteignent dans un dernier consentement.

TRAKL

Le silence est plus fort que l'aube ou le cri,
Et dans la nuit je reconnais la paix.
Je marche sans but, le cœur ralenti,
Sur les traces d'ombres que personne ne sait.
Mon poème est un cercueil d'or pour la lumière,
Un chant funèbre offert à la beauté blessée.
Je n'ai plus rien à dire, sinon cette prière :
Que la nuit nous garde, qu'elle nous laisse rêver.

BONAVENTURA

Le dernier mot ? Je le perds dans ma bouche,
Comme un rire noyé dans trop de noirceur.
Tout crépuscule est un théâtre qui louche,
Un rideau qu'on ferme sans savoir l'heure.
Mais je dis encore, pour rien, pour personne,
Un vers tordu comme une vieille chanson.
Car peut-être que Dieu, au fond, s'amuse
De ces poètes qui chantent jusqu'à dissolution.

NIETZSCHE

Mes amis, je ferais bien quelques pas, histoire de me dégourdir les jambes, et vous ?

HÖLDERLIN

Si tu es d'accord, je t'accompagne : mes jambes s'endorment à force de ne pas bouger. Marcher un peu nous ferait à tous le plus grand bien, n'est-ce pas mes amis ?

Les trois autres sont d'accord avec Nietzsche et Hölderlin, aussi ils se lèvent comme un seul homme et s'avancent sur le chemin. Prudent, Bonaventura a allumé sa lanterne et il précède les autres ... Le merle et ses amis nocturnes vont-ils profiter de l'occasion pour échanger à leur tour ?

LA LUNE

Je ne comprends pas pourquoi il emporte sa lanterne : le chemin est dégagé et il me semble que je l'éclaire suffisamment.

LE FEU

Et au retour ils ne risquent pas de se perdre : mes flammes, je pense, sont bien visible. A moins que je m'éteigne s'ils s'absentent trop longtemps ...

LE MERLE

Ne t'éteins pas trop vite : ils croient encore que tu éclaires. Ils marchent comme on marche vers quelque chose, alors qu'ils ne font que s'éloigner de ce qui les tient.

LA LUNE

Ils ne savent pas demeurer. Même ici, dans ce soir sans bord, il leur faut un chemin, une direction, une raison de partir.

L'ÉCUREUIL

Et pourtant ils semblaient paisibles, assis autour de toi. Pourquoi se lever, pourquoi quitter ce lieu où tout tenait sans effort ?

LE MERLE

Parce qu'ils ne supportent pas longtemps ce qui ne demande rien. Le crépuscule ne leur donne aucune prise, alors ils cherchent à s'en extraire.

LE FEU

Tu parles comme si leur agitation t'était étrangère. Mais toi aussi tu te déplaces, tu vas d'arbre en arbre, tu ne restes jamais tout à fait au même endroit.

LE MERLE

Je ne vais nulle part. Je me tiens où le monde s'ouvre. Ce n'est pas un lieu, ce n'est pas un point, c'est ce qui se dérobe quand on veut s'y fixer.

LA LUNE

Ils reviendront. Toujours ils reviennent, comme si ce qu'ils quittent les précédait déjà.

L'ÉCUREUIL

Et nous ? Restons-nous pendant qu'ils marchent ?

LE MERLE

Nous ne restons pas. Nous ne partons pas non plus. Nous sommes dans ce qui ne s'arrête pas de passer sans jamais devenir autre chose.

LE FEU

Alors brûler, c'est cela ? Ne pas durer, ne pas disparaître, mais se tenir dans ce qui vacille ?

LE MERLE

Oui. Et chanter aussi. Non pour dire, non pour retenir, mais pour accompagner ce qui ne se laisse pas garder.

LA LUNE

Regardez, ils s'éloignent déjà. Leurs pas deviennent plus lents, comme si le chemin lui-même hésitait.

LE MERLE

Ils croient marcher dans la nuit. Mais c'est la nuit qui les traverse.

SCENE 4

LA POÉSIE COMME TENUE DU VACILLEMENT, DE LA DÉCHIRURE, DE LA DÉFLAGRATION ET DE LA CHUTE

La poésie ne cherche pas la rupture comme un événement à produire, elle ne provoque ni la déchirure ni la chute, elle ne met pas en scène la déflagration comme un spectacle où le monde se briserait sous nos yeux. Le vacillement n'est pas ici un effet, ni une posture, ni même une crise identifiable, il est ce qui affecte en silence la tenue même de ce qui semblait stable, ce qui traverse sans prévenir ce qui se donnait comme assuré. Rien ne cède d'un coup, rien ne s'effondre avec fracas, mais quelque chose se déplace, se fissure, se désaxe imperceptiblement, et ce déplacement suffit à rendre incertain ce qui ne l'était pas.

La déchirure ne sépare pas deux régions clairement distinctes, elle ne partage pas le monde entre un avant et un après, elle ouvre une faille au cœur même de ce qui se tenait, une discontinuité qui ne peut être localisée. Ce qui était continu ne l'est plus, mais rien ne vient remplacer cette continuité perdue. La poésie ne comble pas cette déchirure, elle ne la referme pas, elle n'en fait pas une blessure à guérir, elle en suit le tracé incertain, elle en épouse la ligne sans chercher à la fixer.

La déflagration n'est pas l'explosion visible d'une force accumulée, elle ne se manifeste pas nécessairement par un éclat, elle peut être silencieuse, intérieure, presque imperceptible. Elle est ce moment où ce qui tenait ensemble se disperse sans qu'on puisse dire ce qui a cédé. Rien ne se détruit complètement, mais rien ne tient comme avant. La poésie ne dramatise pas cette dispersion, elle ne la transforme pas en événement, elle la laisse apparaître dans son caractère diffus, dans son impossibilité à être circonscrite.

La chute n'est pas un mouvement vers le bas, elle n'est pas une perte de hauteur mesurable, elle est la perte de toute position stable à partir de laquelle le monde pourrait être saisi. Ce n'est pas tomber de quelque part, c'est ne plus pouvoir se tenir nulle part de manière assurée. Ce qui soutenait se retire, ce qui portait ne porte plus, et pourtant rien ne s'abolit. La poésie ne relève pas de cette chute, elle ne cherche pas à retrouver un sol, elle ne promet aucun rétablissement. Elle demeure dans ce manque de fond sans le convertir en abîme spectaculaire.

Dans cette tenue, le langage lui-même vacille. Il ne peut plus s'appuyer sur des continuités, il ne peut plus dérouler un sens qui se maintiendrait de lui-même. Les phrases hésitent, se reprennent, se déplacent, non par effet de style, mais parce que ce qu'elles approchent ne se laisse pas soutenir. La parole ne se brise pas entièrement, elle ne disparaît pas, mais elle perd sa certitude, elle avance sans garantie, exposée à sa propre défaillance.

La poésie ne cherche pas à maîtriser ce vacillement, elle ne le transforme pas en forme stable, elle ne le stylise pas. Elle accepte que ce qui est dit puisse ne pas tenir, que ce qui se déploie puisse se défaire, que ce qui apparaît puisse disparaître sans laisser de trace nette. Elle ne stabilise pas, elle ne sécurise pas, elle ne referme pas.

Il arrive alors que ce qui demeure soit une série de tensions à peine tenues, des lignes qui ne se rejoignent pas, des fragments qui ne composent pas un ensemble. Rien ne se rassemble complètement, rien ne s'ordonne de manière définitive, et pourtant quelque chose persiste, non comme totalité, mais comme maintien fragile de ce qui ne se laisse pas réduire.

La poésie est cela : non la célébration de la rupture, non l'exaltation de la chute, non la mise en scène de la déflagration, mais une tenue dans ce qui ne tient plus tout à fait, une fidélité à ce qui vacille sans chercher à le fixer. Elle ne répare pas, elle ne reconstruit pas, elle ne compense pas, elle demeure au plus près de ce qui se défait sans en faire un objet.

Elle ne stabilise pas, elle ne redresse pas, elle ne conclut pas. Elle tient dans le vacillement.

Nos amis sont revenus de leur petite balade nocturne et peuvent à présent reprendre leurs places respectives autour du feu agonisant ; Bonaventura se charge de le raviver avec du bois sec. C'est à Nietzsche à présent de proposer son thème : la poésie comme vacillement, déchirure et chute.

HÖLDERLIN

Je suis tombé dans l'éclair d'un monde disloqué,
Et l'azur s'est fendu comme un fruit trop mûr.
La lumière, jadis douce, frappe sans pitié,
Et l'hymne ancien chancelle, muet, dans le mur.
Ma langue, ivre de feu, cherche un chant debout,
Mais l'âme glisse, vacille, entre brisure et feu.
O poésie, tu saignes là où le monde est flou,
Et dans ta plaie, un dieu bafoué regarde les cieux.

NIETZSCHE

Il faut chuter, craquer, rompre l'ossature.
La beauté vient après le fracas de l'être.
Je veux des mots qui déchirent la structure,
Des cris qui brûlent les temples et font naître
L'abîme — oui ! qu'il s'ouvre comme un livre
Que seul un fou peut lire sans se briser.
Car l'homme ne grandit qu'en se voyant ivre
De sa propre fin, riante à l'orée du baiser.

RILKE

Je tremble à chaque seuil. Rien n'est tenu.
Tout penche. Même le cœur devient ruine.
Une faille douce s'ouvre en l'inconnu,
Et l'on s'y perd comme un souffle dans la bruine.
La chute ne fait pas toujours de bruit,
Elle est lente, étale, pareille au consentement.
Mais dans le silence d'un monde qui fuit,
Le poème devient ce qui chute lentement.

TRAKL

L'ange est tombé sur les marches du soir,
Et son aile souillée tremble dans la poussière.
J'écris à même la chute, là où tout s'é gare,
Dans l'écho des pas perdus sur la pierre.
Les visages s'effacent. Le cri devient forme.
Et l'étoile elle-même vacille au fond du puits.
Le poème est un corps qui s'effondre et s'endort
Dans le vin noir que l'oubli verse sans bruit.

NIETZSCHE

Georg, tes mots, sans en avoir l'air, nous glacent le sang : vois ce pauvre Holder qui est pâle comme un cierge de Pâques : il a besoin de réconfort, mes amis. Ah Georg, qui mieux que toi parvient à éventrer les mots, à les faire saigner, à les faire vaciller, puis tomber au fond d'un puit. Tu parles d'un poème qui se noie dans un vin noir, image de sang. Et les étoiles, déchues elles aussi, prisonnières des yeux de cristal, regard d'un crapaud sur la berge : les astres de la nuit déversent sur le monde leur trop-plein de venin scintillant. Ne demeure suspendue au firmament que la lune, pâle et froide : sur le front d'Holder c'est elle qui se reflète. Mes amis, occupons-nous de celui qui vacille sous le poids de mots trop lourds : donnons-lui de quoi manger et boire aussi que des couleurs reviennent sur son visage dé fait.

Tandis que nos amis s'occupent de ce pauvre Holder, un peu de nourriture et de vin, du réconfort surtout, le feu crépitant lance vers le ciel des éclairs de chaleur. Sur la branche le merle secoue ses plumes comme si les mots étaient tombés sur lui dans une pluie de poussière ; l'écureuil enfouit sa petite tête entre ses pattes, seule la lune se retient, sans trembler, imperturbable.

LE MERLE

Souvent j'entends tes pas

Sonner dans la ruelle.

Dans le jardin brun

Le bleu de ton ombre.

Sous la tonnelle crépusculaire

J'étais assis muet devant mon vin.

Une goutte de sang

Tombait de ta tempe

Dans le verre chanteur,

Heure d'infinie tristesse.

Il souffle des astres

Un vent neigeux dans le feuillage.

Chaque mort, et la nuit,

L'homme blême les endure.

Ta bouche pourpre

Habite en moi, blessure.

Comme si je venais des vertes

Collines de sapins et légendes

Du pays natal,

Depuis longtemps oubliées —

Qui sommes-nous ? La plainte bleue

D'une source moussue dans la forêt,

Où les violettes

Embaument, secrètes, au printemps.

Un paisible village en été

Abritait un jour l'enfance

De notre race ;

Mourant maintenant sur la colline

Du soir, descendants blancs,

Nous rêvons les terreurs

De notre sang nocturne,

Ombres dans la ville de pierre.

(Trakl, « A Jeanne »)

LE FEU

Ah je comprends le vin noir !

LA LUNE

Tu ne comprends rien du tout ! C'est le crépuscule et de la tempe de Jeanne une goutte de sang tombe dans le verre du frère et c'est ce sang tombé qui rend le vin noir. C'est le soir, le poète devrait se réjouir et il le fait en buvant un verre de vin et puis les souvenirs reviennent : il entend les pas de la sœur résonner dans la ruelle, elle entre dans le jardin en fleurs et verse une larme de sang dans le bonheur du frère, son vin si tu préfères.

LE FEU

Admettons ! Mais alors qui est cette Jeanne ? La sœur du poète s'appelle Grete, il me semble ...

LA LUNE

Jeanne, c'est Grete la sœur du poète après s'être piquée à la noire épine : tu te souviens du buisson d'épines et de l'ange prisonnier à l'intérieur ?

LE FEU

Je m'en souviens bien sûr mais comment cette sœur qui était devenue un ange a-t-elle pu ainsi se piquer et saigner de sa tempe ?

LE MERLE

A cause de la souillure ! Si pour celui qu'ils appellent Rainer un ange est si pur qu'on se brûle quand on l'approche, pour Georg, le frère poète, même les anges sont vulnérables.

LE FEU

Et comment peux-tu savoir tout cela ?

LE MERLE

Parce que je suis un merle !

LE FEU

Un merle savant !

LA LUNE

Tu racontes n'importe quoi ! Le merle est le gardien de l'Ouvert et dans l'Ouvert le buisson d'épines s'ouvre comme une chrysalide et l'ange peut alors en sortir, pâle mais sans blessure. Si tu as bien écouté le merle n'était pas dans le jardin quand Jeanne a versé depuis sa tempe une goutte de sang dans le vin du frère : l'Ouvert s'était refermé ! Il n'y avait plus que le buisson d'épines et dedans un ange meurtri.

LE FEU

Ah c'est une image !

LA LUNE

Mais non, idiot ! L'ange, c'est-à-dire ; la sœur, est la lumière fragile de son frère poète mais c'est une lumière impure, une lumière obscure, une lumière qui jaillit de la nuit elle-même et non une lumière qui la traverse depuis ailleurs. L'ailleurs de la nuit, c'est le jour mais le jour est trop incendiaire pour éclairer la nuit : il l'embrase et la fait disparaître. La seule lumière qui peut

éclairer la nuit sans l'affaiblir, c'est une lumière fragile, une lumière qui vient de la nuit elle-même et l'éclaire de l'intérieur.

LE FEU

Comme toi !

LA LUNE

Si tu veux ! Mais ce n'est pas à moi de le dire ... A présent taisons-nous car celui qui était pâle a retrouvé ses couleurs : ils peuvent reprendre le fil de leur discussion.

BONAVENTURA

Ah ! qu'on glisse, qu'on tombe, qu'on s'éparpille !

C'est dans la faille que l'on rit le plus fort.

Quand tout s'écroule, je joue la vieille quille,

Et je clame : "Ô chute, sois mon réconfort !"

Le monde s'effondre ? Tant mieux, disons farce !

Car même l'abîme a ses entrées de théâtre.

Le poème, c'est le rire qui perce la carcasse,

Et la grimace d'un clown dans le feu d'une jatte.

HÖLDERLIN

Je sens dans mes vers la lente désagrégation

Des sphères antiques que nul ne chante plus.

La parole se brise comme une oraison,

Et l'on n'entend qu'un silence rugueux et nu.

Mais dans l'éclat d'un mot tombé de haut,

Il y a encore l'écho d'un monde sauvé.

Je vacille, mais j'avance — sur le dos

D'un vers éclaté, d'un feu non achevé.

RILKE

Ah cher ami, tu es une étoile qui se souvient des cieux depuis lesquels elle est tombée : Fritz, ça devrait te parler à toi aussi ...

NIETZSCHE

Je ne vois pas de quoi tu parles ...

RILKE

« De quelles étoiles sommes-nous tombés pour nous rencontrer ? » : de Leipzig jusqu'à Bale, ces mots n'ont cessé de glisser ...

NIETZSCHE

De qui les tiens-tu si ce n'est d'elle ? Jamais ces mots n'auraient dû quitter Rome ! N'en parlons pas davantage puisqu'elle t'a laissé, toi aussi : Rainer, ton prénom, c'est tout ce qu'il te reste d'elle.

RILKE

Fritz, ne sois pas aussi amer ! Des fleurs sauvages, tu sais, il y en a plein les champs ...

NIETZSCHE

Chute après chute : ainsi monte l'esprit.
Il faut tomber mille fois pour danser droit.
L'homme n'est grand que s'il brûle ce qu'il fuit,
Et se jette dans l'abîme avec foi.
Le poème n'est pas une prière timide,
Mais une guerre sainte contre la forme.
Je veux du sang dans les strophes, du vide,
Et qu'un dieu y hurle, entre loup et norme.

RILKE

Je porte en moi la chute comme un secret,
Un lent effondrement que je ne dis pas.
Le poème, fragile, tient à un fil discret,
Suspendu entre l'absence et le trépas.
Mais il scintille — oh, faiblement — dans l'ombre,
Et son frémissement suffit pour exister.

C'est la fissure qui féconde le nombre,
Et la perte seule qui sait aimer.

TRAKL

Il neige de la cendre sur les collines noires,
Et les voix anciennes se tordent dans le vent.
Chaque vers est un vertige, une mémoire,
Un râle que j'écris dans le sang.
Le poème tombe avec les feuilles mortes,
S'éparpille sur la nappe d'un soir sans nom.
Il est l'enfant triste qu'aucune mère n'apporte,
Et le frère perdu de l'abandon.

BONAVENTURA

Tout fout le camp ? Rions-en comme des damnés !
La chute est un luxe dans ce monde plat.
Moi, je vacille avec panache, le nez
En l'air, défiant le ciel qui ne répond pas.
Le poème ? Une bombe déguisée en lyre,
Un feu d'artifice dans le salon du réel.
Qu'il explose ! Et que dans ce délire
On entende au moins une vérité essentielle.

TRAKL

Allons, cher ami, le poète n'est pas un artificier ou un poseur de bombes et puis le monde n'est plat que dans les mots : alors pourquoi vouloir chuter ? Le salon du monde, dis-tu, mais le monde est plein de failles, mouvant, instable : comment pourrait-on s'y reposer ?

BONAVENTURA

Moi je dors sur une botte de paille et c'est instable, tu as raison, mais j'ai toujours le sol pour me ramasser. Le poème est une bombe qui fait crever les mots : ce sont eux qui doivent chuter. Une lyre ? Mais c'est de la pommade sur les blessures du réel, un remède d'Apollon qui fait du beau avec le laid : les mots sont des tapettes, on s'en sert pour disperser les mouches mais la pourriture ne s'en va pas, elle s'accroche et contamine. Elle rampe comme une malédiction et

tu le sais ... « Au soir le père devint vieillard ; dans de sombres chambres, le visage de la mère se pétrifia, et sur le garçon pesait la malédiction d'une race dégénérée. »

HÖLDERLIN

Sous les cendres du chant brûle encore une étoile,
Un reste d'hymne qu'aucun dieu n'a repris.
Je titube dans la nuit, mais la voix est loyale,
Elle s'élève même au bord de l'oubli.
Le poème est chute, certes, mais il relie
Ce qui tombe à ce qui se redresse ailleurs.
Par le vacillement naît une étrange harmonie,
Et la douleur s'ouvre comme une fleur.

NIETZSCHE

Tout poème est un effondrement glorieux,
Un sabbat d'images, un feu d'artifice noir.
Je veux que chaque mot soit dangereux,
Qu'il claque comme un fouet sur le savoir.
Plus on tombe, plus on se rapproche du sol,
Et c'est là, dans la poussière, que gît le sens.
Le poète est un prophète aux ailes folles,
Qui danse sur les braises de l'absence.

LE MERLE

Dans tes yeux éteints

Je planterai une lueur de braise,

Je t'arracherai aux ténèbres de la mort,

Et ni Dieu ni diable ne m'en empêcheront !

(Trakl, « la mort de Don Juan »)

BONAVENTURA

Et revoici ce merle : il a retrouvé son souffle ! Il s'est tu un long moment et à présent il reprend sa mélodie : Fritz, c'est toi qui l'as réveillé avec tes mots tranchants comme une faux !

NIETZSCHE

Ah non ! Moi je ne fauche pas, je frappe ! Je ne suis pas la mort, je suis la vie et la vie, mon ami, chemine dans la poussière.

BONAVENTURA

Comme le serpent de ton Zarathoustra ...

NIETZSCHE

Non, comme toi qui rase les murs la nuit, à la lumière de ta lanterne : qu'éclaires-tu en somme ? Ce que tu ne vois pas ou les chemins que tu suis ? Tu longes les murs mais ignores-tu que la poussière se dépose à leurs pieds ?

BONAVENTURA

Cette poussière, je la secoue avant de me coucher mais toi, j'imagine que tu dors avec tes souliers ...

HÖLDERLIN

Cela suffit ! On dirait deux enfants qui se disputent pour un chiffon : écoutons plutôt Rainer ...

BONAVENTURA

Holder, tes oreilles sont trop sensibles : on ne se dispute pas, on se taquine ...

HÖLDERLIN

Comme des enfants, c'est bien ce que j'ai dit ! A toi, Rainer ...

RILKE

Je vacille à chaque mot que j'ose écrire,
Mais dans l'instable réside la foi nue.
C'est le cœur qui chute, non pour fuir, mais dire
Qu'il ne tient qu'à l'amour de ne pas se rompre plus.
Le poème tient debout par sa tendresse,

C'est un éclat de porcelaine sauvé du fracas.

Il brille non pas d'éclat, mais de faiblesse,

Et sa fragilité seule fait qu'on y croit.

TRAKL

Je descends encore, lentement, dans la stupeur,

Vers les cryptes où les anges perdent leur nom.

Un vers y flotte comme un lambeau de l'horreur,

Et s'accroche aux murailles d'abandon.

Le poème est cette chute prolongée

Qui n'en finit plus de chercher un sol.

Mais dans ce vertige, il a su prolonger

L'éclat obscur d'un monde sans parole.

BONAVENTURA

Vous tombez ? Faites-le avec panache, messieurs !

Moi, je chante en dégringolant l'escalier du sens.

Le poème est une pirouette d'un dieu

Bourré, qui rit de son impuissance.

Chuter, c'est exister enfin sans pose,

Sans cravate, sans théorie, sans programme.

Et quand tout s'effondre, je propose

De faire du gouffre une scène, et du rien une flamme.

HÖLDERLIN

Bonaventura, un dieu bourré et impuissant ! Mais tu blasphèmes de nouveau ...

BONAVENTURA

Holder, non seulement tes oreilles sont sensibles mais en plus elles sont pieuses. Alors, dis-moi, il est où ce dieu que tu cherches depuis toujours ? Et comment s'appelle-t-il ?

HÖLDERLIN

Ils manquent les noms sacrés ...

BONAVENTURA

Ah, tu vois, tu cherches un dieu dont tu ignores le nom ! Mais, mon ami, si ton dieu n'a pas de nom, il n'a pas non plus d'adresse : comment faire pour le trouver ? Ce dieu que tu cherches est mort depuis longtemps, c'est Fritz qui l'a écrit ...

HÖLDERLIN

Mais ce que Fritz a écrit, ce pas forcément l'évangile ...

BONAVENTURA

Je dirai même que c'est le contraire mais peu importe : il me suffit d'un mot et tu grimpes aux rideaux. Holder, ce dieu nous le cherchons tous : crois-tu que l'homme se suffit à lui-même ? Regarde autour de toi : le feu s'en est allé et pourtant il se consume. Cendre ou poussière, c'est du pareil au même : tu cherches dieu ? Alors remue la cendre et tu y trouveras, peut-être, une braise encore chaude : c'est bien assez !

HÖLDERLIN

Assez pour quoi ?

BONAVENTURA

Pour continuer, tout simplement ! Georg l'a dit : le jour n'efface pas la nuit, il la consume mais sous la cendre nocturne quelque chose demeure qui brille suffisamment pour qu'on ne s'égare pas.

Bonaventura a touché une corde sensible qui vibre, de manière singulière, en chacun d'eux. Ils décident de faire une pause ... Leurs yeux se ferment : se peut-il qu'ils soient en train de s'endormir ? Ou, d'un accord tacite, ont-ils choisi de méditer dans un puits intérieur ? Pour le merle et ses amis l'occasion est bonne pour sortir de leur propre silence ...

LE MERLE

*Les degrés de la folie dans les chambres noires,
Les ombres des ancêtres sous la porte béante,
Lorsque l'âme d'Hélian se regarde au miroir rose
Et que de son front tombent neige et lèpre.
Aux murs se sont éteintes les étoiles*

*Et les formes blanches de la lumière.
Du tapis sortent les ossements des tombes,
Le silence des croix en ruine sur la colline,
La douceur de l'encens dans le vent pourpre de la nuit.
Ô yeux brisés dans des bouches noires,
Quand le descendant, dans ses calmes ténèbres,
Médite solitaire sur la fin plus sombre,
Et que le dieu muet abaisse sur lui ses paupières bleues.*
(Trakl, « Hélian », extrait)

LA LUNE

De profundis clamavi ad te, Domine

LE FEU

Abyssales les paupières bleues du Maître quand
Elles se referment et depuis leur tombes les os
Des morts déchirent le tapis tandis que sur le mur
S'éteignent les étoiles. De neige le front du mort
Quand son âme se regarde dans le miroir rose et
De lèpre aussi, silencieuses les croix en ruine là-haut
Sur la colline, murmure le chant du frère et candide
Sous la lune le visage de la sœur quand s'ouvre,
Au chant du merle, le buisson des noires épines.

LA LUNE

Feu, tes flammes sont un poème : se peut-il qu'elles réveillent le dieu qui dort dans les ténèbres ?

LE FEU

Alors elles s'élanceront jusqu'au ciel le plus sombre, si loin que ta lumière ne peut l'atteindre, en vain car c'est au plus proche que le lointain a fait sa couche ...

SCENE 5

LA POÉSIE COMME HABITATION DE L'INHABITABLE

NARRATEUR (OFF)

La poésie n'habite pas comme on s'installe, elle ne prend pas place dans un monde rendu disponible, elle ne transforme pas ce qui résiste en un espace où il serait possible de demeurer sans difficulté. L'inhabitable n'est pas ce qui manque encore d'aménagement, il n'est pas ce qui pourrait devenir habitable à condition d'être transformé. Il est ce qui ne peut être approprié, ce qui ne se laisse pas convertir en lieu.

Habiter ne consiste pas ici à rendre familier, à adapter, à intégrer. Il ne s'agit pas de faire sien ce qui se présente, ni d'ajuster le monde à une mesure humaine. L'habitation ne vient pas après une transformation, elle ne résulte pas d'un travail qui rendrait possible ce qui ne l'était pas. Elle advient dans l'impossibilité même d'habiter au sens ordinaire.

Ainsi, l'inhabitable ne disparaît pas. Il ne se résorbe pas dans une forme de familiarité retrouvée, il ne se laisse pas absorber par une présence apaisée. Ce qui ne peut être habité demeure tel, irréductible, sans ouverture préalable. La poésie ne le nie pas, elle ne le dépasse pas, elle ne le contourne pas.

Habiter, ici, signifie tenir dans ce qui ne peut être tenu. Ce n'est pas trouver une place, ce n'est pas s'établir, ce n'est pas demeurer au sens d'une stabilité. C'est se tenir sans appui, sans garantie, sans pouvoir reconduire ce qui se donne à une forme habitable. La poésie ne rend pas possible cette tenue, elle s'y expose.

Dans cette condition, le monde ne devient pas plus proche. Il ne s'adoucit pas, il ne se rend pas disponible, il ne se laisse pas saisir. Ce qui apparaît reste distant, même dans la plus grande proximité. Rien ne se donne comme acquis, rien ne peut être conservé. La poésie ne rapproche pas, elle ne réduit pas cette distance, elle la maintient ouverte.

Le langage lui-même ne peut plus servir d'abri. Il ne construit pas un lieu où se tenir, il ne crée pas un espace de protection. Les mots ne couvrent pas, ils n'enveloppent pas, ils ne consolident

pas. Ils apparaissent dans cette même précarité, dans cette impossibilité de s'établir. La parole ne protège pas, elle expose.

Il ne s'agit pas pour autant d'une errance sans tenue. Habiter l'inhabitable n'est pas se perdre, ce n'est pas dériver sans repère. Quelque chose tient, mais cette tenue n'est pas celle d'un lieu, elle est celle d'un rapport qui ne se stabilise pas. La poésie ne fixe pas ce rapport, elle en accompagne la fragilité.

Il arrive alors que ce qui semblait impossible à habiter se donne comme une présence qui ne peut être quittée. Non pas parce qu'elle serait devenue familière, mais parce qu'aucune sortie n'est possible. Ce qui ne peut être habité devient ce dans quoi il faut tenir sans pouvoir s'y installer.

La poésie est cela : non une réconciliation avec le monde, non une transformation de ce qui résiste, mais une fidélité à ce qui ne se laisse pas rendre habitable, une manière de se tenir sans condition dans ce qui ne peut être approprié.

Elle ne transforme pas, elle n'adapte pas, elle ne rend pas possible. Elle tient dans l'impossible d'habiter.

Nos cinq amis sont sur le point de reprendre leur discussion et c'est à Trakl d'en choisir cette fois la direction : la poésie comme habitation de l'inhabitable ...

HÖLDERLIN

J'ai cherché maison dans le vent, dans l'éclair, dans le vide,
Et c'est là que l'esprit m'a soufflé sa parole nue.
Le poème n'est pas abri, mais ouverture béante,
Un seuil battu de vent où l'on apprend à trembler.
Je vis là où plus rien ne demeure,
Là où l'être fuit sa propre lumière.
Mais ce vide m'appelle comme un dieu sans nom,
Et j'y dépose mon chant comme une offrande fragile.

NIETZSCHE

Habiter ? Mais où donc, quand tout est ruine et cendre ?
J'ai dormi sur les pierres brûlantes de l'exil.
Le poème est ce feu que rien n'éteint,
Une tente dressée au bord du gouffre.
L'inhabitable, c'est le vrai royaume,
Là où l'homme nu danse sans sol.
Je bâtis ma demeure avec des rires et des cris,
Et j'y vis seul, mais libre, avec mes dieux déchus.

HÖLDERLIN

Pardonne-moi, Fritz, mais celui que tu décris par ces mots, c'est ton Zarathoustra, le vertueux qui danse sur les bords de l'abîme. Mais je ne parviens pas à me convaincre que la vertu consiste à demeurer dans des cimes hostiles, inaccessibles au commun, loin des hommes dans leurs vallées, loin de la vie peut-être. Il faut vivre dangereusement, dis-tu, soit ! Mais la vertu exige-t-elle de la vie qu'elle soit constamment exposée au danger et à la mort ? Ton Zarathoustra n'est-il pas trop lumineux, comme cet ange de Rainer qu'on ne saurait approcher sans se brûler soi-même ?

NIETZSCHE

Holder, te voilà bien suspicieux et pourtant je reconnais ton point de vue et peut-être même que je suis prêt à y consentir. Mais, et tu le sais fort bien, je ne supporte pas ces gens qui prétextent de leur fragilité pour justifier qu'ils sont médiocres.

HÖLDERLIN

Je te comprends, mon ami, mais faut-il à un forgeron que lui poussent des ailes dans le dos pour qu'il ne soit pas médiocre ? L'homme doit vouloir se dépasser, toujours, mais lui faut-il pour cela qu'il devienne un oiseau volant au-dessus de sa propre tête ? « Par-delà bien et mal » : tu refuses d'avoir les mains blanches mais tu refuses tout autant de les salir. L'homme est une corde tendue mais si haut que seul un funambule peut y marcher mais il arrive parfois que les funambules, aussi alertes qu'ils soient, chutent de leur corde et s'écrasent sur le sol. Est-ce à cause des loups que Zarathoustra l'a caché dans un arbre creux ? Ou est-ce à cause de son échec ?

NIETZSCHE

Que veux-tu dire ?

HÖLDERLIN

Méprisant le misanthrope, il s'est finalement rallié à lui, fuyant la compagnie des hommes dans celle des animaux ...

NIETZSCHE

Il n'a pas fui les hommes, seulement ceux qui le menaçaient : il a rejoint ensuite ses amis sur les îles bienheureuses.

HÖLDERLIN

Où il a fini par se perdre lui-même jusqu'à cette nuit quand l'heure la plus silencieuse l'a rappelé à la solitude. C'est alors qu'il est parti, avouant qu'il avait été, à ses propres yeux, trop humain.

NIETZSCHE

Selon toi l'homme s'abîme en l'absence des dieux ; selon lui c'est l'absence des dieux qui oblige l'homme à s'élever au-dessus de lui-même.

HÖLDERLIN

Soit ! Mais à quelle hauteur doit-il s'élever pour cesser d'être simplement humain ?

NIETZSCHE

Je t'avoue que je l'ignore ...

HÖLDERLIN

Au contraire ! N'as-tu pas dit un jour que l'Esprit est l'état le plus élevé de la puissance, qu'il nous faut juste assez de raison pour nous mettre en route mais qu'en chemin on doit s'en décharger ?

NIETZSCHE

Je l'ai dit, c'est vrai, et crois bien que je le pense car c'est le manque d'Esprit qui nous rend faibles ...

RILKE

La maison que je cherche n'a ni mur ni toit,
C'est un souffle, un élan, un tremblement.
Le poème creuse dans le silence une chambre obscure,
Et la parole y résonne comme l'écho d'un ange.
Habiter, c'est s'ouvrir à l'impossible lumière,
C'est devenir seuil, porte, passage, oubli.
Et même l'effroi peut devenir doux,
Quand l'âme s'offre à l'espace qui ne se donne pas.

TRAKL

Je suis né dans une maison sans murs,
Où la nuit pleurait à travers les fentes.
J'ai appris à parler depuis l'intérieur de l'abîme,
À poser des mots comme on pose des cierges.
L'inhabitable est mon berceau, mon exil, ma patrie,
Et je l'habite en funambule entre deux tombes.

La poésie est ma chambre d'échos et de spectres,
Où je veille avec les morts, parmi les anges fous.

BONAVENTURA

Moi, j'habite dans un chapeau trop grand pour ma tête,
Et je meuble l'absurde avec des grimaces dorées.
Le poème ? C'est une roulotte qui brûle,
Un théâtre monté sur un champ de ruines.
L'inhabitable, c'est ma scène favorite,
Car tout y vacille, rien n'y ment vraiment.
J'ouvre boutique dans les vents contraires,
Et j'y vends du néant empaqueté de rire.

RILKE

Que d'images, Bonaventura, et quel désespoir aussi ! Que le poème caresse des champs de ruine, je te l'accorde, mais qu'il soit un théâtre, de marionnettes je suppose : l'inhabitable est ta scène, ta préférée, mais c'est une scène pour un pantin. Ce que tu fuis, mon ami, ce n'est pas la poésie mais ses attributs : « Mon ami, qu'a-t-on à faire de cette immortalité, si après la mort, la perruque est plus immortelle que l'homme qui la portait », la perruque de Lessing, le chapeau de Goethe et les chaussures de Kant, sans oublier les petits dictionnaires de Schlegel. C'est cela que tu fuis car tu n'es pas des leurs et tu sais néanmoins que, sans eux, tu ne seras jamais quelqu'un. Regarde ce pauvre Holder, tu sais combien Goethe le méprisait, alors dis-moi : le valet ne vaut-il pas le maître ?

BONAVENTURA

Il arrive même qu'il le surpasse ! Tous ceux-là dont tu parles ne savaient que s'admirer dans le même miroir, celui de la conformité à ce vieux romantisme usé jusqu'à sa moëlle. Mais ne crois surtout pas que mon ironie est un masque du ressentiment : je n'en éprouve aucun, je ris seulement de la médiocrité dans laquelle ils se vautrent.

RILKE

Même Goethe ?

BONAVENTURA

Rainer, il y a du venin dans ta question ! S'agissant de Goethe je ne maudis pas ce qu'il a été, je maudis ce qu'il est devenu : l'achèvement de la poésie car personne n'aurait pu mieux faire. Et si tu doutes encore, demande à Holder ou à son ami Schelling : il faut plus qu'un chapeau pour faire un capitaine.

HÖLDERLIN

Ce n'est pas dans les pierres que j'érige un séjour,
Mais dans les clartés fugitives du chant.
Car l'homme est un hôte éphémère,
Et la terre, un autel mouvant sous nos pas.
Le poème est l'hospitalité du feu,
Un abri tremblant dressé dans l'éclair.
À ceux qui n'ont nulle part, je tends ce peu d'être :
Une parole ouverte à l'absence elle-même.

NIETZSCHE

La demeure du poète est une épreuve de vertige,
Un saut sans filet dans le rien rayonnant.
Il n'y a pas de sol, il n'y a pas de toit,
Mais une danse, un refus, un rire à gorge nue.
J'ai creusé mes chambres dans le cri de Dionysos,
Et mes fenêtres donnent sur l'abîme pur.
Je ne cherche pas refuge mais intensité,
Et j'habite où le monde éclate en son propre feu.

RILKE

Il y a des pièces secrètes dans chaque silence,
Et le poème les ouvre avec une clef d'ombre.
Habiter, c'est consentir à n'être pas chez soi,
C'est tendre l'oreille vers l'invisible hôte.
Mon cœur bâtit un lieu sans murs,
Fait d'attente, de prière et d'éblouissement.

Et si je demeure, c'est dans l'éclair d'un instant,
Quand l'inconnu se penche et me donne un nom.

HÖLDERLIN

Ah Rainer que tes paroles sont douces à mes oreilles ! L'homme n'a pas de séjour, il habite l'invisible. L'Ouvert dont tu nous parle tant, c'est cela que j'appelle le sacré : c'est une bénédiction !

Et soudain Hölderlin se lève et se met à danser autour du feu, en proie une intensité qui déborde son intérieur.

BONAVENTURA

Qu'est-ce qui lui prend ? Est-ce une folie qui le rattrape ?

NIETZSCHE

Je ne crois pas, non ! C'est une joie, tragique, qui le transporte bien au-delà des mots. Mes amis, pourquoi ne pas l'accompagner ?

Et les voici, tous les cinq, qui se mettent à danser autour du feu, la poésie se donne des airs de farandole tournoyant autour du feu qui rythme leurs pas de ses crépitements ... Le merle et ses amis, surpris d'abord par ce qui se passe, en profitent pour bavarder ...

LE MERLE

Habiter l'inhabitable n'est pas poser un toit sur l'absence,

Mais se tenir là où rien ne promet une demeure,

Ni prendre place dans le monde comme dans une chambre offerte,

Mais consentir à ce qui ne se laisse pas clore.

On n'y séjourne pas : aucun seuil n'y protège, aucune paroi ne retient

La dispersion des choses, et pourtant quelque chose tient,

Non comme fond, mais comme passage que rien ne stabilise.

L'Ouvert ne s'offre pas à qui voudrait s'y établir ; il se retire

À mesure qu'on cherche à l'habiter, et n'accueille que celui

Qui renonce à s'y fixer, qui laisse être ce qui ne peut devenir un lieu.
Habiter, alors, devient veille, sans appui, fidélité sans objet,
Présence sans contour assuré, une manière de demeurer
Dans l'invisible, là où le visible ne suffit plus à porter le regard.
Ce qui se tient là ne possède rien, ne retient rien, mais
Accompagne ce qui se défait sans le perdre, et dans cette tenue sans séjour,
Quelque chose persiste, non comme demeure, mais comme passage habité.

LA LUNE

Habiter l'inhabitable, c'est notre lot à tous les trois, n'avoir pas de séjour, s'abstenir de tout lieu,
aller toujours sans jamais demeurer, s'effacer dans le chant, dans la lumière froide, dans les
flammes jaillissantes.

LE FEU

Nous habitons, c'est vrai, mais ne sommes de nulle part, un peu comme ces poètes que leurs
vers emportent toujours plus loin ...

*Nos cinq amis reprennent enfin leurs places, Bonaventura recharge le feu et Rilke en profite pour
sortir de sa musette un chant du Valais qu'ils partagent sans manière ... Tandis qu'ils se tiennent
par des sourires sincères, Trakl se prépare à prendre la parole ...*

TRAKL

Je dors avec les bêtes et les spectres de brume,
Dans des maisons noyées de neige et de cendre.
Le poème m'habite plus que je ne l'habite,
Comme un loup blessé qui vient se taire en moi.
Rien n'est à nous, tout est de passage,
Même la douleur, même la parole.
J'ai fait du froid mon manteau de silence,
Et je vis dans les ruines où souffle un ange noir.

BONAVENTURA

Ma chambre ? Un grenier où se croisent les éclipses,

Une soupente où pleure un squelette masqué.
J'ai tendu des draps entre deux contradictions,
Et j'y ai suspendu mes lanternes d'absurde.
Le poème, c'est mon hôtel borgne,
Avec un lit fait de paradoxes grinçants.
Je reçois les étoiles dans mes pantoufles trouées,
Et j'offre à la nuit son café de mensonges.

HÖLDERLIN

C'est à l'instant où le monde s'efface
Qu'une demeure s'ouvre dans l'élément du chant.
Non pas un toit, mais un souffle accordé à l'être,
Un lieu mobile comme l'éclair entre les cieux.
Quand tout s'effondre, la parole veille encore,
Elle dresse ses tentes dans les vents.
Le poète n'a pas de sol, mais un ciel d'attente,
Et c'est là, dans le vide, qu'il fonde l'éternité.

LE MERLE

*L'homme choisit sa vie et sa décision,
Connait, libre d'erreur, tant sagesse, pensées
Que souvenirs sombrés dans le courant du monde,
Rien ne peut rebuter son intime valeur.*

*La splendide nature embellit ses journées,
En lui l'esprit lui donne un nouvel aspirer,
Souvent, à son intime, et l'estime du vrai,
Ainsi qu'un sens plus haut, et mainte question rare.*

*L'homme alors peut aussi voir le sens de la vie,
Dénommer pour son but le plus haut, le sublime,
Peser humainement le monde de la vie,
Et voir en un haut sens une plus haute vie.*

(Hölderlin, « Plus haute vie »)

BONAVENTURA

Holder, est-ce toi qui donne à ce merle une bonne raison de s'exprimer ? Sans rien comprendre à son ramage, je perçois néanmoins une tonalité proche de la tienne : dis-moi si je me trompe ou non ...

HÖLDERLIN

Je t'assure ne rien comprendre à son chant et je doute qu'il comprenne quoi que ce soit à nos échanges. Mais on ne peut pas exclure qu'il perçoive entre nous des variations de ton. Tu sais, la tonalité d'un mot en dit bien souvent bien plus que le sens qu'on lui prête. Nous parlons, tous les cinq, des mêmes choses mais en des termes très différents : Rainer est beaucoup plus mystique là où Frite parle comme un marteau et toi comme un pyromane. Quant à Georg le côté nettement plus sombre de ses propos peut certainement être éprouvé dans la tonalité même de ses propos. Bref il ne répète pas, dans ses propres sons, ce que nous disons mais il peut en adopter le ton. Les merles sont bien connus pour leur virtuosité et leur capacité d'imitation. Donc son chant peut tout à fait s'inscrire dans la tonalité de chacun d'entre nous.

RILKE

De toute manière les deux troncs de la poésie, le chant et la pensée, puisent leurs ressources dans le même sol.

NIETZSCHE

Je ne bâtis pas : j'explose, je trace la faille.
Et dans la ruine, j'entends le rire de l'origine.
L'inhabitable, c'est la seule vérité qui brûle,
Et j'y plante mon cri comme un étendard noir.
À quoi bon des murs si le ciel est un cri ?

Je loge là où le langage se consume.
Le poème n'est pas asile mais flamme,
Et c'est assez : être consumé, c'est habiter.

RILKE

Ce n'est qu'en tremblant que je puis entrer,
Dans ce royaume sans seuil, sans fenêtre, sans clef.
Mais j'y marche, à pas lents, parmi les invisibles,
Car l'inhabitable devient lit quand on aime.
Toute maison est un rêve debout,
Et le poème, un toit de silence en feu.
J'habite là où l'absence pose sa main,
Et je dis : « Voici mon lieu, bien qu'il ne soit rien. »

TRAKL

Je ne reconnais plus les portes, ni les seuils,
Tout s'ouvre et se dérobe à la fois.
Mais j'écoute les murs craquer comme des os,
Et j'écris là, dans le givre du réel.
Le monde n'est plus habitable, sauf par le chant,
Et même lui chancelle dans l'air vicié.
Alors je me couche dans un mot,
Et j'attends que le vent m'y déplace.

BONAVENTURA

J'ai loué une chambre dans un songe moisi,
Et je m'y débats avec les meubles détraqués.
L'inhabitable ? C'est mon locataire invisible,
Celui qui laisse des cendres sur les draps.
Mais je signe encore les loyers du néant,
Car il faut bien rire quelque part.
Et le poème ? C'est l'acte de propriété
D'une maison qui s'écroule au premier mot.

RILKE

Comme tu y vas, mon ami ! Tu ramènes tout à ton avantage : ce n'est pas toi qui habites l'inhabitable mais l'invisible qui habite ton propre séjour de meubles détraqués. Et tu l'accuses de salir tes draps avec ses cendres pendant que tu encaisses les traites de ce néant, dis-tu : mais invisible n'est pas synonyme de vide, de rien même si ta lanterne ne peut l'éclairer. Et te voilà propriétaire d'une maison qui s'écroule dès le premier mot de ton poème qui est, dis-tu ton acte de propriété. Autrement dit tu ne possèdes rien et tu as raison de dire que tu loues un songe. Donc tu n'as pas de séjour qui te serait propre et cependant tu habites : alors dis-moi comment tu fais ! Ah oui tu ris, c'est ta manière à toi de te tenir dans l'invisible, d'habiter l'inhabitable.

BONAVENTURA

Et alors ? Vous parlez tous de joie tragique : la mienne, c'est le rire, l'ironie plus précisément, c'est ma façon de désarmer le tragique, ma hallebarde existentielle.

NIETZSCHE

Avec celle-là au moins tu ne risques pas de trancher la tête du diable, comme ce frère-soldat avec son épée.

BONAVENTURA

Ah Fritz, tu as toujours le mot pour rire ! Mais j'y songe : n'est-ce pas toi qui disais que l'esprit de lourdeur se combat avec le rire ? Tu vois qu'en fin de compte toi et moi, nous ne sommes pas si différents.

NIETZSCHE

A ceci près que moi la nuit je dors et sans chaussures, mais c'est vrai qu'il y a souvent chez moi une part de cynisme qui n'a rien à t'envier ...

RILKE

Et bien je pense qu'à présent le rideau peut tomber sur cette première tranche ... Je propose qu'on se retrouve demain pour la suivante.

ACTE II

SCENE 1

LA POÉSIE COMME APPROCHE DE L'INCALCULABLE, AU-DELÀ DU RATIONALISME

NARRATEUR (VOIX OFF)

La poésie ne s'oppose pas au calcul comme si elle relevait d'un autre domaine que celui de la raison, elle ne vient pas contester la rigueur ni disqualifier la mesure, mais elle se tient là où le calcul cesse de suffire, là où ce qui est en jeu excède toute opération possible. Le rationalisme ordonne, distingue, établit des rapports, il rend le monde lisible en le soumettant à des formes de cohérence qui permettent d'agir et de prévoir, et en cela il n'est ni erreur ni illusion, mais il reconduit toute chose à ce qui peut être saisi, comparé, évalué. Or il est des dimensions du monde qui ne se laissent ni prévoir ni totaliser, des mouvements qui ne relèvent d'aucune loi stable, des présences qui ne peuvent être reconduites à un ensemble de conditions.

L'incalculable ne désigne pas ce qui serait simplement trop complexe pour être mesuré, il ne renvoie pas à un défaut provisoire du savoir, mais à ce qui échappe par nature à toute tentative de réduction. Il ne se situe pas au-delà du calcul comme un domaine supérieur, mais en deçà et en devers de toute opération, dans une proximité qui ne se laisse pas convertir en quantité. Là où le calcul exige des unités, des équivalences, des relations déterminées, l'incalculable se tient dans ce qui ne se répète pas, dans ce qui ne peut être reconduit à aucun modèle, dans ce qui advient sans pouvoir être anticipé.

La poésie ne capte pas cet incalculable, elle ne le transforme pas en objet de discours, elle ne le nomme pas pour le rendre disponible, mais elle s'en approche en renonçant précisément à ce qui ferait d'elle un instrument de maîtrise. Elle ne cherche pas à expliquer, ni à démontrer, ni à organiser ce qui se donne, elle consent à ce que le langage cesse d'être un outil de saisie pour devenir un lieu de passage où quelque chose peut apparaître sans être enfermé. Ainsi, la parole poétique ne produit pas de savoir au sens où elle n'énonce pas des vérités stabilisables, mais elle ouvre un espace où ce qui ne peut être réduit commence à se laisser approcher.

Il ne s'agit pas pour autant d'abandonner toute rigueur, ni de sombrer dans une indistinction où tout se vaudrait, car l'incalculable n'est pas le chaos, il n'est pas l'absence de forme, mais une

forme qui ne se laisse pas fixer. La poésie doit alors trouver une tenue propre, une exactitude qui ne relève plus de la mesure mais de l'ajustement, une précision qui ne s'appuie pas sur des critères extérieurs mais sur une fidélité à ce qui se donne. Elle avance ainsi dans une tension constante, entre la nécessité de dire et l'impossibilité de fixer, entre l'exigence de justesse et le refus de réduire.

Le rationalisme cherche à sécuriser le rapport au monde en éliminant l'imprévisible, en reconduisant toute chose à des lois ou à des structures, il tend à fermer ce qui déborde en le ramenant à des schèmes déjà connus. La poésie, au contraire, ne supprime pas l'imprévisible, elle ne cherche pas à l'intégrer, elle le maintient ouvert, elle accepte que quelque chose demeure sans raison, non pas au sens d'un défaut d'explication, mais comme une dimension irréductible du réel. Ce qui advient n'est pas toujours assignable à une cause, ce qui se présente n'est pas toujours justifiable, et c'est précisément cette absence de garantie qui constitue le lieu de la parole poétique.

Dans cette approche, le langage lui-même se transforme. Il ne vise plus à produire des énoncés fermés, il ne cherche plus à établir des relations stables, il devient attentif à ce qui glisse, à ce qui se dérobe, à ce qui ne peut être retenu. Les mots ne servent plus à contenir le réel, mais à en éprouver le passage, à en laisser affleurer les lignes de fuite. La poésie ne construit pas un système, elle ne propose pas une vision cohérente du monde, elle maintient au contraire une ouverture où le monde peut apparaître sans être réduit à ce que nous en faisons.

Ainsi, parler de rejet du rationalisme serait encore trop simple, car il ne s'agit pas de choisir entre raison et poésie, mais de reconnaître que la raison ne suffit pas à épuiser ce qui est en jeu. La poésie ne détruit pas le calcul, elle le déborde, elle le laisse à sa place tout en ouvrant un autre rapport au monde, où ce qui ne peut être mesuré, prévu ou expliqué trouve à se tenir sans être nié. Elle ne remplace pas une logique par une autre, elle suspend la prétention de toute logique à tout dire.

La poésie est cela : une fidélité à l'incalculable, non comme mystère à résoudre, mais comme dimension à habiter, une manière de se tenir dans ce qui ne peut être ramené à des unités, dans ce qui ne se laisse pas compter sans se perdre. Elle n'apporte aucune garantie, elle ne promet aucun savoir supérieur, mais elle rend possible une expérience du monde qui ne soit pas immédiatement reconduite à ce que l'on peut en faire.

Elle ne calcule pas, elle n'anticipe pas, elle ne conclut pas. Elle laisse venir, elle accueille sans enfermer, elle accompagne ce qui advient sans chercher à le réduire. Et dans cette suspension du calcul, quelque chose du monde se donne autrement, non comme objet, mais comme présence qui excède toute prise.

Comme précédemment nos cinq amis se retrouvent au même endroit dans la forêt sous l'œil bienveillant de la pleine lune. Rilke et Nietzsche, arrivés en avance, ont allumé le feu de bois, arrivent Trakl et Bonaventura.

RILKE

Holder n'est pas avec vous ?

BONAVENTURA

Comme je le connais, il a dû flâner en route, s'extasier devant une fleur ou un simple brin d'herbe.

Holder arrive enfin et, contrairement aux allégations de Bonaventura, c'est d'un pas pressé qu'il rejoint ses amis.

RILKE

Holder, tu t'es perdu en chemin ?

HÖLDERLIN

Pas du tout, mes amis ! Ce matin j'ai accompagné Zimmer, mon hôte : il voulait pêcher dans le Neckar. Il a pris quelques belles truites que sa fille Lotte a préparées à notre attention.

BONAVENTURA

Et alors, comme le feu ne prenait pas, il t'a fallu attendre et souffler sur la braise ou alors ce sont les truites qui t'ont glissé entre les mains.

HÖLDERLIN

Tu n'y es pas du tout ! Au retour à Tübingen le ciel était si bleu, adorable, qu'il faisait briller le toit de l'église et son clocher aussi.

BONAVENTURA

Et du coup tu t'es assis sur un banc, tu t'es laissé happer par ce bleu céleste et tu en as oublié les heures.

HÖLDERLIN

Mais non ! Je suis rentré dans ma tour et, tandis que Lotte préparait les poissons avec soin, quelle jeune fille admirable, j'ai composé un poème, une ode à ce bleu adorable et à ce plus que la vie qui est si familier à Rainer. Je l'ai emporté avec moi : je peux vous le partager, si vous le souhaitez ...

RILKE

Si nos compagnons sont d'accord, nous t'écoutons, mon cher ami, admirateur du bleu céleste.

Tous marquent leur accord, Hölderlin sort de sa poche des feuillets, prend une longue respiration et se met à lire ...

HÖLDERLIN

*En bleu adorable fleurit
Le toit de métal du clocher. Alentour
Plane un cri d'hirondelles, autour
S'étend le bleu le plus touchant. Le soleil
Au-dessus va très haut et colore la tôle,
Mais silencieuse, là-haut, dans le vent,
Crie la girouette. Quand quelqu'un
Descend au-dessous de la cloche, les marches, alors
Le silence est vie ; car,
Lorsque le corps à tel point se détache,
Une figure sitôt ressort de l'homme.
Les fenêtres d'où tintent les cloches sont
Comme des portes, par vertu de leur beauté. Oui,
Les portes encore étant de la nature, elles
Sont à l'image des arbres de la forêt. Mais la pureté
Est, elle, beauté aussi.*

*Du départ, au-dedans, naît un Esprit sévère ;
Si simples, sont les images, si saintes,
Que parfois on a peur, en vérité,
Elles, ici, de les décrire. Mais les Célestes,
Qui sont toujours bons, du tout, comme riches,
Ont telle retenue, et la joie. L'homme
En cela peut les imiter.*

*Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme
Peut-il regarder en haut, et dire : tel
Aussi voudrais-je être ? Oui. Tant que dans son cœur
Dure la bienveillance, toujours pure,
L'homme peut aller avec le Divin se mesurer
Non sans bonheur. Dieu est-il inconnu ?
Est-il, comme le ciel, évident ? Je le croirais
Plutôt. Telle est la mesure de l'homme.
Riche en mérites, mais poétiquement toujours,
Sur terre habite l'homme. Mais l'ombre
De la nuit avec les étoiles n'est pas plus pure,
Si j'ose le dire, que
L'homme, qu'il faut appeler une image de Dieu.
Est-il sur la terre une mesure ? Il n'en est
Aucune. Jamais monde
Du Créateur n'a suspendu le cours du tonnerre.
Elle-même, une fleur est belle, parce qu'elle
Fleurit sous le soleil. Souvent, l'œil
Trouve en cette vie des créatures
Qu'il serait plus beau de nommer encore,
Que les fleurs. Oh ! comme je le sais ! Car
À saigner de son corps, et au cœur même, de n'être plus
Entier, Dieu a-t-il plaisir ?
Mais l'âme doit
Demeurer, je le crois, pure, sinon, de la Toute-Puissance avec ses ailes*

approche

L'aigle, avec la louange de son chant

Et la voix de tant d'oiseaux. C'est

L'essence, c'est le corps de l'être.

Joli ruisseau, oui, tu as l'air touchant

Cependant que tu roules, clair comme

L'œil de la Divinité par la Voie Lactée,

Comme je te connais ! des larmes, pourtant,

Sourdent de l'œil. Une vie allègre, je la vois dans les corps mêmes

De la création alentour de moi fleurir, car

Je la compare sans erreur à ces colombes seules

Parmi les tombes. Le rire,

On le dirait, m'afflige pourtant, des hommes

Car j'ai un cœur.

Voudrais-je être une comète ? je le crois. Parce qu'elles ont

La rapidité de l'oiseau ; elles fleurissent de feu,

Et sont dans leur pureté pareilles à l'enfant. Souhaiter un bien plus grand,

La nature de l'homme ne peut en présumer.

L'allégresse de telle retenue mérite elle aussi d'être louée

Par l'Esprit sévère qui, entre

Les trois colonnes souffle, du jardin.

La belle fille doit couronner son front

De fleur de myrthe, parce qu'elle est simple

Par essence, et, de sentiments.

Mais les myrthes sont en Grèce.

NIETZSCHE

Mon cher ami, ton poème est magnifique ! Quelle présence dans ces vers ...

RILKE

Présence ? Je dirais plutôt « surabondance », un excès du réel. Bonaventura n'avait pas tout à fait tort : comment ne pas se laisser happer, déposséder de soi devant un tel spectacle ?

HÖLDERLIN

Vous voulez entendre la suite ?

NIETZSCHE

Plus tard, plus tard, mon noble ami mais pareille offrande mérite bien en retour que tu choisisses en premier ce dont nous allons parler.

Inspiré par son poème, Hölderlin ne se fait pas prier mais de quoi voudrait-il donc qu'ils s'entretiennent tous les cinq ? De la poésie comme dé-mesure évidemment, de la poésie comme démenti du calculable.

HÖLDERLIN

Les dieux ne comptent pas, ils offrent et ils brûlent,
Et la parole ne pèse pas, elle exulte.
Ce n'est pas dans le nombre que la vie s'accumule,
Mais dans l'instant donné, qui déborde et qui insulte.
J'ai vu l'univers choir sous la règle des froids,
Et le cœur humain réduit à des figures mortes.
Mais le poème ouvre, il ne ferme aucune loi :
Il est l'espace même où l'infini s'emporte.

NIETZSCHE

Je crache sur la balance et sur la géométrie :
La vérité s'écrit en sang, pas en calculs.
La poésie n'obéit qu'à sa propre furie,
Elle danse, ivre, sur les ruines ridicules.
Chaque chiffre est un piège, un miroir sans lumière,
Un prétexte à oublier le frémissement brut.
Je veux un chant nu, une secousse première,
Un vers comme une gifle au mensonge en costume.

RILKE

Le monde intérieur n'a ni repère ni nombre,
Il est un lac profond sous des miroirs de feu.
La poésie le boit, le devine dans l'ombre,
Et parle sans savoir ce qu'elle sait un peu.
Je n'explique rien, mais j'embrasse ce qui tremble,
Et dans l'indicible je reconnais mes frères.
Chaque mot est un pas sur une corde qui chancelle,
Et l'âme respire là, loin des lois trop claires.

TRAKL

J'écris lorsque le soir descend sur les maisons désertes,
Quand la neige envahit les sentiers et les cours oubliées.
Il n'est plus alors de mesure pour les cloches ni les étoiles,
Car tout retourne au silence dans la lumière déclinante.
Je vois des visages pâlir aux fenêtres de l'automne,
Des oiseaux noirs traverser les jardins de la mémoire.
Le poème ne cherche pas ce que la raison démontre,
Il suit la trace fragile d'un pas dans la neige profonde.
Et ce qui parle en lui n'est ni savoir ni certitude,
Mais l'écho d'une présence qu'aucun nombre ne retient.

BONAVENTURA

Le rationnel ? Ha ! Une mauvaise farce en cravate !
Un théâtre d'ombres où le sérieux se pavane.
Moi je renverse tout, j'écris sur la patte
D'un chien qui passe, ou dans la poussière profane.
Le poème est un piège que je tends à l'esprit,
Un éclat de rire dans la bouche des morts.
Je ne démontre rien : je grince, je m'enfuis,
Et je peins des grimaces au nez des penseurs forts.

Après ces paroles plus qu'audacieuses de Bonaventura, ils en ont pris l'habitude, nos amis font une pause silencieuse, comme si chacun devait accorder à sa propre voix celle des quatre autres. La lune profite de ce silence pour s'adresser au merle ...

LA LUNE

N'est-il pas étrange qu'ils se taisent ? Chacun observe le feu comme un miroir de son propre intérieur ...

LE FEU

Et bien s'ils me regardent, ils verront peut-être que le bois s'est consumé et que mes flammes retombent sur la cendre, pareilles à des larmes ...

LE MERLE

Il n'est que les aveugles pour croire au témoignage des lumières,
Car la clarté souvent recouvre le monde d'un voile transparent ;
Les hommes nomment voir l'habitude de mesurer toute chose,
Et prennent pour savoir ce qui se laisse enfermer dans leurs nombres ;
Le regard quadrille l'étendue, distribue les formes et les places,
Il trace des frontières là où le monde ignore les limites ;
L'œil additionne les distances, compare, ordonne et calcule,
Ne laissant hors de prise que l'horizon qui toujours se dérobe ;
Ainsi l'univers devient un domaine soumis à leurs raisons,
Un vaste inventaire où l'inconnu paraît avoir disparu.

Pourtant demeure intact ce qui jamais ne se laisse atteindre,
Ce qui ne tombe sous la main ni sous la règle des mesures ;
Les hommes parcourent la terre en croyant l'avoir comprise,
Sans voir que le chemin leur échappe au moment où ils l'empruntent ;
Ils pensent avancer sur le monde alors qu'il chemine sous eux,
Comme une mer secrète dont ils ignorent le lent mouvement ;
Ils confondent le visible avec la totalité du réel,
Et nomment illusion ce qui se retire à leur maîtrise ;

Mais sous la trame des certitudes travaille une autre présence,
Dont les signes se perdent dans les marges de leur langage.

Le monde n'est pas ce tissu sans faille que leur raison imagine,
Ni cette surface lisse offerte aux calculs et aux prévisions ;
Il est percé d'abîmes, traversé de fractures invisibles,
Habité par des profondeurs qui refusent toute assignation ;
Les mots veulent recoudre ce que la faille tient ouvert,
Ils veulent donner figure à ce qui demeure sans contour ;
Mais chaque phrase rencontre tôt ou tard sa propre limite,
Comme une barque échouée sur les récifs de l'indicible ;
Alors vacillent ensemble les savoirs et leurs architectures,
Et l'homme découvre soudain la fragilité de ses fondations.

Vient l'instant où les mesures tombent avec leurs faux prestiges,
Où les calculs s'effondrent comme des murs privés d'assises ;
Le monde cesse d'être objet pour redevenir présence,
Et la pensée chancelle devant ce qu'elle ne peut réduire ;
Ce qui semblait solide se disperse comme poussière au vent,
Ce qui paraissait certain révèle sa secrète pauvreté ;
L'homme demeure seul devant l'étendue qu'il ne possède pas,
Face à l'obscur excès de tout ce qui déborde ses concepts ;
Et déjà se déchire le voile qu'il prenait pour la réalité,
Laissant paraître un vaste qu'aucune parole ne contient.

Alors il tombe enfin hors des chemins balisés par ses certitudes,
Les mains ouvertes aux pierres, le front blessé par leur rudesse ;
Il sent sous lui la terre dense reprendre son antique poids,
Et le froid des sillons traverser son orgueil désemparé ;
Les mots se sont tus, les nombres ont déserté sa mémoire,

Les horizons reculent encore au-delà de toute poursuite ;
Rien n'est donné désormais sinon cette présence irréductible,
Cette faille où se retire ce que nul regard ne possède ;
Et couché dans la boue parmi les herbes et les cailloux,
Un homme découvre enfin le monde qu'il croyait connaître.

HÖLDERLIN

Quand l'âme s'abandonne à ce qui ne se pèse,
Elle entre dans l'espace d'un dieu sans contours.
Le poème est cet abîme où l'on se déprend à l'aise,
Un feu doux, mais plus vaste que tous les jours.
Il ne prouve rien, il devine la flamme,
Il suit l'éclair qui frappe au-delà des hauteurs.
C'est là que le verbe redevient une lame,
Et que vivre, enfin, cesse d'être une erreur.

NIETZSCHE

Il faut briser la montre et tordre le compas,
Boire le vin du vertige et danser dans l'orage.
La poésie n'obéit pas aux lois d'ici-bas,
Elle arrache aux systèmes leur masque et leur cage.
Le penseur pèse ; le poète fend.
Et dans cette faille, l'esprit reprend feu.
Je veux des vers qui déchirent, qui mordent,
Des vers où l'on chute, en criant : "C'est mieux !"

RILKE

Il y a dans l'erreur une lumière douce,
Dans le flou, une clarté plus profonde encore.
Je ne cherche pas à savoir, mais à m'émouvoir,
À cueillir les éclats de ce qui se repousse.
Chaque poème est un fruit sans peau ni pépin,
Un don qui s'épanche sans raison ni dessein.

Et c'est là que réside sa grandeur véritable :

Il nous rend présents à l'inexplicable.

TRAKL

Je connais les jardins où s'attardent les soirs malades,
Quand l'or des feuilles mortes glisse au bord des étangs noirs.
Une sœur silencieuse traverse encore les façades,
Et les oiseaux s'en vont dans le bleu pâle du soir.
Le poème ressemble à ces lumières qui déclinent,
À cette neige ancienne oubliée dans les chemins.
Il veille auprès de ceux que nul regard ne devine,
Et recueille en silence ce qui s'échappe de nos mains.
Alors toute mesure abandonne son empire,
Et demeure un chant obscur que personne ne peut dire.

BONAVENTURA

Je compte les grimaces, non les vérités.
Je dresse l'absurde comme un étendard sale.
La poésie, c'est l'art de tout saboter
Avec un sourire qui ruine la morale.
On veut peser le monde ? Qu'ils essaient, ces docteurs !
Moi je pèse les rires, les vertiges, les leurres.
Et dans mon cor de nuit je souffle une musique
Qui rend fou le bon sens et ses dogmes antiques.

HÖLDERLIN

L'incalculable est le pain du poète affamé,
Car seul l'invisible fonde ce qui dure.
Je ne veux plus des formes que la pensée fermait,
Mais de l'ouverture vive, nue comme la brûlure.
Chaque poème est un seuil, une brèche, un appel,
Une clarté sans fond dans la parole obscure.
Et si je doute, que ce doute soit fidèle
À l'éclair qui traverse l'ombre la plus pure.

NIETZSCHE

Tout ce qui s'aligne sent déjà la mort.
Je veux l'éclat, le bond, la danse au bord du gouffre.
Quand la rime devient règle, elle perd son accord ;
Moi je l'arrache à ses chaînes, je l'éprouve.
Un vers doit jaillir comme un cri dans le vide,
Dévaster la syntaxe, rire au nez des censeurs.
Car la vie ne raisonne pas, elle décide,
Et l'art, s'il est grand, ne se soumet à aucune peur.

RILKE

J'avance avec lenteur, au rythme du mystère,
Dans un monde qui fuit le besoin de savoir.
Ce n'est pas l'esprit seul qui voit clair,
Mais le cœur qui consent à ne pas tout pouvoir.
Le poème descend, comme un fruit lourd de sève,
Et dans ses plis, l'on touche à l'éternel sans loi.
Je n'ai pour arme que l'intuition brève,
Et je tends mes mots comme on tend les doigts.

TRAKL

Je vis à la lisière de ce qui n'est plus dit,
Dans les marges que nul discours ne visite.
Le poème me parle en silence, et j'écris
Ce que murmure l'absence, limpide et insolite.
Il n'est de vérité que dans la déroute,
Et ma parole suit les fleuves sans source.
La raison balbutie ; l'angoisse me coûte,
Mais c'est dans ce prix que je trouve la course.

BONAVENTURA

Je suis l'accident dans la chaîne logique,
L'interstice joyeux où tout s'effondre.
Mon vers est une farce, une tique

Sur le flanc du sérieux qui veut répondre.
Car pourquoi répondre ? Le rire est plus sage !
Et l'éclat absurde, plus vrai que le poids.
Je jette mes mots comme on jette un outrage,
Et c'est là mon royaume, mon poème, ma foi.

Soudain un léger vent force les flammes à se plier, il s'arrête un instant sur les visages des cinq amis avant de mourir dans le feuillage. Les cinq se regardent avec surprise ...

LE VENT

Il sert à tout depuis trop longtemps, le divin,
Et une race ingrate et rusée gaspille
Pour son plaisir, épuise du ciel toutes
Les forces bienfaisantes, s'imagine,

Quand le Très-Haut cultive le champ pour elle,
Connaitre et l'astre du jour et le dieu tonnant,
Et sa lunette scrute et compte et
Fixe par leurs noms les étoiles du ciel.

Le Père, lui, étend sur nos yeux un voile
De nuit sacrée, afin qu'il nous reste un lieu.
Il n'aime rien de sauvage ! Mais violence
Étalée jamais ne forcera le ciel.

Trop de sagesse ne vaut pas mieux. Qui le connait,
C'est la gratitude. Mais c'est trop pour elle seule,

Et un poète aux autres se joindra
Volontiers qui l'aideront à comprendre.

Mais l'homme affronte seul et sans peur un dieu
Quand il le faut, sa simplicité le garde,
Sans besoin d'armes ni de ruses, le temps
Que ce manque de dieu se change en aide.

Il sert à tout depuis trop longtemps, le divin,
Et une race ingrate et rusée gaspille
Pour son plaisir, épuise du ciel toutes
Les forces bienfaisantes, s'imagine,

Quand le Très-Haut cultive le champ pour elle,
Connaitre et l'astre du jour et le dieu tonnant,
Et sa lunette scrute et compte et
Fixe par leurs noms les étoiles du ciel.

Le Père, lui, étend sur nos yeux un voile
De nuit sacrée, afin qu'il nous reste un lieu.
Il n'aime rien de sauvage ! Mais violence
Étalée jamais ne forcera le ciel.

Trop de sagesse ne vaut pas mieux. Qui le connait,
C'est la gratitude. Mais c'est trop pour elle seule,
Et un poète aux autres se joindra
Volontiers qui l'aideront à comprendre.

Mais l'homme affronte seul et sans peur un dieu

Quand il le faut, sa simplicité le garde,

Sans besoin d'armes ni de ruses, le temps

Que ce manque de dieu se change en aide.

(Hölderlin, « Vocation du poète », extrait)

NIETZSCHE

Ce léger vent a bien failli nous surprendre mais voyez comme le feu s'est ravivé de son passage.

Mon cher Holder, l'heure est venue, je pense, que tu partages la suite de ton poème.

Tous acquiescent au propos de Nietzsche, Hölderlin sort à nouveau les feuillets de sa poche et il reprend sa lecture ...

HÖLDERLIN

Que quelqu'un voie dans le miroir, un homme,

Voie son image alors, comme peinte, elle ressemble

À cet homme. L'image de l'homme a des yeux, mais

La lune, elle, de la lumière. Le roi Œdipe a un

Œil en trop, peut-être. Ces douleurs, et

D'un homme tel, ont l'air indescriptibles,

Inexprimables, indicibles. Quand le drame

Produit même la douleur, du coup la voilà. Mais

De moi, maintenant, qu'advient-il, que je songe à toi ?

Comme des ruisseaux m'emporte la fin de quelque chose, là,

Et qui se déploie telle l'Asie. Cette douleur,

Naturellement, Œdipe la connaît. Pour cela, oui, naturellement.

Hercule a-t-il aussi souffert, lui ?

Certes. Les Dioscures dans leur amitié n'ont-ils pas,

Eux, supporté aussi une douleur ? Oui,

Lutter, comme Hercule, avec Dieu, c'est là une douleur. Mais

Être de ce qui ne meurt pas, et que la vie jalouse,

Est aussi une douleur.

Douleur aussi, cependant, lorsque l'été

Un homme est couvert de rousseurs —

Être couvert des pieds à la tête de maintes taches ! Tel

Est le travail du beau soleil ; car

Il appelle toute chose à sa fin. Jeunes, il éclaire la route aux vivants,

Du charme de ses rayons comme avec des roses.

Telles douleurs, elles paraissent, qu'Œdipe a supportées,

D'un homme, le pauvre, qui se plaint de quelque chose.

Fils de Laïos, pauvre étranger en Grèce !

Vivre est une mort, et la mort est aussi une vie.

NIETZSCHE

Holder, tu nous parlais de la mesure de l'homme, et voici que tu nous conduis à la douleur.

Peut-être n'y a-t-il pas de mesure parce que vivre lui-même est déjà un excès.

RILKE

Peut-être parce que la vie ne nous est jamais donnée entière. Nous ne recevons que des fragments, des visages, des saisons, des départs.

TRAKL

Et des crépuscules.

BONAVENTURA

Et des factures à payer, ce qui est une forme très particulière du tragique.

Un sourire passe sur les visages à la dernière remarque de Bonaventura. Même Nietzsche laisse échapper un bref rire. Puis le silence revient peu à peu, comme une marée discrète. Les cinq amis demeurent immobiles autour du feu. Aucun ne semble vouloir ajouter quoi que ce soit. Les braises se tassent lentement sous la cendre et le vent, qui s'est retiré dans les arbres, sourit à son tour. Alors que leurs regards se perdent dans les flammes, d'autres voix profitent de ce silence pour se faire entendre.

LE FEU

Ils parlent de ce qui ne se mesure pas, mais regardez-les : chacun à sa manière s'est consumé pour quelques mots. Le poème ne calcule pas. Il brûle.

LE MERLE

Et ce qui brûle éclaire sans posséder.

LA LUNE

Et ce qui éclaire s'efface.

Ils demeurèrent longtemps silencieux. Aucun n'avait répondu à la question. Pourtant chacun avait reconnu dans la parole de l'autre une part de ce qui échappe aux nombres. Le feu se consumait lentement. Au-dessus des arbres, la lune poursuivait sa route. Et dans la forêt, l'incalculable demeurait intact.

SCENE 2

POÉSIE COMME ÉPREUVE DE LA DÉPOSSESSION

NARRATEUR (OFF)

La poésie ne se donne pas comme une expression de soi, elle ne prolonge pas une intériorité qui viendrait se dire dans le langage, elle ne constitue pas un espace où le sujet se reconnaîtrait dans ce qu'il produit. La dépossession ne signifie pas que le poète renonce volontairement à lui-même, qu'il s'efface par décision ou qu'il abdique ce qu'il est au profit d'une parole plus haute. Elle advient lorsque ce qui est dit ne peut plus être rapporté à celui qui parle, lorsque la parole cesse d'être un prolongement, lorsque le langage ne peut plus être tenu comme une propriété.

Ainsi, la poésie ne retire pas le "je", elle ne l'abolit pas comme on supprimerait une instance devenue inutile, mais elle le décentre, elle le déplace, elle le rend impropre à se reconnaître dans ce qu'il dit. Ce qui se dit ne vient plus d'un point stable, il ne se rapporte plus à une origine identifiable, il traverse sans s'arrêter. La parole ne s'appuie plus sur une intériorité constituée, elle ne part pas d'un centre qui en garantirait la cohérence, elle se tient dans un mouvement où rien ne peut être reconduit à une source.

La dépossession ne consiste pas à perdre quelque chose que l'on possédait, elle n'est pas une privation, elle n'est pas le manque d'un bien dont on aurait été privé. Elle est la découverte que rien n'a jamais été véritablement possédé, que ce qui semblait appartenir ne tenait que par une certaine manière de se rapporter au langage et au monde. Lorsque cette manière se défait, ce qui apparaissait comme propre cesse de l'être, non par retrait, mais par impossibilité de se maintenir comme tel.

Dans cette épreuve, le langage ne peut plus être utilisé, il ne peut plus servir à dire ce que l'on veut dire, il ne se laisse plus orienter selon une intention qui le précéderait. Les mots ne sont plus disponibles, ils ne répondent plus comme des instruments, ils ne se laissent pas assembler selon un projet qui leur donnerait sens. La parole ne disparaît pas, mais elle cesse d'être maîtrisable, elle advient sans pouvoir être ramenée à une volonté.

La poésie ne cherche pas à reprendre cette parole, elle ne tente pas de la reconduire à une forme de maîtrise, elle ne la récupère pas pour en faire une œuvre dont elle pourrait répondre. Elle accepte que ce qui se dit ne soit pas entièrement assignable, que ce qui apparaît dans le langage ne puisse être repris comme un contenu. Elle ne revendique pas, elle ne signe pas au sens d'une appropriation, elle laisse être ce qui se dit sans le refermer sur un auteur.

Il ne s'agit pas pour autant d'une disparition pure et simple de toute singularité. La dépossession n'efface pas la présence de celui qui parle, elle ne le dissout pas dans une indistinction où plus rien ne serait différencié. Ce qui demeure est une manière d'être traversé, une tonalité, une inflexion qui ne peut être ramenée à une identité fixe. La singularité ne disparaît pas, mais elle ne se possède plus, elle ne se tient plus comme un centre à partir duquel tout serait ordonné.

Il arrive alors que la parole semble venir d'ailleurs sans que cet ailleurs puisse être désigné. Non pas comme une transcendance qui s'imposerait, mais comme une absence d'origine assignable. Ce qui est dit n'appartient à personne, et pourtant ce n'est pas anonyme. Il y a une présence sans propriété, une parole sans possesseur, une adresse qui ne peut être reconduite à un sujet stable.

La poésie est cela : non l'expression d'un soi, non la perte volontaire de ce soi, mais une exposition à une parole qui ne peut plus être tenue comme sienne. Elle ne se reprend pas, elle ne se récupère pas, elle ne se referme pas sur une identité qui en serait la source. Elle laisse passer ce qui ne peut être approprié sans être altéré.

Elle ne possède pas, elle ne retient pas, elle ne revendique pas. Elle se laisse traverser.

Tous les regards se tournent vers Rainer comme s'ils attendaient de lui qu'il choisisse le prochain thème ...

RILKE

Puisque vous semblez tous attendre de moi un mot, un seul, alors je vous dirai : la poésie comme dépossession de soi.

NIETZSCHE

Voici de la poésie un trait qui te va comme un gant : la dépossession, c'est un peu l'histoire de ta vie de passant, non ? La poésie t'a pris jusqu'à ta langue et j'entendrais volontiers l'un de ces poèmes que tu as confiés à la langue française. Qu'en pensez-vous mes amis ?

Tous acquiescent à la proposition de Nietzsche et Georg se propose, au besoin, de traduire le poème en allemand ...

RILKE

Ô belle corne, d'où

Penchée vers notre attente ?

Qui n'êtes qu'une pente

En calice, déversez-vous !

Des fleurs, des fleurs, des fleurs,

Qui, en tombant font un lit

Aux bondissantes rondeurs

De tant de fruits accomplis !

Et tout cela sans fin

Nous attaque et s'élance,

Pour punir l'insuffisance

De notre cœur déjà plein.

Ô corne trop vaste, quel

Miracle par vous se donne !

Ô cor de chasse, qui sonne

Des choses, au souffle du ciel !

(Rilke, « Corne d'abondance », in « Vergers »)

TRAKL

Magnifique ! Rainer, tu me ferais un immense plaisir de m'en conter un autre ...

RILKE

Et bien soit et celui-ci, Georg, devrait te parler à toi plus qu'à tout autre ...

*Vois-tu venir sur le chemin la lente, l'heureuse,
celle que l'on envie, la promeneuse ?
Au tournant de la route il faudrait qu'elle soit
saluée par de beaux messieurs d'autrefois.*

*Sous son ombrelle, avec une grâce passive,
elle exploite la tendre alternative :
s'effaçant un instant à la trop brusque lumière,
elle ramène l'ombre dont elle s'éclaire.*

(Rilke, « La passante d'été », in « Vergers »)

NIETZSCHE

Ce poème sur la passante te dit bien mieux que tous les biographes, mon cher Rainer, car si tu fus dépossédé c'est d'être, durant tout ton temps, demeuré un passant.

Le feu à son tour est passé, ramenant l'ombre dans son sillage ; Bonaventura s'offre de le recharger. Pendant ce temps nos amis demeurent silencieux comme s'ils voulaient retenir dans ce silence la passante d'été.

RILKE

Il est temps, mes amis, de reprendre nos échanges en laissant libre cours à ce que nous inspire la poésie quand elle devient dépossession de soi.

Le feu reprend vigueur sous les bûches ajoutées par Bonaventura. Quelques étincelles s'élèvent dans la nuit avant de disparaître parmi les branches. Les cinq amis demeurent un instant silencieux, comme s'ils cherchaient moins à répondre qu'à laisser venir ce qui devait être dit. Hölderlin relève lentement la tête.

HÖLDERLIN

Ce que je fus, je l'ai laissé à l'ombre du cyprès,
Car l'âme n'entre nue que dans l'éclair du monde.
Le poème n'est pas ce qu'on sait, mais ce qu'on tait,
Un abri de silence où l'être profond sonde.
Je me déleste, mot après mot, de moi-même,

Et l'écriture me dépouille jusqu'à l'invisible.
Ce qui reste ? Une musique, ou un poème,
Qui ne vient pas de moi, mais d'une source indicible.

NIETZSCHE

Celui qui écrit pour se remplir est un traître,
Car seul celui qui perd peut donner sans retour.
Je suis le fou qui jette la lyre dans le théâtre,
Et la flamme me consume jour après jour.
La poésie est un vol, un exil, une perte,
Une main tendue vers ce qui se retire.
Je crache l'ego comme une boue trop verte,
Et ce qui parle alors, c'est le feu du délire.

RILKE

Tout ce que j'aime me quitte, et me fait plus vaste,
Comme la mer qui s'éloigne en laissant l'éstran.
Je n'écris pas pour garder, mais pour que cela passe,
Comme passe un regard, un son, un enfant.
Ce qui m'est pris est le vrai don reçu,
Et le poème n'est qu'une mue, une éclipse.
Il faut perdre pour écouter le battement nu
Du monde, quand il se glisse entre les plis des lèvres.

Depuis sa branche le merle, silencieux, veille sur le chemin de l'Ouvert. Le vent, qui s'était caché dans les branchages, retient son souffle et même le feu se refuse à crépiter. La lune, suspendue au firmament, s'amuse de ce silence complice : qui oserait, d'un seul murmure, détourner le poète du chemin qu'ouvrent ses vers comme la passante ouvrirait le sien de son pas léger ?

TRAKL

Je ne possède rien, sinon cette douleur,
Ce chant errant qui monte d'un cimetière.
Chaque vers m'éloigne davantage du cœur,
Et la lumière se défait dans ma prière.

La poésie est un tombeau où je dépose
Ce que j'étais avant que l'ombre ne me prenne.
Il ne reste qu'un cri, une rose,
Et le vent qui traverse mes veines pleines.

BONAVENTURA

Je me suis vidé dans tant de masques fendus,
Que je ne sais plus si je suis encore le rire.
Mais c'est bien cela, le geste attendu :
Offrir du vide et en faire un empire.
La poésie ? Une arnaque sublime,
Un tour de passe-passe sans trésor au fond.
Mais parfois, dans l'absence ultime,
Une vérité ricane dans le néant profond.

Si le poème n'épuise jamais un encier mais dépossède celui qui le compose, de même le feu s'épuise de tout ce qu'il consume, ne laissant sous la cendre que quelques braises peinant à traverser la nuit. Aussi nos amis, éclairés par la lanterne du vaillant Bonaventura, s'enfoncent-ils dans la forêt afin d'y trouver de quoi rendre cette nuit habitable. La nature profite de cette absence pour entamer son propre chant...

LE MERLE

*Peut-être que si j'ai osé t'écrire,
langue prêtée, c'était pour employer
ce nom rustique dont l'unique empire
me tourmentait depuis toujours : Verger.*

*Pauvre poète qui doit élire
pour dire tout ce que ce nom comprend,
un à peu près trop vague qui chavire,
ou pire : la clôture qui défend.*

Verger : ô privilège d'une lyre

*de pouvoir te nommer simplement ;
nom sans pareil qui les abeilles attire,
nom qui respire et attend...*

*Nom clair qui cache le printemps antique,
tout aussi plein que transparent,
et qui dans ses syllabes symétriques
redouble tout et devient abondant.*

LE FEU

*Vers quel soleil gravitent
tant de désirs pesants ?
De cette ardeur que vous dites,
où est le firmament ?*

*Pour l'un à l'autre nous plaire,
faut-il tant appuyer ?
Soyons légers et légères
à la terre remuée
par tant de forces contraires.*

*Regardez bien le verger :
c'est inévitable qu'il pèse ;
pourtant de ce même malaise
il fait le bonheur de l'été.*

LA LUNE

*Jamais la terre n'est plus réelle
que dans tes branches, ô verger blond,
ni plus flottante que dans la dentelle
que font tes ombres sur le gazon.*

*Là se rencontre ce qui nous reste,
ce qui pèse et ce qui nourrit
avec le passage manifeste
de la tendresse infinie.*

*Mais à ton centre, la calme fontaine,
presque dormant en son ancien rond,
de ce contraste parle à peine,
tant en elle il se confond.*

LE MERLE

*De leur grâce, que font-ils
tous ces dieux, hors d'usage,
qu'un passé rustique engage
à être sages et puérils ?*

*Comme voilés par le bruit
des insectes qui butinent,
ils arrondissent les fruits ;
(occupation divine).*

*Car aucun jamais ne s'efface,
tant soit-il abandonné ;
ceux qui parfois nous menacent
sont des dieux inoccupés.*

LE FEU

*Ai-je des souvenirs, ai-je des espérances,
en te regardant, mon verger ?
Tu te repais autour de moi, ô troupeau d'abondance
et tu fais penser ton berger.*

*Laisse-moi contempler au travers de tes branches
la nuit qui va commencer.*

*Tu as travaillé ; pour moi c'était un dimanche,
mon repos, m'a-t-il avancé ?*

*D'être berger, qu'y a-t-il de plus juste en somme ?
Se peut-il qu'un peu de ma paix
aujourd'hui soit entrée doucement dans tes pommes ?
Car tu sais bien, je m'en vais...*

LA LUNE

*N'était-il pas, ce verger, tout entier,
ta robe claire, autour de tes épaules ?
Et n'as-tu pas senti combien console
son doux gazon qui pliait sous ton pied ?*

*Que de fois, au lieu de promenade,
il s'imposait en devenant tout grand ;
et c'était lui et l'heure qui s'évade
qui passaient par ton être hésitant.*

*Un livre parfois t'accompagnait...
Mais ton regard hanté de concurrences,
au miroir de l'ombre poursuivait
un jeu changeant de lentes ressemblances.*

LE VENT

*Heureux verger, tout tendu à parfaire
de tous ses fruits les innombrables plans,
et qui sait bien son instinct séculaire
plier à la jeunesse d'un instant.*

*Quel beau travail, quel ordre que le tien !
Qui tant insiste dans les branches torses,
mais qui enfin, enchanté de leur force,
déborde dans un calme aérien.*

*Tes dangers et les miens, ne sont-ils point
tout fraternels, ô verger, ô mon frère ?
Un même vent, nous venant de loin
nous force d'être tendres et austères.*

(Rilke, « Verger », in « Vergers »)

Nos amis reviennent de la forêt, les bras chargés de bois mort ; immédiatement Georg recharge le feu qui s'éteint tandis qu'Hölderlin remue les braises encore vives. Tandis que le feu reprend et élance vers le ciel ses premières flammes, nos amis se reposent en silence de leur effort. Rainer en profite pour partager avec ses amis une gorgée de ce merveilleux vin du valais ; après cette pause réconfortante, c'est Hölderlin qui reprend le flambeau ...

HÖLDERLIN

Je ne suis rien qu'un souffle dans les feuilles,
Un reflet dans la rivière, une clarté brève.
Le poème se forge quand tout accueil
Devient abandon — une main qui s'élève.
J'ai renoncé à l'idée de posséder le ciel,
Je le contemple sans le vouloir saisir.
Et c'est là que le chant devient réel,
Quand il ne veut plus rien dire, que s'ouvrir.

NIETZSCHE

Je vous ai tout donné, jusqu'à ma propre voix,
Et même celle-ci n'est plus qu'un écho fou.
Le poème est un cri qu'on laisse à l'effroi,
Une torche qu'on jette dans le vide en dessous.

Il ne reste rien de moi dans mes vers en cendres,
Sinon la force obscure d'un dieu dissous.
Car le vrai poète est celui qui se désapprend
Et meurt à chaque mot qu'il ose, debout.

RILKE

Je suis l'hôte d'une chambre sans porte,
Et j'y prie les absences comme on prie Dieu.
Le poème ne vient qu'aux âmes mortes,
Celles que la vie a quittées un peu.
Plus j'écris, moins je suis, et c'est cela
Qui m'ouvre enfin au tremblement du monde.
C'est quand le "je" se fond dans l'au-delà
Que la parole devient ronde.

TRAKL

Je me suis perdu dans des paysages vides,
Et c'est là que les morts m'ont parlé.
Le poème est un lieu sans murs, sans guide,
Un cimetière où les souffles veulent danser.
Je n'ai plus de nom, plus de visage à porter,
Seulement cette langue sans patrie ni loi.
Et c'est peut-être cela, la vérité :
Être traversé sans fin par ce qu'on ne voit.

BONAVENTURA

Dépossession ? Je n'ai jamais eu grand-chose,
Sinon l'art d'en rire et de tout faire valser.
J'ai jeté mes valises, mes dieux, mes proses,
Et il ne me reste qu'un vieux rire froissé.
Mais c'est dans le rien que le vrai luxe s'invente,
Et le poème est un saut sans parachute.
Je suis le mendiant de l'éclat, l'impuissant
Qui, par miracle, fait parler la chute.

Un silence inattendu s'installe entre eux. Aucun ne paraît avoir répondu aux autres ; pourtant chacun semble avoir été atteint par ce qu'il vient d'entendre. Le feu brûle désormais sans effort, comme s'il avait retrouvé sa place parmi eux. Au loin, une branche cède sous son propre poids. Puis plus rien. Qui brisera ce silence qui a tout refermer ?

LE MERLE

*Ô nostalgie des lieux qui n'étaient point
assez aimés à l'heure passagère,
que je voudrais leur rendre de loin
le geste oublié, l'action supplémentaire !*

*Revenir sur mes pas, refaire doucement
— et cette fois, seul — tel voyage,
rester à la fontaine davantage,
toucher cet arbre, caresser ce banc...*

*Monter à la chapelle solitaire
que tout le monde dit sans intérêt ;
pousser la grille de ce cimetière,
se taire avec lui qui tant se tait.*

*Car n'est-ce pas le temps où il importe
de prendre un contact subtil et pieux ? —
Tel était fort, c'est que la terre est forte ;
et tel se plaint : c'est qu'on la connaît peu*

(Rilke, « Ô nostalgie des lieux qui n'étaient point ... », in « Vergers »)

LA LUNE

*Ce soir quelque chose dans l'air a passé
qui fait pencher la tête ;
on voudrait prier pour les prisonniers
dont la vie s'arrête.*

Et on pense à la vie arrêtée...

*À la vie qui ne bouge plus vers la mort
et d'où l'avenir est absent ;
où il faut être inutilement fort
et triste, inutilement.*

*Où tous les jours piétinent sur place,
où toutes les nuits tombent dans l'abîme,
et où la conscience de l'enfance intime
à ce point s'efface,*

*qu'on a le cœur trop vieux pour penser un enfant.
Ce n'est pas tant que la vie soit hostile ;
mais on lui ment,
enfermé dans le bloc d'un sort immobile.*

(Rilke, « Ce soir quelque chose dans l'air a passé ... », in « Vergers »)

LE FEU

*Cette lumière peut-elle
tout un monde nous rendre ?
Est-ce plutôt la nouvelle
ombre, tremblante et tendre,
qui nous rattache à lui ?
Elle qui tant nous ressemble
et qui tourne et tremble
autour d'un étrange appui.
Ombre des feuilles frêles,
sur le chemin et le pré,
geste soudain familier*

*qui nous adopte et nous mêle
à la trop neuve clarté.*

(Rilke, « Cette lumière peut-elle... », in « Vergers »)

LE VENT

*Vent altier qui tourmente le drapeau
dans la bleue neutralité du ciel,
jusqu'à le faire changer de couleur,
comme s'il voulait le tendre à d'autres nations
par-dessus les toits. Vent impartial,
vent du monde entier, vent qui relie,
évocateur des gestes qui se valent,
ô toi, qui provoques les mouvements interchangeable !
Le drapeau étalé montre son plein écusson, —
mais dans ses plis quelle universalité tacite !*

*Et pourtant quel fier moment
lorsqu'un instant le vent se déclare
pour tel pays : consent à la France,
ou subitement s'éprend
des harpes légendaires de la verte Irlande.
Montrant toute l'image, comme un joueur de cartes
qui jette son atout,
et qui de son geste et de son sourire anonyme,
rappelle je ne sais quelle image
de la Déesse qui change.*

(Rilke, « Le drapeau », in « Vergers »)

*Tandis que les nocturnes se souviennent des vergers, des feuilles étendues sur le sol en un tapis
moelleux, des fruits tombés sans blessure sur la douceur du pré, chacun semble encore habité
par les voix qui ont traversé la clairière. Longtemps les regards demeurent perdus dans les
braises. Puis, comme un écho venu de loin, la parole revient parmi eux.*

HÖLDERLIN

L'âme la plus pleine est celle qui ne retient rien,
Et chaque vers, en moi, creuse une clairière nue.
Je laisse derrière moi l'or, les contours, les liens,
Et je marche vers l'être sans nom, sans tenue.
Le poème ne me ressemble plus, il m'échappe,
Comme un fruit tombé dans une nuit sans fond.
Mais c'est là que je reconnais ma plus haute grâce :
Être effacé par ce que j'ai nommé profond.

NIETZSCHE

Je suis tombé si bas que j'y ai vu la lumière,
Non celle qu'on vénère, mais celle qu'on encaisse.
Dépouillé de mes idoles, de mon nom, de mes guerres,
J'ai ri : le rien est un vin que je laisse.
Tout ce que j'écris désormais est hors de moi,
Et cela seul me rend digne du feu.
Car le poète vrai est ce gouffre sans loi
Où l'on perd tout pour devenir mieux.

RILKE

Un jour, je n'aurai plus de mots — et ce sera juste.
Je me tairai, comblé de ce silence d'avant.
Car écrire, c'est perdre en beauté ce qu'on ajuste,
Et n'offrir au monde qu'un frémissement.
Je ne suis pas maître de mes chants, ni leur source,
Je suis l'ombre qu'ils traversent en tremblant.
Quand je disparaissais, le poème s'amorce,
Comme l'éclair jaillit d'un ciel absent.

TRAKL

L'effacement est ma langue, le néant mon livre,
Et ce qui reste est un chant que la mort prolonge.
Je n'ai plus d'origine, plus de rive,

Mais mon âme flotte dans l'encre des songes.
Poésie, tu es l'exil de ma chair,
L'écho d'un cri qui se fait brume.
Je donne tout ce qui me fut cher
Pour écrire une lumière posthume.

BONAVENTURA

Je suis celui qui a tout oublié, exprès,
Pour mieux accueillir ce qui n'a pas de nom.
Mon poème n'est qu'un rire aux reflets secrets,
Un miroir où l'absurde trouve sa raison.
Tout m'échappe, et c'est ça le chef-d'œuvre,
Cette béance qu'aucun sens ne vient combler.
Je ne possède rien, sauf cette preuve :
Le vide peut aussi faire nombre.

« Le vide peut aussi faire nombre », compter quand il se fait accueil des trop-pleins de présence, que l'âme retient le monde sans jamais le priver pour s'ouvrir sans cesse à l'infini qui le traverse : Bonaventura, mon pauvre ami, une joie mélancolique se glisse en chacun de tes mots, tu badines avec le monde pour mieux cacher tes larmes. Ris-tu de tout ou plutôt de toi-même ?

SCENE 3

LA POÉSIE COMME ÉPREUVE DU DÉPOUILLEMENT

NARRATEUR (OFF))

La poésie ne se réduit pas en se dépouillant, elle ne s'appauvrit pas, elle ne renonce pas à ce qui ferait sa force pour se tenir dans une forme moindre. Le dépouillement n'est pas une soustraction volontaire, une simplification esthétique, un retrait des ornements au profit d'une pureté formelle, il est ce qui advient lorsque ce qui ne tient pas tombe de lui-même, lorsque ce qui soutenait en apparence se révèle inutile, lorsque le langage ne peut plus s'appuyer sur ce qui le portait sans le justifier. Rien n'est retiré de l'extérieur, rien n'est éliminé par décision, mais ce qui ne peut plus tenir se défait.

Ainsi, le dépouillement n'est pas une démarche, il n'est pas un choix stylistique, il est une conséquence. La parole ne peut plus se prolonger comme avant, elle ne peut plus accumuler, elle ne peut plus se renforcer par l'ajout. Chaque mot est exposé, chaque phrase se tient sans appui, non par volonté d'économie, mais parce qu'aucun surplus ne peut être maintenu. La poésie ne cherche pas à dire moins, elle ne peut plus dire autrement que dans cette retenue où rien ne vient combler ce qui manque.

Le dépouillement ne consiste pas à atteindre une essence, à dégager un noyau pur qui serait enfin délivré de tout ce qui l'encombre. Il ne conduit pas à une vérité plus simple, plus directe, plus accessible. Ce qui demeure après que tout ce qui ne tient pas s'est retiré n'est pas plus clair, n'est pas plus transparent, n'est pas plus facile à saisir. Au contraire, ce qui reste est souvent plus exposé, plus fragile, plus difficile à porter. Rien ne protège plus la parole, rien ne la recouvre, rien ne vient en atténuer la portée.

Dans cette tenue, le langage perd ses assurances. Il ne peut plus s'appuyer sur des figures, sur des effets, sur des continuités qui permettraient de soutenir le dire. Les images se raréfient non par refus de l'image, mais parce que l'image elle-même ne peut plus faire écran. Les mots ne servent plus à envelopper, à prolonger, à enrichir, ils sont laissés à eux-mêmes, dans une nudité qui n'est pas recherchée mais subie. La poésie ne simplifie pas, elle expose.

Le dépouillement n'est pas non plus un silence vers lequel la parole tendrait comme vers son accomplissement. Il ne s'agit pas de se taire davantage, de réduire la parole jusqu'à la faire disparaître, mais de dire dans une condition où chaque mot engage sans réserve. Ce qui est dit ne peut plus être compensé, corrigé, repris par autre chose. Il n'y a plus de marge, plus de jeu possible, plus de déplacement qui viendrait atténuer. La parole se tient là, sans protection.

Il arrive alors que ce qui demeure soit presque rien : quelques mots, une phrase, une inflexion à peine perceptible. Ce presque rien ne vaut pas par sa rareté, il ne devient pas précieux parce qu'il est peu, il vaut parce qu'il tient sans appui, parce qu'il ne peut plus être soutenu par autre chose que lui-même. Ce qui est dit ne renvoie pas à un ensemble plus vaste, il ne s'inscrit pas dans une continuité qui lui donnerait sens, il se tient dans une forme d'isolement qui n'est ni choisi ni maîtrisé.

La poésie ne cherche pas à atteindre ce dépouillement, elle ne le vise pas comme un idéal, elle ne s'y installe pas comme dans une forme accomplie. Elle y est conduite lorsque tout ce qui pouvait faire écran se retire, lorsque le langage ne peut plus se protéger lui-même. Elle ne transforme pas ce retrait en vertu, elle n'en fait pas une règle, elle en accepte la nécessité sans la célébrer.

Ainsi, le dépouillement n'est ni une pauvreté ni une pureté, il est une épreuve. Il ne donne rien de plus, il n'élève pas, il ne simplifie pas, il laisse apparaître ce qui demeure lorsque tout ce qui pouvait soutenir la parole ne tient plus. La poésie ne s'en sert pas, elle s'y expose.

Elle n'ajoute pas, elle ne comble pas, elle ne masque pas. Elle laisse tomber ce qui ne tient pas.

Nous retrouvons nos amis au cœur de la forêt nocturne. Sur sa branche le merle garde l'ouverture du chemin sous l'œil complice de la lune tandis que le feu crépite sans empressement. Nos amis conviennent d'aborder la poésie sous l'angle du dépouillement.

NIETZSCHE

Georg, toi seul parmi nous n'as jamais cherché à te dépouiller. On t'a tout pris avant même que tu songes à t'en défaire.

TRAKL

Alors, Fritz, écoute le vent lugubre : il rapporte du jardin assombri le sang qui dégouline des rêves de la dormeuse. Ecoute, toi qui as conçu les trois premières : après le chameau, le lion et l'enfant vient la métamorphose du mal ...

LE VENT

*En silence habitait dans une caverne ténébreuse l'enfant
Qui écoutait dans la vague bleue de la source le carillon
D'une fleur lumineuse. Et du mur en ruine sortit la forme blême
De la mère et elle portait dans ses mains somnolentes l'enfant
De la douleur, errant endormie dans le jardin. Et les étoiles
Étaient des gouttes de sang luisantes dans les branchages nus
Du vieil arbre et elles tombaient dans la chevelure de crin
De la nocturne, et doucement le garçon levait ses paupières
Pourpres, en soupirant son front d'argent dans le vent de nuit.
Veillant dans le jardin du soir à l'ombre silencieuse du père,
Ô comme emplissent d'angoisse cette face lumineuse souffrant
Dans le froid bleu, et le mutisme dans les chambres d'automne.
Barque d'or, le soleil a sombré contre la colline solitaire et les cimes
Graves se taisent au chevet. Rencontre en silence, dans le bleu humide,*

Du visage somnolent de la sœur, enseveli dans sa chevelure écarlate.

Noirâtre la nuit suivait celui-là. Quoi force à s'arrêter sur les marches

En ruine de l'escalier tournant dans la maison des pères, et s'éteint

Dans les mains languissantes la bougie qui vacille. Heure de ténèbres

Solitaires, éveil muet dans le vestibule dans le cocon livide de la lune.

Ô le sourire du mal, triste et froid, qui fait pâlir la joue rose

De la dormeuse. Un noir linon voilait de frissons la fenêtre.

Et une flamme jaillit du cœur de celui-là et elle brûla argentée

Dans l'ombre, étoile chantante. Taciturnes s'engloutirent les sentiers

De cristal de l'enfance dans le jardin.

(G. Trakl, « Souvenir »)

RILKE

Georg, tu réduis le dépouillement à la mort comme si pour toi c'était une évidence ...

TRAKL

Rainer mon pauvre ami, dis-moi donc ce qui demeure quand est dépouillé ... Le vide que laisse en nous de n'être plus nous-même ? Alors quoi d'autre ? Rien, absolument rien ! Souviens-toi de Yorick.

Celui-ci ? Laisse-moi le voir. (Il prend le crâne) Hélas ! Pauvre Yorick ! Je l'ai connu, Horatio ! C'était un garçon d'une gaieté infinie, d'une fantaisie prodigieuse ; il m'a porté vingt fois sur son dos ; et maintenant, quelle horrible chose d'y songer ! J'en ai la nausée... Ici pendaient ces lèvres que j'ai baisées cent fois ! Où sont tes plaisanteries maintenant Yorick ? Tes gambades, tes chansons, tes éclairs de gaieté dont hurlait de rire toute la table ? Aucune aujourd'hui pour moquer ta propre grimace ? Rien que cette mâchoire tombante ? Va donc trouver Madame dans sa chambre, et dis-lui qu'elle a beau se mettre un pouce de fard, il faudra bien qu'elle en vienne à cet état-là. Fais-la rire avec cela... Horatio, je t'en prie, dis-moi une chose (...) Crois-tu qu'Alexandre a eu cette mine-là dans la terre ?

(W. Shakespeare, « Hamlet »)

BONAVENTURA

Georg n'a pas tout à fait tort ! Rien qu'une dépouille que se disputent le diable et le bon dieu.

Et d'ailleurs tu le sais très bien : écoute le vent rapporter tes propres paroles.

LE VENT

Peut-être est-ce à travers de lourdes montagnes que je marche, solitaire comme un minerais dans leurs veines de pierre ; et je suis descendu si profondément que je n'aperçois plus aucune fin ni aucun lointain : tout est devenu proximité, et toute proximité est devenue pierre.

Je ne suis pas encore un connaissant dans la souffrance ; c'est pourquoi cette immense ombre me rapetisse. Mais si toi tu la connais, alors fais-toi pesante, fais irruption, afin que toute ta main s'accomplisse en moi et que je m'accomplisse en toi de tout mon être.

Toi, montagne demeurée quand vinrent les montagnes, pente sans cabane, sommet sans nom, neige éternelle où les étoiles s'alanguissent, porteuse de ces vallées de cyclamens d'où monte tout le parfum de la terre ; toi, bouche et minaret de toutes les montagnes, d'où jamais ne s'est élevé l'appel du soir ;

Suis-je maintenant en toi ? Suis-je dans le basalte comme un métal encore inaperçu ? Avec respect je remplis la faille de ton rocher et partout je sens ta dureté.

Ou bien est-ce l'angoisse dans laquelle je suis ? L'angoisse profonde des villes démesurées où tu m'as plongé jusqu'au menton ?

Ah ! si quelqu'un t'avait parlé justement de leur folie et de leur contresens ! Tu te lèverais alors, tempête venue des origines, et tu les chasserais devant toi comme des cosses vides...

Et si maintenant tu exiges quelque chose de moi, alors parle justement ; car je ne suis plus maître de ma bouche, qui ne veut plus que se refermer comme une blessure ; et mes mains demeurent à mes côtés comme des chiens, trop indignes de répondre à l'appel.

Tu me contrains, Seigneur, à une heure étrangère.

Fais de moi le gardien de tes étendues, fais de moi celui qui écoute la pierre ; donne-moi des yeux capables de s'ouvrir sur la solitude de tes mers ; laisse-moi accompagner le cours des fleuves depuis le vacarme de leurs deux rives jusqu'à la résonance de la nuit.

Envoie-moi dans tes pays vides où soufflent les grands vents, où d'immenses monastères se dressent comme des vêtements autour de vies jamais vécues. Là, je me joindrai aux pèlerins, sans qu'aucun mensonge ne me sépare plus de leurs voix ni de leurs visages, et derrière un vieillard aveugle je suivrai le chemin que nul ne connaît.

Car, Seigneur, les grandes villes sont perdues et dissoutes ; la plus vaste n'est qu'une fuite devant l'incendie. Aucun réconfort ne peut les consoler et leur petit temps s'écoule.

Là vivent des hommes qui vivent mal et lourdement, dans des chambres profondes, inquiets dans chacun de leurs gestes, plus effrayés qu'un troupeau nouveau-né ; tandis qu'au dehors la terre veille et respire, eux ne le savent plus.

Là grandissent des enfants sur des rebords de fenêtres toujours plongés dans la même ombre ; ils ignorent qu'au-dehors les fleurs les appellent vers un jour rempli d'espace, de bonheur et de vent ; ils doivent être enfants, et pourtant ils sont de tristes enfants.

Là s'épanouissent des jeunes filles tournées vers l'inconnu et qui regrettent le repos de leur enfance. Mais ce qu'elles cherchaient n'est pas là où elles brûlaient de le trouver ; tremblantes elles se referment sur elles-mêmes. Elles connaissent, dans des chambres reculées et voilées, les jours d'une maternité déçue, les gémissements sans volonté des longues nuits et les années froides, sans combat ni vigueur.

Et dans l'obscurité se dressent les lits des mourants ; lentement ils les désirent et meurent longtemps, meurent comme enchaînés, puis s'éteignent comme une mendiante.

Là vivent des hommes pâles, blanchis comme des fleurs, qui meurent stupéfaits devant le poids du monde. Et nul ne voit la grimace béante en laquelle se défigure, au cours des nuits sans nom, le sourire d'une race délicate.

Ils vont çà et là, dégradés par la peine, contraints de servir des choses dépourvues de sens ; leurs vêtements se fanent sur eux et leurs belles mains vieillissent trop tôt.

La foule les presse et ne songe pas à les épargner, bien qu'ils soient hésitants et faibles ; seuls quelques chiens farouches qui n'habitent nulle part les accompagnent silencieusement un instant.

Ils sont livrés à cent bourreaux ; harcelés par chaque coup d'horloge, ils tournent solitaires autour des hôpitaux et attendent avec angoisse le jour où l'on les laissera entrer.

Là est la mort.

Non celle dont les salutations les avaient mystérieusement effleurés dans l'enfance ; la petite mort telle qu'on la comprend là-bas. Leur propre mort pend en eux, verte et sans douceur, comme un fruit qui ne mûrit pas.

(Rilke, « Le livre d'heures », « Le livre de la pauvreté et de la mort »)

RILKE

Mais c'est d'une mort impropre dont il est question dans ces lignes, dois-je vous rappeler la suite ?

O Seigneur, donne à chacun sa propre mort, la mort issue vraiment de cette vie où il connut l'amour, la raison d'être et la misère.

(Rilke, ibidem)

TRAKL

Tu fais de la mort impropre un problème des grandes villes comme Paris qui t'a profondément éprouvé. Mais aucun d'entre nous n'apprécie les villes : j'ai abhorré Prague, Fritz détestait Berlin et Bonacentura, pourquoi penses-tu qu'il ne sait la ville que la nuit, que je jour il préfère ne rien voir ?

NIETZSCHE

La véritable question n'est pas là : on peut mourir proprement en ville et improprement à la campagne. La mort dont parle Georg ici n'est pas la mort au sens commun, celle qui met un terme à la vie organique. C'est d'autre chose qu'il est question : tout ce qui rend la vie impossible, la vie véritable et non un faire-semblant. Georg, tu es d'accord avec ceci ? Et d'ailleurs, tu l'as dit un jour, les cercueils sont vides de ces faux morts.

LE MERLE

L'horloge qui sonne cinq devant le soleil —

Un effroi sombre saisit les êtres solitaires,

Dans le jardin du soir sifflent des arbres nus.

Le visage du mort bouge à la fenêtre.

Peut-être que cette heure s'immobilise.

Devant des yeux tristes, des images bleues vacillent

Au rythme des bateaux balancés sur la rivière.

Un cortège de sœurs passe sur le quai.

Dans les coudriers jouent des filles aveugles et blêmes,

Pareilles à des amants qui s'enlacent dans le sommeil.

Peut-être que des mouches chantent autour d'une charogne,

Peut-être aussi pleure un enfant dans le sein maternel.

Des mains tombent des asters bleus et rouges,

La bouche de l'adolescent se dérobe étrangère et sage ;

Et des paupières battent apeurées et silencieuses ;

Une odeur de pain traverse les noires fièvres.

Il semble qu'on entende aussi des cris affreux ;

Des ossements luisent au travers des murs en ruine.

Un cœur mauvais rit à voix haute dans de belles chambres ;

Un chien passe en courant près d'un rêveur.

Un cercueil vide se perd dans l'obscurité.

Pour l'assassin, une pièce va s'éclairer, blême,

Tandis que des lanternes, la nuit, éclatent dans la tempête.

Le laurier orne la tempe blanche de l'être noble.

(Trakl, « Misère de l'homme »)

BONAVENTURA

Vous avez entendu ? Même ce corbeau semble d'accord avec ce que dit Fritz ...

RILKE

C'est un merle !

NIETZSCHE

De quoi, nous poètes, la poésie nous dépouille-t-elle ? Nous y avons tous laissé quelque chose, toi aussi Georg elle t'a privé, même si elle t'a souvent permis de recracher l'indigeste.

TRAKL

Je pense qu'elle nous a dépouillé, d'un vide, un vide existentiel.

RILKE

Que veux-tu dire ?

TRAKL

Ce n'est jamais par hasard que l'on devient poète. Rainer, tu l'as dit un jour : le poète risque sa vie de plus d'un souffle. C'est peut-être cela la mort impropre dont tu parlais.

BONAVENTURA

Dans les villes et ailleurs les gens, dites-vous, meurent d'une mort impropre, mais comment pourrait-il en être autrement puisqu'ils ne le savent pas ?

RILKE

Ils ne sont pas poètes mais nous qui le sommes, nous savons. L'habitation poétique qu'évoquait Holder tout à l'heure exige du courage, beaucoup de courage. Mais la récompense, si j'ose dire, c'est peut-être cette belle mort dont il parlait.

LE FEU

Tous les vivants ne sont-ils pas de ta famille ?

Et toi pour la servir par la Parque nourri ?

Alors va ! Avance sans arme

Le long de la vie, ne crains rien.

Que tout te soit béni de ce qu'il adviendra,

Et tourne à la joie ! Ou quelle peine, ô cœur,

Crois-tu qui pourrait te blesser,

Où tu dois aller quelle malencontre ?

Car l'hymne un jour est né sur les lèvres humaines

D'un souffle de paix, notre chant s'est prodigué,

Dans l'heur et le malheur réjouissant

Le cœur de l'homme, et depuis lors

Nous aimons, chantres du peuple, être auprès des vivants,

Joyeux dans leur foule assemblée, amis de tous,

Ouverts à tous ; en vérité

Tel est notre ancêtre, le Dieu Soleil.

Qui donne à tous, pauvre et riche, le jour riant,

Qui dans le temps fugitif nous redresse,

Ephémères, et comme enfants

Nous tient par sa lisière d'or.

Lui, l'attendent, et quand l'heure est venue le prennent

Ses flots de pourpre ; et vois ! L'astre sublime

Sait la route changeante et la suit

L'âme sereine jusqu'au déclin.

Que passe de même quand il en sera temps,

Qu'à l'esprit plus jamais ne failliront ses droits,

Qu'elle périsse au plus plein de vie,

Notre joie, mais de cette belle mort !

(Hölderlin, « Courage du poète »)

NIETZSCHE

Bonaventure, mes amis, a soulevé une question qu'il nous faut clarifier car c'est un malentendu qui nous menace. Nous avons longuement évoqué la poésie comme dépossession de soi mais en fin de compte de quoi s'agit-il ? Etre dépossédé de soi, c'est faire fi de notre égoïsme, de notre centralité, de cette tentation trop humaine de toujours tout ramener à soi.

Qu'est ce poète nu au cœur du monde ? Que lui reste-t-il que le monde ne lui a pas encore ravi ? Le misanthrope fuit ses semblables en se fondant dans la nature mais il n'en est pas moins homme : il demeure aveugle aussi longtemps qu'il ne se fuit pas lui-même. Alors que lui reste-t-il ?

TRAKL

La transparence du regard dans laquelle s'effondre son propre langage. Il croit penser le monde mais c'est le monde qui se pense à travers lui. C'est alors que ses propres mots crèvent de l'intérieur et retombent sur les choses comme des pierres trop lourdes. Ce vide en nous, Rainer, c'est ce fruit vert qui ne peut pas mûrir par excès de lumière ; souviens-toi de tes propres vers : « s'effaçant un instant à la trop brusque lumière, elle ramène l'ombre dont elle s'éclaire. »

RILKE

Tu veux dire que risquer sa vie de plus d'un souffle, c'est confier au monde de faire mûrir ce fruit pour que la mort qui toujours nous habite devienne vraiment nôtre ?

TRAKL

Oui ! Il ne suffit pas que le monde nous dépossède : tous les hommes le sont et cependant ils sont pleins, trop pleins de leurs fausses assurances, de leurs intentions égocentrées, de leurs certitudes, de leurs croyances. Zarathoustra rêvait de prendre mais comment le pouvait-il avant d'avoir tout donner : tout donner, c'est la richesse du plus pauvre !

LA LUNE

Celui qui veut descendre, que vite l'engloutit le gouffre !

Mais toi, Zarathoustra, aimes-tu encore l'abîme, imites-tu encore le pin ?

Le pin plonge ses racines, où le rocher même avec épouvante

Regarde dans le gouffre, mais l'arbre s'accroche aux abîmes,

Tandis que tout, autour de lui, veut s'élancer dans le gouffre.

Entre l'impatience du sauvage roulement, du ruisseau qui bondit,

Il attend patient, dur, muet, solitaire...

Solitaire ! ... Qui donc oserait habiter ces lieux, surplomber l'abîme ?

Un oiseau de proie peut-être : il se suspendrait aux cheveux

Du tenace Patient, joyeux de lui faire mal, grinçant d'un rire fou,

D'un air d'oiseau de proie... Pourquoi si tenace ? Dit le moqueur cruel :

On doit avoir des ailes quand on aime l'abîme...

On ne doit pas rester suspendu comme toi !

Ô Zarathoustra, tout cruel Nemrod ! Récemment encore

Toi le chasseur de Dieu, le filet de toute vertu, le pilier du mauvais !

Maintenant, chassé par toi-même, proie pour toi-même, vrillé en toi-même...

Maintenant, solitaire avec toi-même, scindé en deux dans ta propre science,

Entre cent miroirs, faux à tes propres yeux, entre cent souvenirs,

Incertain, fatigué à chacune de tes blessures, glacé par chaque froid,

Étranglé par ton propre lacet. Connaisseur de toi-même ! Bourreau de toi-même !

Pourquoi te lias-tu avec le lacet de ta sagesse ? Pourquoi t'attiras-tu

Dans le paradis du vieux serpent ? Pourquoi te glissas-tu en toi-même,

En toi-même ? ... Malade à présent, malade du venin du serpent ;

Prisonnier à présent, sur toi s'est abattu le plus dur destin :

Dans ta propre fosse tu travailleras courbé, voûté en toi-même,

T'enterrant toi-même, sans aide possible, raide, un cadavre,

Avec, dessus, des tours de fardeaux, accumulées par toi-même,

Un savant ! Un connaisseur de toi-même ! Le sage Zarathoustra ! ...

Tu cherchais le plus lourd des fardeaux : tu t'es trouvé, toi,

Et tu ne te jetteras pas toi-même par-dessus bord...

Épiant, mâchant, déjà tu ne tiens plus droit !

Même ta tombe est contrefaite, Esprit contrefait ! ...

Et récemment encore, si fier, hissé sur les échasses de ta fierté,

Récemment encore anachorète sans Dieu, compagnon solitaire du diable,

Prince à toge écarlate de tout Orgueil ! ...

Maintenant entre deux néants courbé, point d'interrogation,

Énigme harassée, énigme pour les oiseaux de proie...

Ils sauront bien te délivrer, ils ont faim déjà de ta délivrance,

Ils voltigent déjà autour de toi, énigme, autour de toi, pendu ! ...

Ô Zarathoustra ! ... Connaisseur de toi-même ! ... Bourreau de toi-même ! ...

(Nietzsche, « Parmi les oiseaux de proie », in « Dithyrambes de Dionysos »)

RILKE

La mort, quand elle est propre, est la plus grande pauvreté ...

NIETZSCHE

Bien sûr ! Qui voudrait te la prendre dans l'espoir de la faire sienne : la mort véritable ne se prête pas.

C'est l'heure pour nos amis de faire une pause et de se restaurer. Hölderlin sort de sa musette les truites préparées par Lotte tandis que Rilke débouche une bouteille de vin venue tout droit de son précieux Valais. Nietzsche sort son traditionnel jambon et trakt les tartines de fromage préparées aimablement par sa sœur Grete. Bonaventuraz sort de sa musette des fruits sauvages glanés le long du chemin qui la mené jusqu'ici. Soudain il se lève ...

NIETZSCHE

Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

BONAVENTURA

Un instant, mes amis. J'ai cru entendre quelque chose.

HÖLDERLIN, soudain effrayé

Je n'ai rien entendu, à ton avis, de quoi s'agit-il ?

BONAVENTURA

Justement, je l'ignore. C'est pour cela que je vais voir.

Bonaventura s'enfonce dans la forêt, suivi du merle et du vent qui jusque là s'était tu dans le feuillage ; la lune les suit du regard. Ils parviennent jusqu'à une source où boit paisiblement un jeune faon qui s'enfuit aussitôt ...

LA SOURCE

Je me défais du chant comme on quitte un manteau, trop lourd pour l'aube nue qui réclame silence. Plus rien ne brille que la source et son écho, et l'ombre que projette une simple présence. Poète, tu n'as pas de nom : tu n'es qu'écoute à l'endroit où le monde se retire, muet. C'est dans la perte que l'être trace sa route, et que l'âme, dépouillée, devient secret.

LE VENT

Je déchire les peaux, j'arrache les armures, je veux la chair vive, sans masque, sans décor. La poésie ne commence qu'à l'instant pur où l'on n'a plus rien, même pas un trésor. J'ai jeté mes idoles, brûlé mon passé, et sur les cendres, j'ai dansé comme un feu. Car le dépouillement est une liberté que seuls connaissent les hommes silencieux.

LE MERLE

Ô dépouillement, lent travail d'un amour vrai, qui n'emporte rien, mais veille sur ce qui reste. Le poème est ce fruit dont on ôte la chair pour n'en garder que le noyau qui proteste. Tout ce que j'ai perdu m'éclaire aujourd'hui, et j'apprends à nommer sans vouloir saisir. Il faut devenir pauvre, en toute poésie, pour entendre enfin ce qui refuse de dire.

LA LUNE

La lumière recule et laisse place à l'ombre, et dans cette nuit, je me dépouille aussi. Je ne garde que les cris qui s'effondrent, les couleurs ternes, les visages obscurcis. Le monde n'a plus de

parure ni d'orgueil, il mendie, il gémit, il se ronge de froid. Et moi, dans le vent, j'arrache feuille après feuille le langage inutile, jusqu'à la voix.

BONAVENTURA

Qu'on m'enlève le masque, le nez, la parole,
Je suis plus drôle encore quand je suis sans rien.
Le dépouillement ? Ma farce la plus folle :
Je n'ai même plus le droit d'avoir un destin !
Je jette mon habit de bouffon dans le feu,
Et sous le rire, il ne reste qu'un soupir.
La poésie, c'est mourir un peu mieux
Chaque soir, sans costume et sans avenir.

LA SOURCE

Ce n'est pas en criant qu'on touche à l'éternel, mais en se taisant quand le cœur est blessé.
Le poème se creuse comme un puits mortel où le ciel descend lentement s'abreuver. À force d'enlever, il ne reste qu'un chant, si mince qu'il tremble à chaque syllabe. Et pourtant, c'est là que naît doucement le sacré, vêtu d'un souffle ineffable.

LE VENT

Tu veux voir le vrai ? Jette ta lumière ! Elle aveugle. Il faut descendre à tâtons. Le dépouillement, c'est fuir la chimère d'un monde plein. Non. Il n'y a que le fond. Là, dans la caverne nue de ton esprit, où plus rien ne te flatte, ni ne te protège, Tu écris, non pas pour être compris mais parce que tout hurle sous ton piège.

LE MERLE

L'art n'est pas ornement, mais effacement. C'est l'usure des mots contre l'invisible. Je n'ajoute rien, j'enlève lentement, et je laisse parler le silence indicible. Une rose se tient là, presque oubliée, et pourtant son nom suffit à raviver l'infini. C'est cela que je veux donner : ce qui survit quand tout semble s'effacer.

LA LUNE

Je suis nu dans la chambre où les morts reviennent, et le poème est ma seule couverture. Il ne cache rien, pas même ce qui gêne, et montre les os sous la peinture. J'ai ôté mes gestes, mes prières, mes lois, pour n'être qu'un souffle errant sur la neige. Le dépouillement fait entendre une voix que nul orgue n'imité, et que rien n'assiège.

BONAVENTURA

Vous parlez de silence ? Je le mime aussi,
Avec des grimaces pleines de clarté.
Je suis l'homme sans nom, l'écho, le souci
Qui se dépouille en ricanant de sa beauté.
Ce qu'on prend pour un masque est ma vraie face,
Et ce rire final, c'est mon dernier chant.
Car je n'ai plus rien — sauf peut-être la grâce
De dire sans fard : tout manque est éclatant.

Soudain Bonaventura s'inquiète de ses amis et s'empresse de les rejoindre, entraînant dans son sillage le merle, le vent et le regard de la lune ...

RILKE

Qu'était-ce mon ami ?

BONAVENTURA

Je n'ai rien trouvé. C'est généralement le signe que quelque chose était bien là. J'espère que vous m'avez gardé quelques miettes et quelques gouttes valaisannes aussi ; reprenez, chers amis, votre conversation tandis que je mange ce que la nuit ne m'a pas pris. Les arbres parfois se prennent pour des poètes mais cela ne saurait vous surprendre, n'est-ce pas Holder ?

HÖLDERLIN

Quand tout s'efface, le verbe devient prière,
Et l'on touche enfin ce qui ne se possède.
Le poème ne parle plus, il espère,
Il respire au rythme d'une absence tiède.
C'est le chant d'un homme nu face au matin,

D'un frère égaré sous l'arche des étoiles.
Et l'on n'entend plus que le murmure lointain
D'un monde qui survit dans ses propres voiles.

NIETZSCHE

Je suis tombé jusqu'au fond de ma cendre,
Et là j'ai vu briller ce qui n'a pas de nom.
Le moi n'est rien qu'un masque à désapprendre,
Une grimace peinte sur le front des démons.
Quand il n'y a plus rien, commence la danse :
Un tourbillon d'or au cœur du gouffre noir.
Le poème est cette chute, cette transe,
Où l'on renaît sans visage, sans miroir.

RILKE

Il faut beaucoup d'amour pour devenir si pauvre,
Pour oser dire peu, mais que cela demeure.
J'ai longtemps fui ce seuil — ce point où l'on s'ouvre —
Mais l'ombre m'a appris à vivre sans demeure.
Maintenant je tends la main vers l'invisible,
Vers ce qui parle bas dans le creux du jour.
Le poème est ce geste, infime et fragile,
Qui donne tout, sans jamais faire le détour.

TRAKL

Ce qu'il me reste ? Une voix dans la poussière,
Un goût de sang sur la langue des vivants.
Je marche au bord des mots, la chair légère,
Et j'efface mon nom sous le vent.
Chaque strophe est un cercueil de silence
Où je couche mes visions désolées.
Mais parfois une fleur noire y commence,
Et c'est cela, peut-être, exister.

BONAVENTURA

Je me tiens sur la scène, nu comme un fou,
Et je tends ma main pleine d'air aux passants.
Le poème est une farce, un trou,
Une absence qu'on enrobe de rires puissants.
Je donne tout, surtout ce que je n'ai pas,
Et mes mots sont des habits trop grands.
Mais qui sait ? Dans ce théâtre sans tracas,
Le dépouillement est peut-être éclatant.

Sur ces propos, plutôt singuliers, nos amis se taisent en observant le feu qui faiblit sous le temps. Nietzsche prend sur lui de le recharger et les flammes aussitôt renaissent, adressant au ciel nocturne un message ... flamboyant. Le merle en profite pour pousser un dernier chant ...

LE MERLE

Je croyais autrefois que l'homme était riche des choses qu'il garde en son cœur comme on cache un trésor,

Des images sauvées des saisons disparues, des visages aimés et des serments tenus ;
Mais les années, passant sur les chemins de terre, emportèrent un à un mes précieux bagages,
Et ce que je nommais ma demeure fidèle ne fut bientôt qu'un seuil ouvert sur le passage ;
Alors j'appris qu'aucune main ne peut retenir ce qui chemine avec le vent dans les feuillages,
Que toute source perd son eau dans la rivière et que tout chant retourne au silence des âges ;
Et lorsque je voulus saisir ce qui demeurerait, les mots eux-mêmes se déroberent à ma voix,
Comme les fruits trop mûrs qui tombent sans bruit dans l'herbe quand déjà s'éloigne l'été ;
Alors je demurai longtemps immobile, pauvre de tout ce qui m'avait jadis accompagné,
Écoutant dans la nuit la terre respirer sous le poids des étoiles et du temps.

Je croyais autrefois que le vide était manque, blessure ouverte au flanc des hommes solitaires,
Une absence obstinée qu'il fallait recouvrir de projets, de discours et de certitudes ;
Mais le vide grandissait sous les paroles mêmes dont je voulais combler sa profondeur secrète,
Comme une eau souterraine qui poursuit sa route sous les pierres malgré toutes les digues ;
Alors je cessai peu à peu de me défendre contre lui comme contre un ennemi invisible,
Et j'entendis monter du fond de son silence une voix plus ancienne que toutes mes pensées ;
Elle ne promettait ni royaume futur ni repos définitif aux êtres de passage, Elle disait seulement

: abandonne le poids des noms que tu portes comme un fardeau, Et regarde le monde sans vouloir le saisir, comme on regarde un ciel traversé par les nuages ; Alors le vide cessa d'être absence et devint l'espace où le monde pouvait paraître.

Il y eut des matins où les jardins semblaient morts, les sentiers effacés sous les herbes sauvages, Les maisons désertées, les fenêtres fermées, les voix perdues derrière l'épaisseur des années ; Je cherchais les visages enfouis dans la mémoire comme on cherche un chemin dans le brouillard d'automne,

Mais les morts ne venaient pas répondre à mon appel et les pierres demeuraient silencieuses ; Alors je compris enfin que rien ne revient tel qu'il fut et que toute fidélité véritable Ne consiste pas à retenir ce qui s'éloigne mais à l'accompagner jusqu'à sa disparition ; Car le soir lui aussi dépouille les collines de leurs couleurs, sans leur faire violence, Et la rivière abandonne ses eaux à la mer sans regretter la fraîcheur de sa source ; Ainsi le cœur apprend à laisser partir ce qu'il aime sans le réduire à son souvenir, Et la perte devient une ouverture que rien ne vient refermer.

Bien des hommes s'imaginent encore qu'ils possèdent le monde parce qu'ils le nomment, Qu'il suffit de mesurer les distances, d'ordonner les choses et de les ranger dans leurs raisons ; Mais le monde n'habite jamais les frontières que dressent les calculs de notre intelligence, Il marche devant nous comme l'horizon qui recule à mesure que l'on croit s'en approcher ; Le regard qui veut tout saisir ne rencontre bientôt que sa propre image dans le miroir, Et les mots trop certains deviennent des murs derrière lesquels le réel se retire ; Alors commence le dépouillement : non la perte des choses mais la chute des évidences, L'effondrement paisible de ce qui prétendait expliquer la profondeur du visible ; Et l'homme découvre avec étonnement que le monde n'attendait pas d'être compris, Mais seulement d'être habité avec patience dans l'inconnu de sa venue.

Heureux celui qui parvient enfin au terme du chemin sans vouloir retenir son dernier pas, Qui laisse derrière lui les noms, les certitudes, les victoires et même ses blessures ; Heureux celui qui consent à n'être qu'un passant parmi les arbres, les sources et les oiseaux, Car la terre accueille mieux les mains vides que celles qui se ferment sur leurs possessions ; Alors le fruit longtemps demeuré vert mûrit dans l'ombre et se détache doucement de la branche,

Alors la mort cesse d'être une étrangère et devient la sœur silencieuse de la vie ;
Alors le monde, délivré du regard qui voulait le posséder, retrouve sa profondeur première,
Et les choses les plus humbles brillent à nouveau dans la lumière discrète du soir ;
Le merle se tait, la lune veille encore, le vent poursuit sa route parmi les arbres noirs,
Et la nuit garde ouverte la faille où respire le mystère du monde.

SCÈNE 4

LA POÉSIE COMME EFFONDREMENT DU LANGAGE

NARRATEUR (OFF)

La poésie ne détruit pas le langage comme si elle devait s'en libérer, elle ne cherche pas à le réduire au silence, elle ne le met pas en crise pour en exhiber les limites. L'effondrement n'est pas un geste, il n'est pas une opération, il advient lorsque ce qui soutenait le langage cesse de tenir, lorsque ce qui permettait de dire se révèle sans fond.

Le langage ne s'effondre pas d'un seul coup. Il ne disparaît pas dans un instant de rupture, il ne se brise pas sous l'effet d'une violence extérieure. Il se défait de l'intérieur, il perd progressivement ce qui lui donnait sa consistance, il cesse de pouvoir s'appuyer sur ce qu'il présupposait sans le dire. Ce qui semblait aller de soi ne va plus de soi, ce qui portait le sens ne le porte plus.

Ainsi, les mots ne disparaissent pas, mais ils ne tiennent plus comme avant. Ils continuent d'apparaître, de se succéder, de former des phrases, mais ce qu'ils soutenaient ne se maintient plus. Le sens ne se fixe pas, il glisse, se déplace, se défait à mesure qu'il se forme. La poésie ne corrige pas cette instabilité, elle ne la stabilise pas, elle en accompagne le mouvement.

L'effondrement ne signifie pas que plus rien ne peut être dit. Il ne conduit pas au mutisme, il ne rend pas la parole impossible. Il transforme la condition du dire. Ce qui est dit ne peut plus être garanti, il ne peut plus être assuré par une correspondance stable entre les mots et ce qu'ils désignent. La parole se tient sans appui, sans fondement, sans certitude.

Dans cette condition, le langage cesse d'être un outil. Il ne sert plus à nommer, à désigner, à représenter de manière fiable. Il ne peut plus être utilisé comme un instrument de maîtrise. Les mots ne sont plus disponibles, ils ne répondent plus comme des moyens. Ils apparaissent dans une fragilité qui ne peut être surmontée.

La poésie ne se détourne pas de cette fragilité, elle ne cherche pas à restaurer le langage dans sa fonction, elle ne tente pas de reconstruire ce qui s'est défait. Elle accepte que le langage ne tienne plus comme système, qu'il ne puisse plus se soutenir lui-même. Elle parle dans cette condition, non pour la dépasser, mais pour en maintenir l'ouverture.

Il ne s'agit pas pour autant d'un chaos où tout se vaudrait. L'effondrement n'abolit pas toute différence, il ne dissout pas toute forme. Quelque chose tient encore, mais cette tenue n'est plus celle d'une structure stable, elle est celle d'un équilibre précaire, toujours menacé, toujours en train de se défaire. La poésie ne stabilise pas cet équilibre, elle en suit les lignes instables.

Il arrive alors que ce qui est dit semble se défaire au moment même où il apparaît. Une phrase commence et ne se soutient pas, un mot surgit et se retire, un sens se forme et se dissout. Ce mouvement n'est pas un défaut à corriger, il est la condition même du dire dans cette situation. La poésie ne le corrige pas, elle le laisse être.

La poésie est cela : non la ruine du langage, non sa négation, mais une parole qui se tient dans ce qui ne tient plus, une fidélité à ce qui se défait sans être aboli. Elle ne répare pas, elle ne restaure pas, elle ne compense pas.

Elle parle là où le langage s'effondre, et se tient dans cet effondrement sans le refermer.

Comme d'habitude nos amis se retrouvent au cœur de la forêt ; arrivé le premier, Nietzsche a allumé le feu et sur sa branche, immobile, le merle attend. La lune a conservé son sourire de la veille et, tapi dans le feuillage, le vent attend son heure propice. Holder, Rainer et Georg arrivent ensemble : chacun prend place sur le tronc d'arbre mais surprise : Bonaventura manque à l'appel.

TRAKL

Bonaventura est en retard, ce n'est pas dans ses habitudes de flâner en chemin ...

HÖLDERLIN

Mon dieu ! Il lui est sans doute arrivé quelque chose ...

RILKE

Allons Holder, ne sois pas si craintif ! Il a certainement une bonne raison mais elle n'est pas grave pour autant. D'ailleurs je l'aperçois au bout du chemin ...

Bonaventura finit par arriver, sa marche empressée l'a quelque peu exténué et puis il ne semble pas dans son assiette : serait-il contrarié ?

BONAVENTURA

Ah mes amis, quelle aventure !

NIETZSCHE

Et bien raconte !

BONAVENTURA

Je vous demande grâce pour ce retard. On trouve encore des hommes prêts à monter la garde toute une nuit pour quelques pièces de monnaie, mais plus un seul qui sache jouer du cor ou tenir correctement une hallebarde. Les temps changent. Jadis on craignait les brigands ; aujourd'hui on redoute surtout de passer pour ridicule. J'ai donc dû former moi-même mon remplaçant. Je lui ai appris à souffler dans le cor sans s'évanouir et à tenir la hallebarde du côté opposé à la pointe. Pour le reste, il apprendra sur le tas. Après tout, c'est ainsi que la plupart des hommes acquièrent leurs convictions. C'est seulement ensuite que j'ai pu prendre congé et venir m'instruire auprès de quatre poètes qui, eux, manient admirablement les armes les plus dangereuses : les mots.

NIETZSCHE

Reprends tes esprits, mon ami : la chose n'est pas si grave ...

BONAVENTURA

Oh que si ! La situation est des plus alarmantes. Non seulement j'ai dû former un remplaçant incapable de distinguer le cor de la hallebarde, mais je n'ai même pas eu le temps de faire mes provisions. Me voici donc livré à votre générosité. J'espère qu'entre Holder, Fritz, Rainer et Georg, il se trouvera bien quelqu'un qui aura pensé à emporter autre chose que des idées. Les poètes parlent volontiers de l'Esprit ; quant à moi, je me contenterais pour l'instant d'un morceau de pain.

NIETZSCHE

Mais dis-nous Holder : d'où te vient ce surnom ?

HÖLDERLIN

Ce sont les enfants de Suzette, dont j'étais le précepteur, qui m'on baptisé ainsi. Une fois dans une lettre ils m'ont raconté qu'Hegel était passé chez eux pour emprunter un livre et qu'il avait pris de mes nouvelles. Ils m'ont d'ailleurs proposé de les accompagner chez lui.

BONAVENTURA

Ainsi donc Hegel empruntait des livres. Voilà qui me rassure. J'avais fini par croire qu'il les écrivait tous lui-même.

TRAKL

En danois on appelle cela des châteaux de cartes ...

RILKE

Pourquoi dis-tu cela ?

TRAKL

Parce que ce soir est particulier : nous allons parler de la poésie comme effondrement du langage ...

HÖLDERLIN

Ah ils manquent, les noms sacrés ...

TRAKL

Au contraire ! Il y en a tant qu'ils finissent par tomber des textes comme des cailloux. Mais je perçois que le sujet t'inspire ...

HÖLDERLIN

Il vient un point où le mot chancelle dans sa nacre,

Où l'âme, trop vaste, s'arrache à la syntaxe.

Le poème est alors un souffle sans alphabet,

Un gémississement d'avant Babel, d'après l'effroi.

Je parle et ma voix se noie dans son propre chant,

Je tends la main à l'être, il s'efface à la touche.

Les mots s'effondrent comme murs d'argile mouillée,
Et seul le silence tient debout, droit comme un roi.

NIETZSCHE

Le verbe ? Une illusion qui vacille dans la brume,
Un cri décomposé sur les lèvres d'un dieu mort.
J'ai vu la langue s'ouvrir comme une plaie béante,
Et le sens en couler, rouge, sans retour possible.
Plus d'ordre, plus de règles : le poème éclate,
Foudroie les phrases, pulvérise le marbre froid.
L'effondrement, c'est l'épiphanie du vrai,
Quand le langage, nu, reconnaît son néant.

RILKE

Je voulais nommer la rose, mais la rose tremblait,
Et le mot s'effaçait, plus fragile qu'un soupir.
Le langage s'épuise à dire ce qui nous traverse,
Et tombe, genoux brisés, à l'orée du mystère.
Je recueille les débris d'une parole en ruine,
Et j'en fais un chant sans clef, sans voûte, sans loi.
Ce qui demeure, c'est l'éclat dans le silence,
Le feu d'un mot mort qu'on sent encore brûler.

TRAKL

Les mots tombent en poussière entre mes lèvres,
Et je bois cette cendre comme un vin très noir.
Ma langue est une chambre où les murs s'effondrent,
Et la lumière, aveugle, s'y pend sans témoin.
Je ne parle plus, j'hallucine les vers,
Je glisse sur des phrases fracturées d'ombre.
Le poème n'éclaire plus, il ravage ;
Il creuse un vide où l'âme se perd et se cherche.

BONAVENTURA

Ah ! la langue s'est prise les pieds dans ses rires,
Elle bégaye, elle crache, elle se mord la gorge.
Moi, j'écoute la farce tragique du mot fendu,
Ce théâtre où la parole s'éteint en grimace.
Je ne veux plus parler, je veux m'écrouler,
Faire du poème un abîme où le sens se dérobe.
Car c'est dans la chute que le verbe redevient chair,
Et dans le bégaiement que naît la vérité.

Après ce premier échange Rilke en profite pour déboucher une bouteille de nectar valaisan ; la bouteille circule de main en main. Profitant de cette pause inattendue, le merle se lance dans la récitation d'un bien étrange poème ...

LE MERLE

*Tout récemment j'étais assis,
Me reposant à l'ombre des arbres,
Lorsque j'entendis frapper des coups,
Doucement, comme en mesure.
Je voulus me fâcher, je fis la grimace, —

Enfin je finis par céder,
Jusqu'à ce qu'enfin, moi aussi, comme un poète,
Je me mis à parler en tic-tac.

Tandis que je faisais des vers, houpsa !
Syllabe par syllabe,
Je me mis soudain à rire,*

Au moins durant un quart d'heure.

Toi poète ? Toi poète ?

Ta tête est-elle donc dérangée ?

— « *Oui, Monsieur, vous êtes poète !* »

Pic, l'oiseau, hausse les épaules.

Qui j'attends dans le buisson ?

Brigand, qui veux-tu surprendre ?

Est-ce une maxime, une image ?

Et vite je mets la rime.

Tout ce qui rampe, ce qui sautille,

Le poète vite en fait un vers.

— « *Oui, Monsieur, vous êtes poète !* »

Pic, l'oiseau, hausse les épaules.

Les rimes, oui, sont comme des flèches,

Tout cela s'agite et tremble,

Lorsque la flèche pénètre

Dans le corps de la bête !

Vous en mourez, pauvre diable !

Hélas ! si ce n'est d'ivresse.

— « *Oui, Monsieur, vous êtes poète !* »

Pic, l'oiseau, hausse les épaules.

*Versets obliques, pleins de hâte,
Petits mots fous qui se pressent !
Jusqu'à ce que, ligne après ligne,
Tout soit pendu à la chaîne.
Et il y a des gens cruels*

*Que cela amuse ? Poète sans cœur ?
— « Oui, Monsieur, vous êtes poète ! »
Pic, l'oiseau, hausse les épaules.*

*Railles-tu oiseau ? Veux-tu rire !
As-tu la tête dérangée ?
Mon cœur le serait-il davantage ?
Gare, tu craindras ma colère ! —
Mais le poète tresse des rimes,
Même en colère, brèves et vraies.
— « Oui, Monsieur, vous êtes poète ! »
Pic, l'oiseau, hausse les épaules.*

(Nietzsche, « La vocation du poète », in « Le gai savoir », « Chant du prince Vogelfrei »)

RILKE

Ah le chant du prince Vogelfrei, à la fois libre comme l'oiseau et hors-la loi, banni, sans les murs protecteurs de la Cité ...

TRAKL

Et du langage ! C'est lui qui nous rassure, surtout quand il est plein, saturé, que plus rien ne lui échappe ...

RILKE

Plus rien ? Je suis plutôt tenté de dire : quand tout lui échappe ! Si je t'ai bien lu, Georg, tu déchires le langage quand il devient linceul du monde, tu fais saigner les mots jusqu'à cet instant où, exsangues, ils n'ont plus rien à dire. En brisant ainsi les mots, c'est au monde que tu rends la parole. Et il n'est pas très beau ce monde quand on enlève de nos mains les pinceaux d'Apollon. Trakl l'obscur, Trakl le maléfique, je ne dis rien du reste : tu as fait du poème, disent-ils, une hallucination. Allons donc ! C'est quand nos mots sont vaporeux que le monde est halluciné.

TRAKL

Merci Rainer ! Tu sais lire entre les lignes, tu sais combien le monde se cache entre les mots : à force de tourner sur lui-même, le langage n'est plus qu'une toupie.

NIETZSCHE

Ah mes amis, mensonge et vérité ! Du réel les mots ne sont que métaphores, le langage est à lui-même son horizon.

BONAVENTURA

Tic-tac, tic-tac : c'est la voix d'un réveil que l'on remonte avec des vers mais le matin, quand il sonne le réveil, on se regarde dans un miroir. On voudrait tant qu'il nous dise quelque chose : comme tu es moche avec ces joues tombantes et ton œil de travers. Les miroirs sont muets, alors on garde tout cela pour soi et, pour donner le change, on fait la roue. Que devient l'homme privé de mots ? Un paon !

NIETZSCHE

C'est quand il braille qu'il devient ridicule mais le ridicule n'a jamais tué personne : c'est pour cela que les cimetières sont silencieux. Si d'aventure le danger nous guette de paonner, ne devrions-nous pas, mes chers amis, faire une cure de silence ?

TRAKL

Non, Fritz. Car le silence n'est pas une solution. Sinon les pierres seraient des poètes.

Un instant personne ne répond. Le feu crépite doucement. Plus loin, l'eau de la source se mêle au bruissement des feuilles. Comme si la forêt elle-même pesait silencieusement ces quelques mots tombés dans la nuit. Puis, profitant du silence des veilleurs, d'autres voix s'élèvent sous les arbres.

LE FEU

Ils s'imaginent que les pierres sont muettes ! Les pierres tombales n'ont pas grand-chose à raconter, je veux bien l'admettre mais les autres ...

LE MERLE

*Nous ne connûmes pas sa tête inouïe,
Où mûrissaient les prunelles des yeux.
Pourtant son torse brûle encore, tel un candélabre
Où son regard, seulement détourné,
se maintient et resplendit.*

*Sinon l'arc de sa poitrine ne pourrait t'éblouir,
Et dans la douce rotation des reins
Ne pourrait passer un sourire
Vers ce centre qui porta la génération.*

*Sinon cette pierre se dresserait mutilée et brève
Sous la chute transparente des épaules,
Et ne frémirait pas comme une peau de fauve ;*

*Elle ne jaillirait pas de toutes ses arêtes
Comme une étoile :*

*Car il n'est ici aucun lieu
Qui ne te voie.*

Tu dois changer ta vie.

(Rilke, « Torse archaïque d'Apollon »)

LA LUNE

*Doucement ! Doucement ! menacé-je chaque anneau,
et je fais patienter chaque maillon de la chaîne :
plus tard, dehors, viendra ce qui doit advenir.
Choses, dis-je, choses, choses, choses !
lorsque je forge ; devant le forgeron
rien encore ne doit être quoi que ce soit
ni porter déjà son destin.
Ici tous sont égaux, par la grâce de Dieu :
moi, l'or, le feu et la pierre.*

*Doucement, doucement ! Ne crie pas si fort, rubis !
Cette perle souffre, et des profondeurs d'eau
affluent dans l'aigue-marine.
Ce commerce avec vous qui reposiez
est une épouvante : vous vous réveillez tous !
Voulez-vous lancer des éclairs bleus ? Voulez-vous saigner ?
Terriblement scintille devant moi l'amas.
Et l'or, il semble s'être entendu avec moi ;
dans la flamme je l'ai dompté,
mais il faut l'exciter contre la pierre.
Et soudain, pour saisir la pierre,
la bête de proie, dans sa haine métallique,
enfonce ses griffes en moi-même.*

(Rilke, « L'orfèvre »)

LE FEU

Vous voyez bien ! Le poète ne fait pas parler les mots mais les choses elles-mêmes, les pierres et les statues. C'est le langage ordinaire qui excède le réel : ordonné au souci, il prête aux choses

une intention qui n'est jamais la leur, un usage. A-t-on déjà entendu un arbre dire : « je suis un tas de planches ? »

HÖLDERLIN

Je m'adresse à la nuit comme à un livre clos,
Et mes mots s'y brisent comme l'eau sur la roche.
À trop vouloir dire, le poème se dissout,
Car la vérité ne se laisse pas cerner.
Les lettres chancellent dans l'air comme des cendres,
Et je parle pour entendre le vide répondre.
L'ancien chant s'effondre dans ma gorge fêlée,
Et le vers bégaye comme un mourant au matin.

NIETZSCHE

Tout poème est une ruine en devenir,
Un temple sans dieux où résonne le vent.
Quand le sens s'effondre, il devient le sol même,
Et le chaos devient ce qui reste à chanter.
Je veux écrire avec des éclats d'agonie,
Avec des hurlements, des halètements, des failles.
Le mot qui survit au naufrage est le seul vrai,
Celui qui saigne encore sur la langue brûlée.

RILKE

Il vient un moment où même l'ange se tait,
Où l'âme seule soupire au creux du mot brisé.
J'ai écrit sur des pierres, des feuilles, du silence,
Mais le sens toujours glissait entre mes doigts.
J'ai appris à aimer ce qui reste à demi-dit,
À recueillir les débris de l'indicible.
Le poème devient ce qui échoue à naître,
Mais dont l'échec même est miracle et offrande.

TRAKL

J'ai vu les syllabes se pendre à l'ombre,
Et les vers creuser la terre comme des vers de nuit.
La parole meurt d'avoir trop crié,
Et je l'enterre dans le silence humide.
Le langage s'effondre comme une cathédrale,
Et les échos pleurent dans les travées désertes.
Je ramasse ces pleurs, j'en fais une strophe,
Et j'écris sur la tombe une phrase sans fin.

BONAVENTURA

Je parle en grimaces, en râles, en trous d'air,
Car les mots polis sont les premiers à tomber.
Un vers trop clair est déjà un mensonge,
Moi je veux l'opacité d'un rire qui saigne.
La chute du langage est un carnaval funèbre,
Où les clowns récitent l'effondrement.
Je n'ai plus de texte, j'ai des ruines à offrir,
Des éclats d'alphabet dans la bouche du néant.

Soudain le silence tomba sur eux comme une pierre tombale et ils étaient figés, statues dans la lueur des flammes ...

LE MERLE

*Quand il était couché dans son lit glacé, des larmes indicibles
S'emparaient de lui. Mais il n'y avait personne pour poser la main
Sur son front. Quand l'automne venait, il allait, un voyant,
Dans la prairie brune. Ô, les heures d'extase sauvage, les soirs
Au bord de la rivière verte, les chasses. Ô, l'âme qui chantait
Doucement la mélodie des roseaux jaunis, piété ardente.
Silencieux il regardait, et longuement, dans les yeux étoilés*

*Du crapaud, touchait de ses mains frissonnantes le froid de la pierre
Vieille et donnait voix à la légende vénérable de la source bleue.
Ô, les poissons argentés et les fruits qui tombaient des arbres rabougris.
Les accords de ses pas l'emplissaient d'orgueil et de mépris pour l'homme.
Sur le chemin du retour il rencontra un château inhabité.
Des dieux en ruine se tenaient dans le jardin, exhalant leur deuil
Avec le soir. Mais il lui semblait : ici j'ai vécu des années oubliées.
Un choral d'orgue l'emplissait des frissons de Dieu.*

(Trakl, « Rêve et assombrissement »)

LE VENT

*Mais dans une caverne sombre il passait ses jours, mentait et volait,
Et se cachait, loup flamboyant, du visage blanc de la mère.
Ô, l'heure où il s'écroula, la bouche pierreuse, dans le jardin étoilé,
Où l'ombre du meurtrier vint sur lui. Le front pourpre,
Il entra dans le marécage et la colère de Dieu châtia ses épaules
De métal ; ô, les bouleaux dans la tempête, la faune sombre
Qui évitait ses sentes enténébrées. La haine consumait son cœur,
Jouissance, quand il viola l'enfant sans voix dans le jardin viride de l'été,
Reconnut dans son visage radieux le sien pris de folie.
Douleur, à la fenêtre le soir, quand des fleurs pourpres surgit,
Squelette horrible, la mort. Ô, les tours et les cloches ;
Et les ombres de la nuit, pierres, tombèrent sur lui.*

(Trakl, ibidem)

LE FEU

Les dieux anciens se taisent dans le jardin, trop vieux les mots s'effritent et retombent en poussière. L'ombre s'étend sur lui comme un silence meurtrier et le rêve devient ténèbres ...

LE MERLE

Profonde la torpeur dans de sombres poisons, emplie d'étoiles

Et du blanc visage de la mère, pierreux. Amère la mort,

La nourriture des coupables ; dans les branches brunes du tronc,

Se désagrégeaient, grimaçants, les visages de terre.

Mais lui chantait doucement dans l'ombre verte du sureau,

Quand il se réveillait de rêves mauvais ; comme un ange rose,

Doux compagnon de jeu, s'approchait, il sombra dans le sommeil

À la nuit, gibier calme ; et il vit le visage étoilé de la pureté.

Les tournesols s'inclinaient, dorés, par-dessus la clôture du jardin,

Quand vint l'été. Ô, le zèle des abeilles et le feuillage vert du noyer ;

Les orages qui passaient. Le pavot lui aussi fleurissait argenté,

Portait dans sa capsule verte nos rêves de nuit étoilés.

Ô, comme la maison était silencieuse, lorsque le père s'en alla

Dans l'obscurité. Pourpre mûrissait le fruit sur l'arbre et le jardinier

Bougeait ses mains dures ; ô les signes de crin dans le soleil resplendissant.

(Trakl, ibidem)

LE FEU

Au moment où tout devient terreux, il chante, doucement, dans l'ombre, verte, d'un sureau, s'éveillant d'un mauvais rêve : il chante, comprenez-vous, et alors tout se tait ...

LE VENT

*Mais en silence, au soir, l'ombre du mort entra dans le cercle
Des siens en deuil et son pas résonna de cristal à travers la prairie
Verdoyante devant la forêt. Ceux-ci s'assemblaient à la table, muets ;
De leurs mains de cire ils rompirent, mourants, le pain qui saignait.
Douleur, les yeux pierreux de la sœur quand, au repas,
Sa folie vint sur le front nocturne du frère, quand sous les mains
Douloureuses de la mère le pain devint pierre. Ô les décomposés,
Quand leurs langues d'argent taisaient l'enfer. Alors, les lampes
S'éteignirent dans la chambre glacée et sous leurs masques pourpres
Les êtres douloureux se regardèrent en silence. Au long de la nuit
Il y eut un bruit de pluie et elle rafraîchit la campagne.
Dans les fourrés d'épines, le ténébreux suivait les sentiers jaunis dans le blé,
Le chant de l'alouette et le calme silence des rameaux verts,
Et qu'il trouve la paix. Ô, villages et marches moussues, vue brûlante.
Mais les pas chancellent, osseux, par-dessus des serpents endormis
À l'orée de la forêt, et l'oreille suit toujours le cri furieux du vautour.
Au soir il trouva un désert pierreux, le cortège d'un mort entrant
Dans la maison obscure du père. Comme un nuage pourpre
Enveloppait sa tête, il se jeta, muet, sur son propre sang, sur son image,
Visage lunaire ; et, pierre, s'écroula dans le vide quand parut
Dans un miroir brisé, adolescent mourant, la sœur ;
Et la nuit engloutit la race maudite.*

(Trakl, ibidem)

LE FEU

Et des regards pierreux les larmes s'écoulent comme des pierres de cristal, transparentes : les mots vacillent et puis s'effondrent dans l'abîme du silence, plus pesants que le regard lui-même, plus pesants que la mort.

C'est alors que nos amis s'éveillent de leur torpeur, la parole reprend son cours, enchainant les vers comme on enfle des perles. Les mots résonnent entre les voix, chacun devient l'écho des autres comme les cordes d'une lyre qui cherchent à s'accorder. Le monde se glisse dans les fissures d'un langage de poussière, il couve derrière les mots comme une braise sous la cendre.

HÖLDERLIN

Je fus le chantre du feu, du vin, de la lumière,
Et me voilà murmurant des ombres effacées.
Le poème n'habite plus la parole,
Mais les marges, les silences, les soupirs.
Tout ce que j'écris se défait en le disant,
Comme l'eau fuit des mains trop brûlées d'azur.
Mais je reste debout sur cette rive obscure,
Espérant qu'un mot nu s'élève, fragile étoile.

NIETZSCHE

C'est dans la chute que la vérité s'éclaire,
Quand les idoles du sens tombent en miettes d'or.
Le poème devient cri, spasme, râle d'abîme,
Et son éclat gicle hors du langage même.
Que reste-t-il après le dernier mot ?
Un souffle, peut-être, ou le rire d'un fou.
Je m'y tiens, sur ce seuil sans promesse,
Et j'invoque le vide comme un dieu nouveau.

RILKE

J'ai voulu chanter l'invisible beauté,
Mais elle s'est cachée dans le repli du silence.

Alors j'écris des strophes aux membres brisés,
Comme un moine bâtissant sans pierre ni plan.
La parole s'efface quand elle devient vraie,
Et c'est dans l'effacement que l'on touche à Dieu.
Je tends l'oreille à l'inexprimable plainte,
Et je nomme ce néant : poème, demeure, amour.

TRAKL

Tout est langage défait, cri de l'agonisant,
Et je demeure là, avec des mots morts-nés.
Je ne sais plus écrire, seulement balbutier,
Dans une langue souillée d'oubli et de fièvre.
Mais c'est là que germe la parole future,
Dans les décombres tièdes de l'ancien monde.
Je veille, funèbre, dans l'effondrement,
Et j'écoute ce qui geint derrière la nuit.

BONAVENTURA

Ah ! que les mots tombent comme des masques fêlés !
Je les piétine avec joie dans mon théâtre vide.
Je récite l'absence, j'invoque le rien,
Et j'orne le néant d'un clin d'œil outrancier.
Car le langage, mon cher, c'est un carnaval,
Et sa chute une fête où tout devient possible.
Rira bien qui rira dans le silence,
Car c'est là que commence la vraie comédie.

LE FEU

Voyez ! Les vieux amis s'en vont, ils marchent comme un seul homme : l'amitié ne se fane pas
quand elle s'affranchit des mots.

LA LUNE

Que veux-tu dire ?

LE FEU

Qu'ils ont vieilli ensemble ! On ne vieillit pas quand on est seul, on croit toujours à sa jeunesse et quand les amis reviennent de cette jeunesse après un long voyage, on voudrait que pour eux il en soit de même. Hélas ils ont vieilli et l'autre, demeuré seul dans sa montagne, voudrait une autre jeunesse.

LA LUNE

Mais les mots dont tu parles ?

LE FEU

Dans la solitude, quand elle se fait trop longue, on désapprend même le silence, on se nourrit de mots pour combler les absences mais quand l'absent revient de son trop long silence, les mots qu'on s'est forgés ne sont plus que mensonges. Le temps est meurtrier, il efface les visages et ne laisse que des histoires.

LE MERLE

Vous tournez les talons ? — Ô cœur, c'en est assez,

Ton espoir demeure fort :

Pour des amis nouveaux garde ouverte tes portes !

Et laisse les anciens ! Laisse les souvenirs !

Si tu fus jeune, te voilà — jeune bien mieux !

Ce qui jamais nous unit, le lien d'un seul espoir,

Qui lit les signes

Pâlis que jadis l'amour y inscrivit ?

C'est comme le parchemin que la main

Craint de prendre, — bruni, brûlé comme lui.

Ce ne sont plus des amis, ce sont — que dis-je ? —

Des fantômes d'amis !

Quelquefois dans la nuit ils heurtent à mon cœur.

Ils me regardent et disent : « C'était pourtant nous ? » —

— Ô paroles fanées, vous aviez des odeurs de roses.

Ô langueur de jeunesse qui ne s'est point comprise !

Ceux que je cherchais,

Ceux que je croyais parents à moi et transformés,

Ils vieillissaient pourtant, c'est ce qui les bannit :

Celui qui se transforme seul me reste parent.

Ô midi de la vie, ô deuxième jeunesse

Ô jardin d'été !

Bonheur inquiet, debout et aux écoutes !

J'attends les amis, prêt nuit et jour,

Les amis nouveaux ! Venez, car il est temps !

(Nietzsche, "Sur les hautes montagnes", in "Par-delà bien et mal")

LE FEU

Vous croyez que le langage s'effondre parce qu'il se tait. Vous vous trompez. Il s'effondre lorsqu'il se fissure. Mais c'est précisément dans cette fissure que le monde surgit à nouveau. Alors les voix longtemps couvertes se mettent à parler : la pierre, la source, le vent, le merle,

l'ami revenu d'un long voyage. Le langage ne disparaît pas ; il cesse seulement d'être seul. Et ce qui s'ouvre alors n'est pas le silence, mais la polyphonie.

SCENE 5

LA POÉSIE COMME LIEU (MALLARMÉ), EFFACEMENT DES MOTS DANS LE NON-DIT

NARRATEUR (OFF)

La poésie ne se tient pas dans le langage comme dans un espace qu'elle habiterait, elle ne dispose pas des mots comme d'un lieu déjà constitué, elle ne construit pas un monde à partir de ce qu'elle dit. Le lieu n'est pas ici un contenant, il n'est pas ce dans quoi les mots viendraient prendre place, il n'est pas une étendue où le sens se déploierait. Il advient avec la parole elle-même, mais sans se confondre avec ce qui est dit.

Le lieu ne se donne pas comme présence pleine. Il ne se laisse pas occuper, il ne peut pas être rempli, il ne se constitue pas comme un espace disponible. Ce qui s'ouvre n'est pas une surface où les mots viendraient s'inscrire, mais une réserve où ils ne peuvent que se tenir sans s'imposer. La poésie ne produit pas ce lieu, elle en éprouve l'ouverture, elle en accompagne la tenue sans pouvoir la fixer.

Ainsi, le non-dit n'est pas ce qui resterait à dire, il n'est pas une part manquante du discours, il n'est pas un implicite que l'on pourrait expliciter. Il ne complète pas le dit, il ne le prolonge pas, il n'en est pas l'envers. Il est ce qui rend le dire possible en l'empêchant de se fermer, ce qui maintient la parole dans une ouverture qu'elle ne peut combler.

Les mots, dans cette condition, ne s'ajoutent pas les uns aux autres pour construire un sens. Ils apparaissent, se tiennent, puis se retirent sans s'accumuler. Leur effacement n'est pas une disparition, il n'est pas une perte, il est ce qui empêche leur fixation. La poésie ne garde pas les mots, elle ne les stabilise pas, elle les laisse se retirer dans ce lieu qui ne se donne pas comme tel.

Le langage ne vise plus à dire quelque chose de déterminé. Il ne cherche pas à atteindre un contenu qui serait caché derrière les mots, il ne tente pas de rendre présent ce qui serait absent. Il se tient dans une économie où ce qui est dit ne vaut que par ce qui ne se dit pas, où la parole ne se soutient que par ce qui la dépasse.

Il ne s'agit pas pour autant d'un silence pur. Le non-dit n'est pas le mutisme, il n'est pas l'absence de parole, il n'est pas ce vers quoi la poésie tendrait comme à son accomplissement. Il est une condition du dire lui-même, une manière pour la parole de ne pas s'épuiser dans ce qu'elle énonce. La poésie ne se tait pas, elle parle à partir de ce retrait.

Dans cette perspective, le lieu n'est pas stable. Il ne peut pas être retrouvé, il ne peut pas être reconstruit, il ne peut pas être fixé. Chaque parole l'ouvre et le déplace, chaque mot en modifie la tenue sans jamais l'établir. La poésie ne s'installe pas, elle ne demeure pas dans un espace qui lui appartiendrait, elle passe en laissant derrière elle une ouverture qui ne se referme pas.

Il arrive alors qu'un mot suffise, non pour dire, mais pour faire apparaître ce lieu sans le nommer. Ce qui se donne ne se fixe pas, ce qui s'ouvre ne se laisse pas occuper. La parole ne remplit pas, elle laisse apparaître ce qui ne peut être contenu.

La poésie est cela : non une construction, non un déploiement du sens, mais une ouverture où les mots se retirent à mesure qu'ils apparaissent, une tenue dans un lieu qui ne se donne que par ce retrait.

Elle ne remplit pas, elle ne fixe pas, elle ne retient pas. Elle laisse les mots s'effacer dans ce qui les rend possibles.

« Vous croyez que le langage s'effondre parce qu'il se tait. Vous vous trompez. Il s'effondre lorsqu'il se fissure. Mais c'est précisément dans cette fissure que le monde surgit à nouveau. Alors les voix longtemps couvertes se mettent à parler : la pierre, la source, le vent, le merle, l'ami revenu d'un long voyage. Le langage ne disparaît pas ; il cesse seulement d'être seul. Et ce qui s'ouvre alors n'est pas le silence, mais la polyphonie. » disait le feu. Dans cette fissure par laquelle le langage s'effondre un lieu s'ouvre et le langage qui alors se retire laisse apparaître le monde. Le langage ne s'efface pas dans le silence mais à travers les failles toujours mouvantes il s'offre à renaitre dans la polyphonie.

Il avait été convenu la veille que Bonaventura précède les autres et qu'il allume le feu. Et déjà il crépite quand arrivent ensemble Fritz, Rainer et Holder.

BONAVENTURA

Et Georg ? Vous l'avez abandonné sur le bord du chemin ? Ah j'y suis : il a croisé une pierre et il discute avec elle, une pierre poète. Comme c'est étrange : le feu est allumé, la lune est bien pendue au ciel nocturne, nous sommes là tous les quatre, Georg est absent et le merle n'est pas là non plus.

HÖLDERLIN

C'est étrange en effet ! Je dirais même qu'il y a comme une faille : sont-ils absents ensemble ou bien séparément ?

NIETZSCHE

Holder, comment répondre à cette question : la réponse, c'est Georg qui la détient ! Quoi qu'il en soit, nous devons l'attendre et pour meubler cette attente, je suggère que nous entrons dans la forêt pour y chercher de quoi nourrir le feu. Qu'en pensez-vous ?

BONAVENTURA

On fait comme d'habitude ! Je vous précède et vous éclaire avec ma lampe et vous, vous ramassez ...

Les quatre amis s'enfoncent, comme convenu, dans la forêt. En aval du chemin, au bord d'un ruisseau qui s'écoule avec lenteur, sur une large pierre Georg est assis. Il fixe l'eau comme s'il voulait l'empêcher d'emporter ailleurs les pensées qui le traversent et dont l'eau, en quelque sorte, est le miroir. Soudain un bruit attire son attention : le merle, qui leur est familier, vient de se poser sur une branche d'un arbre dressé sur l'autre rive du ruisseau nonchalant.

TRAKL

Tu es là, toi aussi ? Tu n'es pas avec les autres ?

LE MERLE

Tu n'y es pas non plus ! Dis-moi si je me trompe : tu n'as pas choisi cet endroit par hasard ? Alors que cherches-tu sur cette pierre au bord de ce ruisseau ?

TRAKL

Un lieu !

LE MERLE

Et tu l'as trouvé, ce lieu que tu cherches ?

TRAKL

Comment puis-je le savoir ?

LE MERLE

Regarde ce ruisseau, c'est la pente qui le fait s'écouler : crois-tu qu'il cherche un lieu où s'arrêter ?

TRAKL

Bien plus bas gît un étang : c'est en s'y jetant qu'il le trouvera ...

LE MERLE

Mais en s'y jetant, il se perdra, absorbé par la mare. C'est cela que tu cherches ? Un lieu en lequel tu puisses te perdre ? L'homme n'a pas de séjour : habiter, c'est traverser, comme ce ruisseau. Les hommes sont des passants.

TRAKL

Même quand ils sont morts ?

LE MERLE

« Un cercueil vide se perd dans l'obscurité », c'est toi qui l'as écrit. Les morts n'ont pas de séjour et tu le sais car séjourner, c'est se perdre. C'est parce qu'il est vide que le cercueil se perd : les morts ont assez de lumière pour ne pas s'égarer dans les ténèbres. Ils dansent derrière les rideaux des fenêtres, cela aussi tu l'as écrit. Il n'y a pas de lieu où l'on demeure !

TRAKL

Et la poésie ? C'est aussi un non-lieu ?

LE MERLE

Les mots ne fixent rien, ils creusent le lit des choses, non pas celui où elles sommeillent mais le lit qu'elles traversent comme celui de ce ruisseau.

TRAKL

Alors quel est ce lieu qu'on ne peut habiter qu'en le traversant ?

LE MERLE

Je pense que tu le sais déjà, toi le frère qui chante depuis les hauteurs du chemin.

TRAKL

C'est pour ma sœur que je chante ...

LE MERLE

Alors elle est pour toi ce lieu où tu ne pourras jamais demeurer.

TRAKL

Rejoignons les autres autour du feu mais ce feu, dis-moi, quel est son séjour ?

LE MERLE

Le feu traverse le ciel en y jetant ses flammes.

TRAKL

Il reste les cendres.

LE MERLE

Le feu ne séjourne pas dans les cendres. Il les abandonne derrière lui comme le voyageur abandonne ses pas.

Georg, suivi du merle, retrouve rapidement le chemin et arrive auprès de ses amis qui l'attendent avec impatience. Le merle reprend sa place sur la branche ...

RILKE

Georg, nous étions fort inquiets ! Mais où, diable, étais-tu passé ?

TRAKL

Tu ne crois pas si bien dire : je suis passé ! A vrai dire je me suis laisser emporter par un ruisseau et le merle m'a suivi.

HÖLDERLIN

Malheureux ! Mais ce ruisseau, un peu plus loin, se jette dans un étang : tu aurais pu te noyer dans cette obscurité ...

TRAKL

Alors disons qu'un merle m'a soulevé par les épaules et m'a évité cette noyade. Soyez sans crainte mes amis, tout va bien ...

NIETZSCHE

Puisque tout va bien et qu'enfin nous sommes tous là, je suggère que nous poursuivions notre discussion d'hier. Georg prétend n'avoir été nulle part et pourtant il revient de quelque part. Voilà qui mérite réflexion. Alors dites-moi : la poésie est-elle un lieu, un chemin ou un simple passage ?

HÖLDERLIN

Je cherche la demeure où le mot se retire,
Un lieu sans contours où l'esprit enfin respire.
Là, le silence n'est plus vide, mais plein d'attente,
Et chaque absence dit plus qu'un discours ardent.
Quand le poème efface son propre langage,
Il laisse place à l'origine, au chant nu de l'être.
Je m'approche du lieu qui précède la parole,
Et j'écoute ce que l'ombre veut encore confier.

NIETZSCHE

Le mot s'efface, et c'est là qu'il commence à vivre,
Comme un cri étouffé qui gagne en puissance.
Ce que je tais résonne plus fort que ce que j'écris,
Et le lieu du poème devient gouffre ou temple.
J'ai marché jusqu'au bord du non-dit, ri de moi,
Puis j'ai vu que le rien peut être charge brûlante.
Le poème n'est plus forme, mais tension vers l'abîme,
Et son lieu : le silence que la parole ne profane.

RILKE

J'écris pour que le silence ait un abri dans le verbe,
Un lieu secret où l'invisible puisse s'asseoir.
Chaque mot porte en lui son propre effacement,
Comme l'ombre fidèle suit la lumière aimée.
Je n'invente rien : j'attends que le non-dit m'appelle,
Que le souffle s'installe là où je n'ose plus parler.
La poésie n'est pas un dire, mais un recueillement,
Un lieu fragile où le monde retient son souffle.

TRAKL

Je connais ce lieu où le mot se consume seul,
Dans l'alcôve muette où la douleur respire.
Le poème s'efface comme un pas dans la neige,
Mais sa trace demeure dans l'oubli des choses.
Ce que je n'ai pas dit, c'est là que je me tiens,
Entre deux silences où la nuit s'approfondit.
Le poème ne parle pas — il se tait à haute voix,
Et c'est son mutisme qui traverse les cœurs.

BONAVENTURA

Ah ! Ce lieu qu'on ne trouve jamais sur les cartes,
Où le mot trébuche et tombe sans bruit dans l'oubli.
Je m'y perds en riant, comme dans un rêve brisé,
Car c'est là que le poème devient grimace sacrée.
Je laisse mes phrases s'effacer sous les étoiles,
Et c'est dans le vide que j'entends l'essentiel.
Le non-dit est mon théâtre, mon opéra muet,
Et l'absurde y règne comme un dieu sans visage.

*Le feu vacille sous ses propres flammes, tous les regards se tournent alors vers Bonaventura qui
finit par se lever pour aller remettre du bois sur les braises encore vives.*

BONAVENTURA

Voilà une heure que nous parlons du lieu et personne n'a remarqué que nous avons changé trois fois de place autour du feu.

RILKE

Peut-être parce qu'il nous a suivis.

BONAVENTURA

Alors c'est décidé : le lieu porte des bottes.

Un craquement se fait entendre dans les fourrés. Les amis se taisent. À quelques pas du feu apparaît un jeune faon. Immobile, il observe la clairière d'un regard inquiet. Il semble hésiter entre la fuite et l'approche.

BONAVENTURA

Voilà un visiteur qui, lui au moins, cherche réellement un lieu.

RILKE

Non. Je crois qu'il cherche sa mère.

TRAKL

Peut-être les deux.

C'est alors qu'une biche sort à son tour du bois et s'approche lentement du jeune faon. Elle frotte son museau contre celui de son enfant et tous s'éloignent dans la forêt ...

NIETZSCHE

J'ignore si ce jeune faon a enfin trouvé son lieu mais en revanche il vient de retrouver sa mère : n'est-ce pas pour lui le principal ? Nous pouvons donc reprendre notre dialogue ...

BONAVENTURA

Quand est-ce qu'on mange ? Je ne sais plus trop si nous avons un lieu mais ce dont je suis sûr, c'est que mon estomac a gardé le sien : il gargouille comme une fontaine.

RILKE

Alors avale quelque chose si tu as vraiment faim. Fritz a raison : reprenons. Mais tâche au moins de mâcher discrètement. Il est déjà assez difficile d'entendre le lieu, inutile d'y ajouter le bruit de tes dents.

HÖLDERLIN

Le verbe trop prompt trahit ce qui voudrait naître ;
Mais le silence, lui, prépare les semailles lentes.
Dans la ruine du mot commence une autre langue,
Plus pure que la clarté, plus nue que la pensée.
Je cherche un abri pour l'âme sans façade,
Un lieu qui ne soit ni pierre ni refuge certain.
Et c'est là, dans ce presque-rien que je découvre,
Le murmure éternel d'un monde à peine formé.

LE MERLE

Corneilles qui se dispersent ; trois. Leur vol ressemble à une sonate, plein d'accords fanés et de tristesse virile ; sans bruit se dissout un nuage d'or. Près du moulin, les garçons allument un feu. Flamme est le frère du plus blême et celui-ci rit enfoui dans sa chevelure pourpre ; ou bien c'est le lieu d'un crime, et un chemin pierreux passe auprès

(Trakl, « Métamorphose du mal », extrait)

NIETZSCHE

Le lieu du poème ? Une faille dans la roche nue,
Où gisent les dieux morts que nul ne pleure plus.
Le mot, pour être vrai, doit brûler sa naissance,
Et le poète s'ouvre là où tout s'effondre.
Je ris encore, car même le silence peut hurler,
Et la beauté survit à la disparition des formes.
Ce que je n'écris pas vous transpercera plus fort,
Car le cri étouffé est le plus profond chant.

LE FEU

Quelqu'un t'a quitté à la croix des chemins, et tu regardes longuement en arrière. Pas argentés dans l'ombre des petits pommiers rabougris. Pourpre, l'éclat du fruit dans les branchages noirs, et dans l'herbe mue le serpent. Ô ! l'obscurité ; la sueur qui paraît sur le front glacé et les rêves tristes dans le vin, à l'auberge de village sous les poutres noires de fumée.

(Trakl, ibidem)

RILKE

Souvent, je m'arrête avant le mot décisif,
Je tremble de le dire et préfère le confier à l'air.
Tout ce qui importe ne peut se dire qu'à demi,
Et ce demi-mot contient l'univers tout entier.
Le lieu poétique n'est pas un espace plein,
Mais une chambre vide où quelque chose vient.
Je veux que le poème tienne comme une offrande,
Et que l'absence en lui soit la présence même.

LE VENT

Toi, encore lieu sauvage, dont la magie change en îles roses les nuées brunes du tabac et qui tire des profondeurs le cri sauvage d'un griffon, quand il chasse autour de noirs écueils au milieu de la mer, de la tempête, de la glace. Toi, métal vert et visage de feu au-dedans, qui veut partir et chanter les temps sombres de la colline aux ossements et la chute flamboyante de l'ange. Ô ! désespoir, qui avec un cri muet tombe à genoux.

(Trakl, ibidem)

TRAKL

C'est dans la béance que j'habite, dans la fente,
Là où le mot s'effondre comme un fruit trop mûr.
Le poème est une chambre froide aux murs d'ombre,
Et je m'y tiens debout, les yeux ouverts sur l'absence.
Parfois, un nom s'éclaire avant de disparaître,
Et cette disparition seule me réconcilie.

Je suis celui qui nomme pour aussitôt taire,
Celui qui trace en pleurant la ligne effacée.

LA LUNE

Un mort te visite. De son cœur s'épanche le sang que lui-même a fait couler, et dans le sommeil noir niche un instant indicible ; sombre rencontre. Toi — une lune pourpre, quand l'autre apparaît dans l'ombre verte de l'olivier. Le suit une nuit impérissable.

(Trakl, ibidem)

BONAVENTURA

Rien de plus beau qu'un poème raté avec grâce,
Qu'un mot qui s'efface sous son propre poids.
Je laisse tomber mes phrases comme des os creux,
Et j'écoute les rires dans les trous du sens.
Le poème n'est qu'un souffle entre deux bafouilles,
Un théâtre désert où jouent des rideaux vides.
Et pourtant ! ce néant frémit d'un sacré discret,
Comme si Dieu bégayait dans une farce noire.

*Nos amis s'abandonnent au silence et leurs regards se perdent dans la danse des flammes.
Toujours revient en son natal celui qui est parti jadis conquérir le monde mais est-ce bien chez
lui qu'il revient alors, chargé de tant d'épreuves ? Se peut-il un lieu où il bâtirait sa demeure, un
lieu où l'on demeure sans jamais devoir le traverser : alors pourquoi ce qui demeure sous l'arche
sacrée est-il réservé aux jeunes et aux anciens ?*

LE MERLE

*Certes oui ! C'est le pays natal, le sol de chez nous,
Ce que tu cherches, il est proche, te rencontre déjà.
Et non sans raison se tient tel un fils, là où ceinte d'une houle murmurante
Est l'entrée, et voit et cherche pour toi des noms aimants,
Avec le chant, un homme migrateur, bienheureuse Lindau !
Une des portes accueillantes du pays est-elle,
Provoquant à aller au dehors par les lointains pleins de promesses,
Là-bas, où sont les merveilles, là-bas, où le fauve divin*

*Des hauteurs descend dans la plaine, le Rhin qui se fraie une voie audacieuse
Et tire des rochers la vallée exultante,
Là-dedans, à travers le clair massif, émigrant vers Côme,
Ou descendant, comme le jour émigre, par le lac ouvert ;
Mais plus provoquante es-tu pour moi, porte consacrée !
À aller chez nous, où me sont connus les chemins fleuris,
À visiter là-bas le pays et les belles vallées du Neckar,
Et les forêts, le vert des arbres sacrés, où volontiers
Le chêne s'assemble avec les calmes bouleaux et les hêtres,
Et dans les monts un lieu amicalement me retient captif.*
(Hölderlin, « Retour », extrait)

HÖLDERLIN

Je tends vers l'invisible plus que vers la clarté, car la lumière trop vive aveugle l'origine. L'espace du poème est fait d'ombres portées, de silences couchés dans l'herbe d'un vers nu. Je n'ai pas besoin de dire tout pour que tu voies : un mot suspendu peut éveiller mille mondes. Je ne bâtis pas un temple, j'ouvre un passage, et l'âme s'y glisse, dépouillée, souveraine.

LE VENT

Exaltation du retour mais le natal, cela même d'où on provient, serait-il le repos d'un homme trop fatigué d'avoir couru le monde ? S'il est une origine, on l'emporte avec soi, comme le fleuve emporte sa source : l'origine n'est pas ce d'où on vient mais ce vers quoi sans cesse nous allons sans pouvoir un jour nous arrêter, l'origine est un aimant qui nous attire vers l'horizon inaccessible.

NIETZSCHE

Le poème n'est pas chose, mais vertige en chose, lieu d'écart, creux vibrant où tout peut reparaître. Je jette les mots comme des pierres dans le vide, et j'écoute ce que l'écho refuse de rendre. L'effacement est mon arme, le silence ma gifle, je veux qu'un vers rature jusqu'à l'idée même. Car le lieu vrai n'est pas celui qu'on bâtit, mais celui qui tremble, prêt à s'évanouir.

LA LUNE

*Là-bas me reçoivent-ils. Ô voix de la cité, de la mère !
Ô tu atteins, tu remues en moi de l'appris dès longtemps !*

*Pourtant sont-ils encore ! Encore fleurissent le soleil et la joie pour vous
 Ô bien-aimés ! Et presque plus clairs dans les yeux qu'autrefois.
 Oui ! L'ancien est-il encore ! Il pousse et mûrit, cependant rien,
 De ce qui vit et aime là, ne laisse la fidélité à l'abandon.
 Mais le meilleur, l'objet trouvé, qui sous l'arche sacrée
 De la paix repose, il est réservé aux jeunes et aux anciens.
 Follement ai-je parlé. C'est la joie. Pourtant demain et désormais,
 Quand nous irons et regarderons dehors le champ vivant
 Sous les fleurs de l'arbre, aux jours de fête du printemps,
 Je parlerai et espérerai beaucoup avec vous, mes amis ! De cela.
 Beaucoup ai-je entendu du Père suprême, et j'ai
 Longtemps gardé le silence sur lui qui rafraîchit le temps migrateur
 Là-haut dans les sommets, et règne sur les massifs,
 Qui nous accordera bientôt les dons célestes et appellera
 Un chant plus clair et enverra beaucoup d'esprits bienfaisants. Ô, ne tardez pas !
 Venez, vous qui maintenez ! Anges de l'année !*

(Hölderlin, ibidem)

RILKE

Je dépose mes mots comme on pose une rose fanée, sachant qu'elle dira plus que la fleur
 entière. Chaque poème est un seuil que je n'ose franchir, un tremblement du monde à la lisière
 du souffle. Je n'écris pas pour nommer, mais pour m'approcher du point où le monde cesse
 d'avoir un nom. Et dans ce presque-rien, ce murmure d'absence, la beauté naît, fragile, comme
 une aile d'ange.

LE FEU

*Ici où l'île émergea d'entre les mers,
 Autel de pierre dont l'escarpement s'entasse,
 Ici Zarathoustra sous le ciel noir
 Allume son foyer des hauteurs,
 Signe de feu pour les marins égarés,*

Point d'interrogation pour qui connaît la réponse.

Cette flamme aux volutes blêmes

Vers les lointains glacés darde son désir,

Vers les hauteurs toujours plus pures tord sa gorge,

Serpent tout tendu d'impatience,

Ce signe, je l'ai posé devant moi.

Mon âme même est cette flamme,

Insatiable de nouveaux horizons,

Et plus haut, plus haut flambe son silencieux brasier.

Qu'avait Zarathoustra à fuir les animaux et les hommes,

À quitter soudain toute terre ferme ?

Il connaît déjà six solitudes,

Mais la mer même n'était point pour lui assez solitaire,

L'île le laissa aborder, sur la montagne il fut flamme.

Vers une septième solitude

Il lance l'hameçon chercheur par-dessus sa tête.

Marins égarés ! Ruines de vieilles étoiles,

Et vous, mers de l'avenir ! Cieux inexplorés !

Vers tout solitaire je lance maintenant l'hameçon :

*Donnez réponse à l'impatience de la flamme,
Pêchez pour moi, pêcheur de hautes montagnes,
Ma septième et dernière solitude.*

(Nietzsche, 'Le signe du feu », in « Dithyrambes de Dionysos »)

TRAKL

Un vent passe, et le poème naît du vent seul, de cette absence même qui hante les feuillages.
Je voudrais écrire sans encre, sans voix, sans peau, et que seul le silence trace ce que je fus.
Chaque mot est un deuil que je porte en silence, et l'effacement me fait frère des disparus. La
poésie est cette chambre où tout s'efface, et l'on demeure pourtant, sans corps, sans plainte.

LE MERLE

*Et vous Anges du foyer, venez ! Qu'entre toutes les artères de la vie,
Toutes en joie à la fois, se partage le céleste !
Ennoblisce ! Rajeunisse ! De peur que le bonheur humain, de peur
Qu'une heure du jour sans les Heureux, et de même
Cette joie, comme à l'instant, quand les amants de nouveau se trouvent,
Comme il l'entend, ne soient convenablement sanctifiés.
Quand nous bénissons le repas, qui m'est-il permis de nommer, et quand nous
Nous reposons de l'animation du jour, dites, comment exprimerai-je la gratitude ?
Nommerai-je le Très-Haut pour autant ? L'inconvenant, un dieu ne l'aime pas,
Pour le saisir est presque trop petite notre joie.
Silencieux devons-nous être souvent ; il manque les noms sacrés,
Les cœurs battent et pourtant demeure la parole à l'abandon ?
Mais un luth prête à chaque heure la tonalité,
Et réjouit peut-être les Célestes, lesquels s'approchent.
Cela prépare et ainsi est de même le souci presque
Déjà apaisé, qui vint sous le joyeux.
Des soucis, tels ceux-là, doit, volontiers ou non, en l'âme
Les supporter un poète et souvent, mais les autres non.*

(Hölderlin, ibidem)

TRAKL

Nous le savons à présent : s'il est un lieu, un seul, c'est le lit d'une rivière qui s'évapore quand elle s'arrête.

BONAVENTURA

Dans mon théâtre, le rideau reste baissé à jamais, et pourtant les spectres y jouent leur grande pièce. Je ris de ce qui manque, de ce qu'on n'écrit pas, car c'est là que gît le feu véritable. Le poème, c'est l'ombre du mot qu'on n'a pas dit, et c'est cette ombre seule qui éclaire la nuit. Un rire s'élève entre deux phrases inachevées, et le monde chancelle comme un rêve en fuite.

Bleuâtre s'assombrit le printemps ; sous des arbres qui boivent,

De l'obscur chemine dans le soir et le déclin,

Épient la douce plainte du merle.

Muette, la nuit paraît, gibier qui saigne

Et lentement sur la colline s'affaisse.

Dans l'air humide oscillent les rameaux en fleur du pommier,

Se dénoue dans l'argent l'entrelacé

Qui s'échappe mourant d'yeux de nuit ; chute d'étoiles ;

Doux chant de l'enfance.

Plus visible, le dormeur descendit la noire forêt,

Et se mit à bruire une source bleue dans le vallon,

Au point qu'il leva doucement ses paupières blêmes

Sur ce visage de neige ;

Et la lune chassa une bête rousse

De sa caverne ;

Et mourut en soupirs la sombre plainte des femmes.

Plus radieux leva les mains vers son étoile

L'étranger blanc ;

Muet, un mort quitte la maison en ruine.

Ô la forme décomposée de l'homme : faite de métaux froids,

De nuit et de la peur des forêts englouties

Et de la lande calcinée de l'animal ;

Accalmie de l'Âme.

Dans une barque noirâtre il descendit des fleuves étincelants,

Pleins d'étoiles pourpres, et paisibles

Tombèrent sur lui les branches reverdies,

Pavot écoulé du nuage d'argent.

(Trakl, « Septuor de la mort »)

NARRATEUR (OFF)

Muet, un mort quitte la maison en ruine : la parole se retire dans un mutisme mortel et sous ses pas le lieu se retire pour ne laisser que ruine. Est-il mort celui qui part ? Il est mort à sa demeure et pourtant il chemine sur des fleuves étincelants, étoilés et paisibles. Alors tombent sur lui les branches reverdies et ruissellent sur ses épaules la douce pluie écoulée d'un nuage d'argent. Il glisse, emporté par les eaux, le passant des rivières qui jamais ne s'abandonnent dans le même lit.

ACTE III

SCENE 1

LA POÉSIE COMME EXPÉRIENCE DE LA PROFONDEUR, DANS L'IMMANENCE

NARRATEUR (OFF)

La poésie ne cherche pas la profondeur comme on chercherait un fond caché derrière les apparences, elle ne creuse pas le monde pour en extraire une vérité enfouie qui se tiendrait ailleurs, dans un dessous plus réel que ce qui se donne. Toute profondeur conçue comme arrière-plan, comme secret dissimulé derrière les choses, reconduit à une séparation où le visible ne serait qu'une surface à traverser pour atteindre un autre plan, plus essentiel. La poésie ne procède pas ainsi, elle ne traverse pas le monde pour le dépasser, elle demeure en lui, et c'est dans cette demeure même que la profondeur s'ouvre.

Car la profondeur n'est pas derrière, elle n'est pas en dessous, elle n'est pas un second niveau du réel, elle est dans la manière dont les choses se donnent sans jamais s'épuiser dans leur apparition. Ce qui est là ne se réduit pas à ce qui est vu, et pourtant rien ne s'ajoute à ce qui est là. La profondeur n'est pas un supplément, elle est la tenue même de la présence lorsqu'elle ne se laisse pas enfermer dans l'évidence. Voir profondément ne consiste pas à percer les choses, mais à les laisser se déployer dans leur réserve, à ne pas les rabattre sur ce que l'on en saisit immédiatement.

L'immanence ne signifie pas que tout serait donné d'un seul bloc, immédiatement accessible, sans retrait ni distance. Elle n'est pas la transparence d'un monde livré sans reste, elle est au contraire ce plan où tout se tient sans échappée vers un ailleurs, mais aussi sans clôture. Rien n'est au-delà, rien n'est en dehors, et pourtant rien ne se donne entièrement. La poésie se tient dans cette tension : tout est là, et rien ne se laisse réduire à ce qui est là. La profondeur surgit de cette coïncidence impossible, de cette proximité qui ne se laisse pas posséder.

Ainsi, la poésie ne révèle pas un sens caché, elle ne dévoile pas un contenu dissimulé, elle ne lève pas un voile qui recouvrirait une vérité plus profonde. Elle maintient le voile sans le figer, elle en éprouve la texture, elle en suit les plis. Ce qui apparaît n'est pas doublé par autre chose, mais il n'est jamais simple présence disponible. Il se tient dans une épaisseur qui ne demande pas à être franchie, mais à être habitée. La profondeur n'est pas un passage, elle est un séjour.

Dans cette perspective, le langage lui-même change de régime. Il ne vise plus à aller au fond des choses, comme si celles-ci avaient un noyau à atteindre, il s'ajuste à leur manière d'être là sans s'épuiser. Il ne cherche pas à expliquer ce qui se donne, ni à en révéler la cause, il accompagne la présence dans sa retenue. Les mots cessent d'être des outils de pénétration, ils deviennent des lieux d'accueil où quelque chose peut apparaître sans être réduit.

La poésie ne s'élève pas au-dessus du monde, elle ne descend pas en dessous, elle se tient à même ce qui est, mais dans une attention qui en révèle la profondeur immanente. Elle ne propose aucun arrière-monde, aucune transcendance où se réfugier, elle ne promet pas un au-delà plus vrai, elle demeure dans ce qui est donné, mais en refusant que ce donné soit clos sur lui-même. Elle tient ouverte la dimension de profondeur sans la déplacer ailleurs.

Il arrive alors qu'une chose infime, un détail presque insignifiant, un mouvement à peine perceptible, suffise à faire sentir cette profondeur sans fond : non comme abîme dans lequel on tomberait, mais comme tenue silencieuse de ce qui est. Un visage, un arbre, un souffle, non pas comme signes d'autre chose, mais comme présences qui ne se laissent pas épuiser. La poésie ne les interprète pas, elle ne les traduit pas, elle les laisse être dans cette épaisseur qui ne demande rien d'autre que d'être tenue.

Ainsi, la profondeur n'est pas à chercher, elle est à laisser venir, non comme révélation, mais comme manière d'habiter le monde sans le réduire. Elle ne s'ajoute pas au réel, elle en est la dimension la plus discrète et la plus constante, celle qui échappe dès qu'on veut la saisir, mais qui demeure dès qu'on consent à ne pas posséder.

La poésie est cela : une fidélité à l'immanence du monde, non comme surface plate et transparente, mais comme champ de présence où chaque chose excède ce qu'elle montre sans jamais renvoyer à un ailleurs. Elle ne conduit nulle part, elle n'élève pas, elle ne plonge pas, elle maintient ouverte la profondeur là où tout pourrait se refermer dans l'évidence.

Elle ne révèle rien, elle ne cache rien, elle tient.

LA LUNE

Souffle obscur dans les branchages verts.

Des fleurettes bleues flottent autour du visage

Du solitaire, du pas doré

Mourant sous l'olivier.

S'envole, à coups d'aile ivre, la nuit.

Si doucement saigne l'humilité,

Rosée qui goutte lentement de l'épine fleurie.

La miséricorde de bras radieux

Enveloppe un cœur qui se brise.

(Trakl, « Chant d'un merle captif »)

LE MERLE

Une brume glisse sur le monde, laiteuse et froide,

Aucun doigt pour s'accrocher, aucun visage sur lequel

S'arrêter, silence de pierre, le monde est un sépulcre,

Plus rien ne vit quand tout se dit, mortel ennui, les choses

S'égarent dans le brouillard, opacité, rien ne résiste, le monde

S'étend comme un désert, étouffé le chant du merle, de cendres

Le feu qu'on recouvert le mot, plaintif le vent prisonnier de sa

Tombe, blancheur muette de la lune suspendue au néant du

Ciel nocturne, ténébreux l'étang quand son miroir est sans étoiles,

Taiseux le crapaud sur la berge, lumière enfouie dans ses yeux de

Cristal, lourdes paupières qui s'écrasent sur les ruisseaux du monde,

Larmes de pierre pleuvant sur une terre asséchée sous le flot des

Paroles creuses, bulles de pensée courant sur la surface, aride,

C'est une gorge dont sont brisées les cordes, des lèvres closes

D'où ne bavent que des semblants, de mort l'homme à genoux

Sur les cendres de son séjour, impossible devenir planté au cœur
D'un monde inerte, une image de lumière, un linceul sur l'agonie
De ce qui n'appelle plus, le langage est une brume jetée sur des secrets,
Un dernier rôle, murmure des pierres tombales, la terre s'est
Inhumée dans un cercueil de verbe, lointaine présence qui s'éteint
Sous nos pas, le passant se mue en fruit tombé sur un tapis
De fleurs fanées quand la terre se dérobe, De Profundis !

(« Brume »)

LES CENDRES

Sous la cendre demeure une chaleur sans visage,
Un souffle retenu dans les plis du bois noirci ;
Nous ne sommes plus flammes, ni danse des étincelles,
Seulement la mémoire d'un éclat consumé.
La nuit nous a couvertes de son manteau tranquille,
Et pourtant quelque chose veille encore en nous.
Le feu s'est éloigné vers des chemins invisibles,
Abandonnant son nom dans nos paumes de poussière ;
Mais ce qui fut lumière ne s'efface jamais tout à fait,
Il dort comme une braise au fond des choses simples.

Nous avons vu passer les paroles et les songes,
Les mains tendues vers l'ombre et les regards perdus ;
Nous gardons dans nos grains la rumeur des veillées,
Le rire de Bonaventura, les silences de Georg.
Rien ne demeure ici, mais rien ne disparaît non plus :
Le monde se retire afin de mieux renaître.
Qu'ils viennent maintenant, les marcheurs du matin,
Qu'ils soufflent doucement sur nos corps refroidis ;
Le feu n'est jamais mort lorsqu'une présence l'attend,
Et déjà sous la cendre l'immanence respire.

LE VENT

J'ai vu les hommes bâtir des murailles de paroles,
Et j'ai vu leurs murailles tomber avant les feuilles.
J'ai vu les noms recouvrir les ruisseaux,
Et pourtant l'eau continuait de courir sous les syllabes.
Depuis longtemps déjà la brume pèse sur les clairières,
Mais elle ne possède rien de ce qu'elle recouvre.
Qu'un souffle traverse les branches du matin,
Et les collines réapparaîtront une à une ;
Le monde n'a pas disparu sous le poids des discours,
Il attend seulement qu'on cesse de parler à sa place.

Arrive Bonaventura, en attendant ses amis il allume le feu. Ses amis arrivent enfin, saluent Bonaventura et prennent place à ses côtés sur le tronc d'arbre ...

BONAVENTURA

Vous voilà enfin, bande de trainards !

NIETZSCHE

Mon ami, nous ne sommes pas en retard : c'est toi qui a pris de l'avance ...

BONAVENTURA

C'est vrai ! Et avant d'allumer le feu, je suis resté longtemps assis sur ce tronc et je dois vous avouer que j'ai été traversé d'impressions étranges. L'endroit n'était pas dans ses habitudes.

NIETZSCHE

Que veux-tu dire ?

BONAVENTURA

Qu'à mon arrivée l'endroit, comment dire, était déjà habité, vivant, mouvant même : je ne l'ai plus ressenti comme un décor, un simple lieu que nous avons choisi pour bavarder. J'observais les cendres du feu éteint et j'avais le sentiment que quelque chose en émanait, comme une parole discrète, un murmure qui retenait mon attention. Et puis le merle s'en est mêlé et le vent aussi : je les ai entendus, vous dis-je, ils conversaient entre eux, je ne comprenais pas tout, très

peu en fait, mais j'avais ce sentiment que ce qu'ils se disaient n'était pas étranger à nos propres conversations, non pas qu'ils commentaient simplement nos propos mais qu'ils y répondaient comme des échos. L'autre soir, quand je suis entré dans la forêt, le merle m'a suivi et nous nous sommes arrêtés près d'une source d'où un faon s'est enfui à notre arrivée. Je me suis assis là quelques instants, sur une pierre plate, et j'ai entendu, je vous l'assure, le merle et puis la source. Alors je leur ai répondu et ils ont fait de même. C'est étrange, vous ne trouvez pas ?

NIETZSCHE

Pas du tout ! Toi, le veilleur nocturne qui parcoures solitaire les ruelles de la ville, je ne doute pas que tu parles avec les murs et aussi les réverbères.

TRAKL

Ne te moque pas, Fritz ! L'autre soir, quand je suis arrivé en retard, je m'étais arrêté sur le bord d'un ruisseau et le merle était là, lui aussi. Il s'est mis à parler comme pour me tirer de mes propres songes. Et je lui ai répondu et savez-vous ce qui s'est passé ensuite ? Et bien il m'a répondu à son tour, bref nous avons conversé un bon moment. Moi non plus je ne comprenais pas tout mais assez pourtant pour me rendre compte que non seulement il m'écoutait mais qu'il me comprenait. Voilà, Holder, pourquoi je t'ai dit qu'un merle m'avait sauvé de la noyade.

NIETZSCHE

Et bien reprenons notre conversation et nous verrons ce qui va se passer, s'ils entrent à leur tout dans nos échanges. Holder nous a souvent dit que toute chose dans la nature était un signe : nous verrons si le simple signe devient parole.

HÖLDERLIN

Je suis descendu au fond du chant, là où le silence n'est plus absence, mais résonance d'un autre monde. Tout y vibre, tout y tremble dans l'ombre dense, et la parole se fait source, lente, profonde. Rien ne monte au ciel qui n'ait d'abord touché la terre, le poème s'ancre dans l'épaisseur des choses, il ne fuit pas le réel : il en épouse la chair, et fait du moindre souffle une rose.

LE MERLE

Je ne descends nulle part : je me pose sur une branche,
Et le monde vient à moi dans l'éclat d'une goutte d'eau.
Le matin suffit parfois à déplier la profondeur,
Un insecte dans l'herbe contient davantage qu'un royaume.
Je ne connais ni les sommets ni les demeures éternelles,
Seulement le vent qui passe entre les feuilles du noyer.
Chaque chose porte en elle un silence qui l'éclaire,
Et le chant n'ajoute rien à ce qui est déjà présent.
J'écoute la terre respirer sous les racines obscures,
Et je trouve l'infini dans le tremblement d'un brin d'herbe.

HÖLDERLIN

Vous avez entendu ? Son chant est une réponse à ce que je viens de dire et j'ai l'impression qu'il ramène mon propos à l'endroit lui-même ou plutôt à ce lieu que nous partageons avec lui.

TRAKL

Mais nous disions hier qu'il n'y a pas de lieu, que les hommes sont des passants, qu'habiter c'est traverser des lieux et qu'y demeurer c'est y mourir.

RILKE

Ce que vient de dire Holder ne trahit pas ce que nous disions. Ce lieu nous le traversons, nous n'y séjournons pas : nous le traversons comme ce merle, ce feu, le vent, la lune et aussi le jeune faon de l'autre soir le traversent. Ce qu'il nous rappelle, ce merle, c'est qu'en traversant nous marquons de nos pas : nous ne traversons pas les choses à travers des mots mais en y posant nos pieds. Il nous rappelle que parler du monde, c'est bien souvent répandre sur lui une brume qui le rend imperceptible. Ce qu'avec les mots nous prenons pour le monde, ce n'est que cette brume dont nous le recouvrons. C'est pour cette raison que je ne cesse de répéter qu'il faut fissurer le langage pour que le monde puisse enfin paraître dans ces failles.

NIETZSCHE

Il faut fouiller sous la surface lisse,
Briser la croûte morale, cracher sur le vernis.

L'immanence est un feu, une bête qui glisse,
Pas un concept qu'on polit comme un nid.
Je veux des vers comme des coups de pioche,
Des vers qui saignent et grognent sous la peau.
Car l'abîme ne pense pas — il approche,
Et nous vivons en lui, sans drapeau.

LE VENT

Et pour ce qui en est de notre avenir, on aura de la peine à nous retrouver sur les traces de ces jeunes Égyptiens qui la nuit rendent les temples peu sûrs, qui embrassent les statues et veulent absolument dévoiler, découvrir, mettre en pleine lumière ce qui, pour de bonnes raisons, est tenu caché. Non, nous ne trouvons plus de plaisir à cette chose de mauvais goût, la volonté de vérité, de la « vérité à tout prix », cette folie de jeune homme dans l'amour de la vérité : nous avons trop d'expérience pour cela, nous sommes trop sérieux, trop gais, trop éprouvés par le feu, trop profonds... Nous ne croyons plus que la vérité demeure vérité si on lui enlève son voile ; nous avons assez vécu pour écrire cela. C'est aujourd'hui pour nous affaire de convenance de ne pas vouloir tout voir nu, de ne pas vouloir assister à toutes choses, de ne pas vouloir tout comprendre et « savoir ». « Est-il vrai que le bon Dieu est présent partout, demanda une petite fille à sa mère, mais je trouve cela inconvenant. » — Une indication pour les philosophes ! On devrait honorer davantage la pudeur que met la nature à se cacher derrière les énigmes et les multiples incertitudes. Peut-être la vérité est-elle une femme qui a des raisons de ne pas vouloir montrer ses raisons ! Peut-être son nom est-il Baubô, pour parler grec ! ... Ah ! ces Grecs, ils s'entendaient à vivre : pour cela il importe de rester bravement à la surface, de s'en tenir à l'épiderme, d'adorer l'apparence, de croire à la forme, aux sons, aux paroles, à tout l'Olympe de l'apparence ! Ces Grecs étaient superficiels — par profondeur ! Et n'y revenons-nous pas, nous autres casse-cous de l'esprit, qui avons gravi le sommet le plus élevé et le plus dangereux des idées actuelles, pour, de là, regarder alentour, regarder en bas ? Ne sommes-nous pas, précisément en cela — des Grecs ? Adorateurs des formes, des sons, des paroles ? À cause de cela — artistes ?

(Nietzsche, « Le gai savoir », avant-propos)

HÖLDERLIN

Fritz, tu as entendu ? Etre superficiel par profondeur : le langage est une hache avec laquelle on fend les choses pour en extraire ce que l'on croit trop volontiers en être le cœur.

BONAVENTURA

Et bien, pour voir un homme suffit-il d'en arracher les tripes ? Le merle ne sait rien de l'arbre et pourtant à même l'écorce il entend battre son cœur, alors il chante à l'unisson.

RILKE

Chaque chose contient plus qu'elle ne montre.

La pierre a une âme, si l'on sait s'y taire.

Et même l'insecte, dans sa danse, affronte

Le mystère muet de l'éphémère.

Je cueille ce qui est, sans chercher à fuir,

Et le poème me lie à chaque être.

Non pas par idée, mais par le soupir

Qui fait d'un mot une fenêtre.

HÖLDERLIN

Au contraire ! Il n'est rien qui nous échappe quand on sait y voir mais bien souvent le regard est un masque sur la vue : il caresse les choses sans jamais les toucher comme s'il craignait de s'y accrocher. Il glisse sur le réel comme sur une plaque de glace mais le réel n'est lisse que dans les mots : voir les choses, c'est en quelque sorte y déposer sa main, en éprouver le grain, la texture, le rugueux.

TRAKL

Je n'ai jamais cru à l'ailleurs flamboyant,

Mais au gris, au froid, à la clarté souillée.

C'est là que l'esprit descend, lentement,

Dans les couloirs où les âmes sont mouillées.

Le poème n'élève pas, il creuse ;

Il racle la terre, il boit les eaux mortes.

Et ce qu'il exhume, ce n'est pas une feinte ruse,
Mais la douleur ouverte, sans porte.

NIETZSCHE

Creuser, dis-tu ? Qu'espères-tu y trouver ? Si tu creuses assez bas, alors salue Hadès de notre part. La terre est ferme, si ferme qu'elle retient peu de choses mais remue les feuilles qui en habillent la peau et tu découvriras ce voile dont s'habillent les statues. Par-dessous il n'y a que la pierre, inerte et sans faille, tout est dans le voile : la forme, la profondeur aussi mais surtout le mouvement. Est-ce par pudeur qu'on les habille ? Je n'en crois rien : c'est pour qu'elles vivent dans la peau d'une pierre qui ne sait que la mort.

LE VENT

*Belles forêts sur le côté,
Peintes dessus la verte pente
Où çà et là je me dirige,
D'un doux repos récompensé
Pour chaque épine dans le cœur
Quand j'ai le sens tout assombri
Parce que l'art et les pensées
Depuis toujours coûtent douleurs.
Et vous, jolis tableaux du val,
Par exemple jardins et arbre,
Ainsi que le ponceau, l'étroit,
Et le ruisseau qu'à peine on voit,
Au clair lointain, qu'il est donc beau,
L'éclat du somptueux tableau
Du paysage qu'il me plait*

De visiter quand il fait doux.

Aimable, la divinité

De bleu tout d'abord nous escorte,

Puis de nuages apprêtés ;

Bâtis en voûte avec du gris,

Et d'éclairs flambants, de tonnerres

Roulants, et du charme des champs,

D'une beauté coulée de source

Depuis l'image originaire.

(Hölderlin, « La promenade »)

BONAVENTURA

Là où les autres cherchent des hauteurs,

Moi, je ris dans la cave, à la lueur vacillante.

L'immanence, c'est la farce des profondeurs,

La chair, le vin, la folie ricanante.

Je fais parler les tripes et les pierres,

J'écoute le pet, le râle, la boue qui rit.

Car la vérité descend des paupières

Et chuchote : « Ici, tout est dit. »

L'OBSCURITE

Tu me cherches dans les grands bois, dans les ruines et les nuits profondes. Pourtant je demeure aussi sous les maisons. J'habite les caves, les soupiraux, les planches vermoulues. Je veille sur les récoltes oubliées et sur le vin qui mûrit lentement. Ce qui grandit dans la lumière me connaît mal ; ce qui attend me reconnaît toujours.

Dans la cave tu descends, gardien de l'ombre, et

Dans les coins obscurs croupissent grenouilles et rats,

Un crapaud surgit de par-dessous la récolte oubliée,

Dans la lueur du soupirail l'araignée tend son fil, un
Phalène y repose dans la soie, et sur le tas des betteraves
Délavées dansent les rayons de poussière. Sur sa couche
Le vin attend une heure propice et dans le garde-manger,
Guetté par quelques mouches, un fromage retient sa course,
De terre battue le sol que foule un pied timide et sous
Une planche éprouvée par le temps, moisissures,
Un escargot a fermé sa coquille jusqu'à des jours meilleurs,
Alors remonte, chargé des trésors de l'automne, le gardien
De la cave et offre à sa tribu des souvenirs crasseux.

(« Cave »)

Soudain au loin sur le chemin nos amis aperçoivent une lampe qui s'approche à pas mesurés. A mesure qu'elle avance une forme humaine commence à se dessiner dans la lueur de la lampe. Enfin l'individu s'arrête devant le feu et ils peuvent reconnaître un homme vêtu d'un long manteau et coiffé d'un étrange chapeau, à sa main gauche il porte un large et profond panier.

L'INCONNU

Mais que faites-vous ici à pareille heure ?

NIETZSCHE

Nous conversons, l'ami, et toi que fais-tu donc dans cette forêt à une heure aussi tardive ?

L'INCONNU

Je reviens de ma cueillette ...

BONANENTURA

De ta cueillette ? J'espère pour toi qu'elle fut meilleure que la nôtre. Nous cherchons des idées, figure-toi, mais il faut bien le reconnaître : par ici elles sont plutôt rares. Que caches-tu donc dans ce profond panier ?

L'INCONNU

Des herbes et des plantes ! Je suis un herboriste et je viens souvent dans cette forêt récolter, selon mes besoins, toutes ces richesses qu'elle prodigue à nos soins.

BONVENTURA

Des herbes et des plantes, dis-tu ? Alors tu peux en offrir une bonne poignée à notre ami Rilke.

L'INCONNU

Il est malade ?

BONAVENTURA

Végétarien seulement : une manie qui lui vient de Russie, les bonnes pratiques de monsieur Tolstoï.

RILKE

Je ne suis ni chèvre ni lapin : être végétarien, ce n'est pas se nourrir d'herbe, mon ami. Mais si notre ami avait en son panier de quoi te guérir de tes rires aussi bruyants que sarcastique, alors surtout qu'il te les donne.

L'INCONNU

Je n'ai pas ce genre de chose ! On ne guérit le rire qu'avec des larmes mais je doute qu'il vous plaise de l'entendre gémir et se plaindre à tout propos. Il faudrait qu'à nouveau il rit pour sécher ses larmes : vous voyez, on tourne en rond.

NIETZSCHE

Des plantes que tu récoltes on guérit bien des maux, m'a-t-on appris. Assieds-toi parmi nous, notre ami valaisan va t'offrir du bon vin de chez lui. Mais quelle est donc cette plante dont les larges feuilles rappellent celles du muguet, parle nous un peu de ses vertus.

L'HERBORISTE

On l'appelle « allium ursinum », ce qui signifie « ail des ours », de l'ail sauvage, une plante assez proche du Scordion. On raconte qu'au sortir de l'hiver les ours en consommaient pour reprendre des forces, d'où son nom. Mais écoutes plutôt ...

L'herboriste sort de son long manteau un vieux grimoire, en tourne soigneusement les pages et, à la lueur du feu, il est sur le point de lire ...

NIETZSCHE

Quel est ce grimoire ?

L'INCONNU

C'est un grimoire fort ancien, écrit en latin, il date de 1471. Je vous fais lecture de ce qu'il rapporte à propos du Scordion.

Le scordion est appelé en latin ail d'Argos.

Les médecins expérimentés lui attribuent une nature chaude et sèche au quatrième degré.

Mâché ou appliqué en onction, il guérit les blessures infligées par les serpents ou les scorpions.

Appliqué avec du miel, il soigne aussi les morsures de chiens.

Son odeur, lorsque la plante est broyée, chasse les vers nuisibles.

Cuit dans l'hydromel auquel on ajoute du vinaigre puis bu, il expulse les vers intestinaux et les teignes.

Si on le fait bouillir dans l'huile avec son suc, on obtient un onguent qui guérit les morsures empoisonnées.

Frotté sur le corps, il soigne également diverses affections.

La douleur et les gonflements de la vessie sont calmés par cette même préparation.

Hippocrate lui-même rapporte que les suites de l'accouchement peuvent être expulsées si l'on réchauffe longtemps la matrice avec la fumée de cette plante brûlée.

Bouilli dans du lait et bu, il soulage diverses maladies des poumons ; consommé cru également, il apporte souvent un grand secours.

Dioclès recommande de l'administrer avec la centaurée aux hydropiques, car il dessèche les humeurs aqueuses.

Le même médecin ordonne de le prendre en décoction contre les maladies des reins.

Praxagoras l'utilisait avec de la coriandre et du vin pour traiter les personnes atteintes de jaunisse.

Il affirme également que cette préparation amollit le ventre et facilite les évacuations.

Cuit avec des fèves, il apaise les maux de tête lorsqu'on en frotte les tempes.

Si l'on y ajoute de la graisse d'oie et qu'on l'introduit tiède dans l'oreille douloureuse, il apporte un grand soulagement.

Pris en décoction, il calme la toux et apaise les difficultés respiratoires.

Cru ou cuit, il éclaircit la voix enrouée ; toutefois la décoction, consommée fréquemment, est plus efficace.

Ajouté à une bouillie et consommé, il soulage également le ténésme.

Broyé avec de la graisse de porc puis appliqué sur les parties atteintes, il réduit les enflures importantes.

Enfin, celui qui mange de l'ail le matin à jeun n'est pas incommodé par les eaux inconnues ni par les changements de lieux.

(Macer FLORIDUS, « De viribus herbarum », 1471)

BONAVENTURA

Les étales des apothicaires sont remplis de fioles en tous genres et tu nous apprends que la forêt est une immense pharmacie que les animaux fréquentent assidûment depuis toujours.

LE MERLE

Je la fréquente moi aussi.

BONAVENTURA

Vous entendez ! Même le merle y puise ses remèdes : les cantateurs devraient en prendre exemple pour mieux pousser encore leurs chansonnettes.

NIETZCHE

Cher ami, je te présente Bonaventura, l'espiègle de la bande. Il a gardé de son enfance une profonde malice à laquelle il a ajouté, avec le temps un phrasé, comment dire ...

L'HERBORISTE

Très personnel !

NIETZSCHE

Exactement ! Lui, c'est Hölderlin que nous appelons tous Holder : un grand admirateur de la nature et un chercheur de dieu. A ses côtés tu as Rainer Rilke, c'est un voyant.

L'HERBORISTE

Tu veux dire un devin ?

NIETZSCHE

Non, pas du tout ! Je dirai qu'il voit dans les choses, la nature en particulier, quelque chose qui l'excède et que la plupart ne perçoivent pas : il marche dans l'invisible. Et enfin tu as Georg Trakl, le plus sombre de nous tous, un proche de ce qui est obscur, nocturne dont il parle avec des mots tout aussi obscurs bien souvent.

L'HERBORISTE

Et toi ?

NIETZSCHE

Moi je suis un hyperboréen, je souffle comme un vent du nord : quand la raison excède, je la refroidis. On m'appelle souvent le penseur au marteau car je frappe, la pensée essentiellement, sans ménagements. Nous nous retrouvons ici, le soir, pour converser sur ce qui nous rassemble tous les 5 cinq : la poésie.

L'HERBORISTE

C'est étrange ! J'ai toujours considéré que la nature est un poème, non seulement par ce qu'elle serait belle mais en raison de sa surabondance et de sa générosité. Et puis surtout elle parle et c'est un don précieux pour qui sait l'entendre et l'écouter. Vous permettez que je reste encore un peu, que je vous écoute parler de votre art en gardant le silence.

NIETZSCHE

Cher ami, sois le bienvenu parmi nous mais sache qu'ici chacun s'exprime librement et que rien ne t'oblige à te taire. Interviens aussi souvent qu'il te plaira et d'ailleurs, comme tu le constateras, nous ne sommes pas cinq à parler : tu entendras sans doute ce merle sur sa branche, ce feu crépitant, le vent tapi dans le feuillage et la lune aussi, depuis le ciel nocturne.

HÖLDERLIN

Le divin n'est pas au ciel : il est dans l'arbre,
Dans la main qui donne, dans le cœur qui bat.
Je n'ai rien cherché d'autre que cette écorce,
Où la lumière s'incarne sans éclat.
Le poème est ce lien muet entre deux souffles,
Un fil d'or dans la pâte du réel.
Il ne console pas — il essouffle,
Mais rend sacré ce qui est mortel.

LE MERLE

D'un homme, je dis, moi, lorsqu'il est bon et sage :
Que lui manque-t-il donc ? Est-il un quelque chose
Pour satisfaire une âme ? Est-il avoir, est-il,
Poussé dessus la terre et suprêmement mûr,

Raisin qui la nourrisse ? Et le sens de cela,
Le voici. Un ami, telle est souvent l'aimée,
Mais l'art, lui, est beaucoup. Cher, je te dis le vrai.
De Dédale et des bois tu possèdes l'esprit.

(Hölderlin, « A Ziummer »)

L'HERBORISTE

Il répond à Holder, n'est-ce pas ?

RILKE

C'est un poème qu'Holder a composé à l'intention de son hôte et ami, un charpentier qui possède l'esprit des bois et de Dédale.

L'HERBORISTE

Les artisans sont des artistes, on l'oublie trop souvent ...

NIETZSCHE

Ils veulent des ailes : moi, je mange la boue.
Je mâche la glaise, j'en fais des aphorismes.
Le sol me parle, rugueux, sans tabou,
Et m'enseigne l'ivresse, loin des catéchismes.
L'immanence est l'orgie du vivant,
Un chaos splendide sous la raison peureuse.
Et le poème, s'il est puissant,
Répand le rire dans la chose sérieuse.

RILKE

Rien n'est petit, rien n'est indigne du chant.
Chaque chose veut être nommée, doucement.
Le poème ne grimpe pas, il descend,
Et touche ce qui saigne lentement.
Même une tasse brisée contient un ciel,
Et je tends l'oreille à ce fracas muet.
Car tout ce qui existe est essentiel,
Et le poème le sait.

LE VENT

*Vues des anges, les cimes des arbres peut-être
Sont des racines, buvant les cieux ;
Et dans le sol, les profondes racines d'un hêtre
Leur semblent des faîtes silencieux.*

Pour eux, la terre, n'est-elle point transparente

En face d'un ciel, plein comme un corps ?

Cette terre ardente, où se lamente

Auprès des sources l'oubli des morts.

(Rilke, « Vues des anges, les cimes des arbres peut-être ... », in « Vergers »)

L'HERBORISTE

On dirait que ce texte, rapporté, par le vent, renverse toutes les positions, que les racines sont des cimes et les cimes des racines.

NIETZSCHE

C'est un poème de Rainer, un poème écrit sur le tard quand dans les vergers valaisans inversaient par leur rusticité et leur simplicité l'ordre même des choses. Son poème plonge au cœur de la nature, dans l'immanence de son sol : aux de gens qui confient leur salut au plus lointain des cieux, il répond : ne visez pas si haut ce qui se trouve sous vos pieds.

L'HERBORISTE

La nature, en sol même, n'est-elle pas des hommes la première guérison ? C'est mon métier, vous savez, et peut-être aussi mon art.

TRAKL

Je suis un fils du réel, mais en ruine,
Un hôte des greniers, des grisailles.
Le poème est une étreinte maligne,
Un couteau lent dans la paille.
Ce qui est là, nu, sans ornement,
Voilà ce que j'écoute, voilà mon empire.
Et dans le rôle d'un vent,
Je sais que le monde respire.

LA LUNE

*Plainte aveugle dans le vent, lunaires journées d'hiver,
Enfance, doucement le bruit des pas se perd contre la haie noire,
Long carillon du soir.
Blanche, la nuit doucement s'en vient,*

*Change en rêves pourpres douleur et tourment
De la vie pierreuse,
Pour que jamais la pointe de l'épine ne délaisse le corps pourrissant.*

Profondément dans le sommeil l'âme effrayée pousse un soupir,

*Profondément le vent dans des arbres brisés,
Et chancelle la figure de plainte
De la mère à travers la forêt solitaire*

*De ce deuil taciturne ; nuits,
Emplies de larmes, d'anges de feu.
Argentin se brise contre le mur chauve un squelette d'enfant.*

(Trakl, « Foehn »)

L'HERBORISYE

Laisse-moi deviner, ce que dit la lune, c'est un poème de Georg, n'est-ce pas ? Il n'y est question que de plaintes, de larmes, d'arbres brisés.

NIETZSCHE

Il y parle du Foehn, un vent sec et chaud qui descend de la montagne et finit par étouffer la plaine. Le langage est comme un foehn qui descend de ses hauteurs et écrase le monde de son propre poids, de sorte que le monde s'efface sous les mots. C'est pourquoi Georg déchire le langage qui est, pense-t-il, un linceul étendu sur les choses : en le fissurant ainsi il permet au monde de paraître à nouveau, dans sa noirceur mais aussi dans sa fragilité lumineuse.

BONAVENTURA

Le réel ? Je le prends par le col, je le saoule.

Je l'oblige à danser sur une jambe,

Et s'il tombe, je ris, et lui joue

Un air de cor sur ses restes, sans langue.

L'immanence, c'est mon théâtre, ma boue,

Où je joue à Dieu avec des os.

Et si le monde pue un peu trop,

Je lui mets un masque — et c'est beau.

L'HERBORISTE

Évidemment là on reconnaît ce langage de charretier propre à Bonaventura mais pour quelles raisons, dis-moi, son langage est-il aussi châtié ?

NIETZSCHE

Bonaventura est un veilleur de nuit, de la ville qu'on lui a confiée il ne sait que les pierres et les ruelles sombres. Est-ce une manière pour lui de faire fuir les ombres et les démons qui, la nuit tombée, hantent la cité ? C'est bien possible après tout ...

LE MERLE

La forêt qui s'étale défunte

Et des ombres sont autour d'elle, comme des haies

Le gibier sort tremblant de ses cachettes,

Tandis qu'un ruisseau glisse tout doucement

Et suit des fougères et de vieilles pierres
Et brille argenté sous l'entrelacs du feuillage.
On l'entend parfois dans des ravins noirs —
Peut-être que des étoiles aussi brillent déjà.

L'étendue sombre semble sans limites,
Villages épars, marécages et étangs,
Et quelque chose te donne l'illusion d'un feu.
Un reflet froid court sur les routes.

On pressent au ciel un mouvement,
Une nuée d'oiseaux sauvages émigre
Vers ces pays, les beaux, les autres.
S'élève et décroît l'émoi des roseaux.

(Trakl, « Mélancolie du soir »)

RILKE

O merle, pourtant es-tu aussi mélancolique ? Est-ce la proximité du jour qui te pousse à te plaindre ? As-tu quelque pressentiment ? Est-ce notre compagnie qui te coûte ce chant triste ?

LE FEU

Non Rainer ! Le jour n'efface pas la nuit : il l'assombrit bien plus qu'il ne l'éclaire. Ce n'est pas votre compagnie qui fait tomber mes flammes et je sais que bientôt je ne serai plus que cendres, de même que le jour venant effacera la lune car elle ne supporte pas un tel éclat. Mais n'as-tu pas dit un jour que chacun d'entre nous porte en lui sa propre mort comme un fruit qui doit mûrir pour que jamais la mort ne prenne la place d'une autre ?

L'HERBORISTE

J'entends là des propos bien sombres et cependant je les comprends : ce n'est pas la nuit qui doit passer mais les secrets dont lui revient la garde. Nous passons tous et chacun emporte avec lui ce qu'il pense lui convenir mais personne n'a les poches assez grandes pour leur confier le monde. Mais reprenons, mes amis : de ce qu'il vous faut dire encore, chacun ici l'emportera selon sa propre course.

HÖLDERLIN

Rien n'est plus haut que ce qui est proche.

Là est la vérité nue, l'absolu sans éclat.

Le poème est ce fruit que le jour décroche,

Mais dont l'arôme vient de très bas.

La profondeur n'est pas une chute,

C'est une racine, une adhésion.

Je chante la poussière, la lutte,

Et j'y trouve la lumière en prison.

Soudain, sans l'avoir convenu, chacun se tait et on entend dans le lointain l'eau du ruisseau qui s'écoule avec lenteur vers un inconnu destin. Nos amis échangent une bonne gorgée de ce trésor du Valais tandis que le merle, qui s'est rapproché, grignote le bout de pain que lui tend Hölderlin. Bonaventura profite de cette pause improvisée pour recharger le feu qui agonise, l'herboriste jette un dernier coup d'œil à son grimoire ...

NIETZSCHE

Qu'on m'apporte l'argile ! J'y tremperai mes vers.

Pas d'éther : je veux des nerfs.

Le poème ne sert pas à s'évader —

Il enfonce, il descend, il fend les idées.

On m'a dit : « Tu blasphèmes ». J'ai dit : « Je crée ».

Et dans ce sol que j'ai remué,

J'ai trouvé plus de dieux que dans les cieux.

Et tous riaient : ils étaient poussiéreux.

RILKE

Je parle aux choses comme à des êtres,

Et parfois elles me répondent — si bas.
Un pain, un manteau, une lampe muette,
Ont plus de profondeur qu'un débat.
Le poème est la main sur l'épaule du monde,
Une étreinte lente, sans fracas.
Il ne juge pas, il sonde,
Et dit : « Tu es là. Et c'est déjà ça. »

LE VENT

*Les rues s'en vont d'un pas prudent ;
(Ainsi, parfois, convalescents,
Des hommes, marchant, se demandent :
Qu'y avait-il autrefois ici ?)
Celles qui s'ouvrent sur des places

Longtemps attendent qu'une autre rue
Franchisse d'un élan l'eau claire
Du soir où, plus les choses se modèrent,
Plus réel deviendra ce monde inclus
De mirages plus vrais qu'aucun de ces espaces.

Depuis longtemps la ville est-elle évanouie ?
Cependant la voici, (docile à quelle loi ?)
Dans l'image à rebours se réveiller, lucide,
Comme si la vie était moins rare là-bas.
Les jardins renversés sont là, entiers et vrais,*

Et là, soudain, tournoie à la clarté rapide

Des fenêtres la danse des estaminets.

Que resta-t-il en haut ? Seul le silence :

Il goûte lentement, grain après grain

— car rien ne presse, — le doux raisin

Du carillon qui dans les cieux se balance.

(Rilke, « Quoi du rosaire », in « Nouveaux poèmes »)

L'HERBORISTE

Dis-moi, Fritz, si je me trompe mais je pense que ces vers sont de Rainer : des mirages plus vrais que tous les espaces où les rues se croisent et de nouveau cette inversion du clocher qui descend jusqu'à la vigne et ne laisse en haut que le silence, celui du carillon qui se balance dans le ciel.

NIETZSCHE

Une fois de plus je ne peux pas te donner tort ! De nos cinq voix tu as reconnu chacune mais aussi celles du merle, du feu, du vent et de la lune. Que cela finisse n'a aucune importance : elles s'écouleront, ces voix, comme le cours d'un ruisseau et je doute, Holder, qu'il suffise d'un étang pour les noyer.

TRAKL

Là où l'homme passe sans rien voir,

Moi, je m'arrête — il y a là un cri.

Le poème est un regard noir,

Un silence qui contient un incendie.

Ce monde est trop plein de surfaces,

Je cherche les failles, les ombres.

Car la profondeur est une trace

Qu'on devine, à genoux, dans la pénombre.

LA LUNE

*Muet, j'étais assis dans l'auberge déserte sous les poutres
De bois enfumées, et solitaire devant mon vin ; un cadavre
Radieux penché sur une chose sombre, et il y avait un agneau
Mort à mes pieds. Du bleu pourrissant sortit la forme blême
De la sœur et ainsi parla sa bouche en sang : déchire noire épine.
Ah encore ils résonnent d'orages violents, mes bras d'argent.
Sang, coule des pieds lunaires, fleuris sur des sentiers nocturnes
Que le rat franchit en criant. Prenez feu, étoiles, dans mes sourcils
Voûtés ; et le cœur doucement résonne dans la nuit. Entra dans la maison
Une ombre rouge à l'épée flamboyante, s'enfuit avec un front
De neige. Ô mort amère.*

(Trakl, « Révélation et déclin »)

BONAVENTURA

Je crache dans le puits pour entendre l'écho.
Et ce qui remonte, je le chante, sans honte.
L'immanence est une blague à l'eau,
Mais moi j'en fais des vers à la fonte.
La terre est bête ? Tant mieux ! Elle rit.
Le poème, c'est l'idiot qui voit clair.
Et dans le foutoir infini,
Je fais danser l'univers à l'envers.

C'est sur ces mots, dont seule la grâce manque à leur vérité, que se termine cette veillée nocturne. Le merle s'en est allé, le feu n'est déjà plus que braise, l'horizon a dévoré la lune. L'herboriste salue nos cinq amis chaleureusement et s'éclipse à son tour. Ne demeurent devant le feu mourant que cinq amis qui, pour ce soir, n'ont plus rien à se dire.

SCENE 2

NARRATEUR (OFF)

La forêt nocturne n'aurait-elle pas tenu ses promesses ?

Nous retrouvons nos cinq amis, en plein jour, dans le parc public de Weissenfels, ancien cimetière dont les allées paisibles dissimulent encore les traces d'un passé funéraire. Ils sont rassemblés autour de la sépulture de Novalis.

Les grands absents de cette réunion sont aussi les plus éloquents : le merle, le feu, la lune et le vent. Nulle voix désormais ne s'élève de la nature pour répondre à celle des hommes.

Souvenons-nous.

Dans l'acte I, la poésie avait été abordée sous les angles de la nuit du monde, de la souffrance, de la déchirure, de l'obscur, du crépuscule et de la chute. Le monde ainsi reconnu comme inhabitable ne pouvait l'être qu'à travers la poésie elle-même : habitation tragique, jamais achevée, toujours reconduite dans le devenir.

Dans l'acte II, la poésie avait été interrogée à partir de l'effondrement du langage, de la dépossession de soi, du dépouillement et de l'absence de séjour. La dernière scène semblait pourtant ouvrir une perspective nouvelle. L'irruption imprévue de l'herboriste avait déplacé le centre de gravité de nos réflexions. Les échanges entre les poètes, les éléments naturels et cet homme de la forêt laissaient entrevoir une habitation fondée sur le décentrement de l'homme et sur une proximité retrouvée avec le monde vivant.

Mais cette promesse était-elle véritablement tenable ?

On se souviendra des réticences de Trakl. On se souviendra surtout de l'ironie de Bonaventura. Tandis que l'un rappelait silencieusement la blessure inscrite au cœur même de la nature, l'autre évoquait avec malice le chaos du monde et la fragilité de toute harmonie. Puis le merle s'était enfui. L'horizon avait dévoré la lune. Le vent s'était retiré derrière les arbres. Enfin, l'agonie du feu avait réduit les veilleurs au silence.

La polyphonie qui semblait s'être établie entre les hommes, les choses et les éléments demeurait traversée de failles irréductibles. Chaque voix parlait depuis sa propre blessure.

Chaque présence demeurait étrangère aux autres. La nature elle-même n'offrait aucune réconciliation. Dès lors, comment la polyphonie aurait-elle pu devenir symphonie ?

Peut-être nos amis avaient-ils imaginé, l'espace d'une nuit, que le tragique pouvait être surmonté dans une cohabitation harmonieuse entre l'homme et le monde. Peut-être leur fallait-il désormais apprendre que la nature est tragique elle aussi.

Après avoir éprouvé la nuit au cœur de la forêt, à la lueur d'un feu de bois, il leur faut à présent éprouver une autre nuit : la nuit diurne.

Le choix de ce lieu n'est pas anodin.

Car nul lieu n'est plus obscur en plein jour que celui où la mémoire dépose ses morts. Sous les arbres de ce parc demeurent les traces d'un ancien cimetière. Ici repose Novalis, poète des Hymnes à la nuit. Ici la lumière du jour ne parvient pas tout à fait à dissiper l'ombre. Ici la nuit ne se manifeste plus comme obscurité visible mais comme présence silencieuse.

Les villes modernes dissimulent volontiers leurs morts à leur périphérie. Elles les éloignent comme si la mort devait être soustraite au regard. Mais ce déplacement ne résout rien. La mort demeure l'hôte invisible de toute demeure humaine. Elle reste pour les vivants le mystère le plus opaque, l'énigme la plus ancienne, celle dont on parle depuis toujours sans jamais parvenir à l'épuiser.

C'est pourquoi une nouvelle question s'impose désormais à nos cinq amis.

Quel rapport la poésie entretient-elle avec la mort, avec son silence et avec sa nuit ?

Ou plus radicalement encore :

la poésie ne serait-elle pas elle-même une forme de mort ?

Non la mort de celui qui parle, mais celle du langage ordinaire ; cette suspension du sens où les mots cessent d'expliquer le monde pour devenir voix, chant, résonance et veille.

Toi, lieu silencieux verdi de jeunes herbes,

*Où gisent homme et femme, où se dressent des croix,
Où viennent des amis qu'on guide en promenade,
Où brillent des vitraux faits de verre éclatant.*

*Lorsque du ciel sur toi brille haut la lumière
A midi, quand souvent le printemps s'y attarde,
Quand y bruine le gris, le nuage d'esprit,
Quand, tout doux, en beauté, le jour court à sa fin
Quel calme n'est-ce pas auprès de ce mur gris
Où un arbre, au-dessus, laisse pendre ses fruits ;
Noire y est la rosée, et la feuille en grand deuil,
Mais de toute beauté l'abondance des fruits.*

*Là dans l'église règne un silence plein d'ombre,
Et l'autel est aussi bien peu, en cette nuit
Où se trouvent encore quelques autres beautés,
Mais maint chant de grillons vient des champs en été.*

*Quand on écoute là les sermons du curé,
Tandis qu'autour se tient la bande des amis
Qui sont avec le mort, quelle vie bien à soi,
Et quelle piété intacte, et quel esprit.*

(Hölderlin, « Le cimetière »)

*Nos amis se trouvent donc rassemblés autour de la tombe de Novalis, à l'ombre d'un vieil arbre
dans un coin du parc ...*

HÖLDERLIN

Vous avez remarqué l'absence du merle ?

BONAVENTURA

Tu sais, Holder entre la forêt d'hier et cette tombe, même à vol d'oiseau cela fait un sacré bout de chemin ...

HÖLDERLIN

Il aurait pu voyager avec nous ...

BONAVENTURA

Et toi, bonne âme, tu l'aurais caché dans ta poche pour qu'il ne paie pas son train ...

NIETZSCHE

Vous pensez vraiment que vos broutilles intéressent Novalis ?

BONAVENTURA

Avec la terre qu'il a dans ses oreilles, le pauvre, il n'entend pas grand-chose. Et en plus cette énorme pierre déposée sur son ventre : dommage qu'elle est dressée, on aurait pu s'asseoir !

NIETZSCHE

Décidément, mon pauvre ami, tu ne sais rien du jour et ses convenances ...

BONAVENTURA

Et toi, avec tes migraines, que sais-tu de la nuit ? Tu te donnes des coups de marteau pour t'endormir. Si seulement tu avais pris conseil de l'herboriste ...

NIETZSCHE

Mais quand t'arrêteras-tu avec tes boniments ? Novalis va finir par sortir de sa tombe : que feras-tu alors sans ta hallebarde ?

BONAVENTURA

Il faudra d'abord qu'il soulève la pierre : je doute fort qu'il y parvienne !

LA PIERRE TOMBALE

Qui donc ne s'enivre, aux heures hautes du ciel,
De la vaste clarté qui dissout les contours ?
La lumière triomphe, souveraine et dorée,
Dans l'éveil des choses, dans l'éclat des matins.
Elle danse sur les astres, elle brûle les pierres,
Elle pénètre les sèves, embrase les désirs,
Et fait parler les formes d'une langue trop claire —
Mais tout cela ment, doucement, sans savoir.

Le monde resplendit, oui — mais en surface.
Le cœur y respire comme à travers un masque.
Car celui qui voit trop ne sent plus ce qui est.
La lumière enchaîne sous prétexte de nommer.
Il faut alors plonger, fermer les yeux sans peur.
Vers le bas, je me tourne, là où tout se défait :
La Nuit, vaste matrice, accueille sans discours,
Et fait place à l'Être dans son silence entier.

Sous la paupière noire, tout vibre autrement.
Le souvenir se fait brume, les joies s'effacent,
Et le passé, en robes fanées de crépuscule,
Revient s'asseoir au bord du sang, discret.
Nulle promesse ici, nul soleil en attente,
Mais une paix étrange, une chaleur enfouie,
Comme un feu très ancien qui ne veut pas mourir
Et couve au cœur même de la cendre du monde.

As-tu pitié de nous, Mère des recommencements ?
Toi qui portes en ton sein un germe plus doux ?

Il y a dans ton geste un baume sans mémoire,
Et l'invisible poids d'un amour sans visage.
Ton manteau ne cache rien — il accueille.
Et de ton souffle tombent les ailes du cœur,
Libres enfin de battre sans cause ni but,
Dans l'espace nu où naît l'émoi véritable.

Je vois ton visage, et ce n'est pas le jour.
Il est grave, recueilli, penché comme un secret.
Sous ses boucles emmêlées, je reconnais l'origine,
La tendresse d'une source avant même les noms.
Ô toi, Nuit Mère, matrice avant les formes,
Je te préfère à tous les soleils éclatants.
Ta clarté ne dévore pas — elle étreint.
Et ton regard éveille sans jamais ordonner.

Lumière, tu fuis, car tu n'as pas d'abîme.
Tu n'as semé les étoiles que pour masquer ton départ,
Tu proclames ta grandeur dans l'absence même.
Mais la Nuit, elle, n'a rien à prouver.
Elle n'éblouit pas, elle n'annonce pas.
Elle entre, sans tapage, dans les chambres intérieures.
Et là où le regard échoue, elle fait naître un œil neuf
Qui voit ce que jamais la lumière ne montre.

Car en nous s'ouvrent d'autres yeux, plus profonds,
Sans paupières, sans larmes, sans horizon à saisir.
Ils sondent le cœur, non l'apparence des cieux.
Ils nous révèlent un espace qui n'a pas d'étoiles,
Mais une extase pure, offerte et sans contours.
Là, plus de distance, plus de mesure —

Seulement le pur contact avec ce qui est,
Sans promesse, sans nom, sans fin.

Louée sois-tu, ô Nuit, révélatrice sans dogme,
Reine sans trône, amante sans visage fixe,
Protectrice de ce feu que nul jour ne consume.
C'est toi qui m'as envoyé celle qui sait.
Celle qui marche sans bruit, et luit sans lumière,
Ma bien-aimée sans nom, flamme de la Nuit.
Par elle, je suis devenu présence, éveillé enfin,
Car tu m'as fait tien, Mère de l'être véritable.

Consume en moi la carcasse diurne, fais de moi
Un souffle, une brume légère dans ton ciel.
Je ne veux plus peser sous les lois du visible.
Fais de ma chair un air, de mes os un silence,
Que je me mêle à toi dans l'union ultime.
Nuit nuptiale, fusion sans orgueil ni fin,
Épouse-moi dans ton calme, dans ton feu froid.
Que ton règne commence et ne s'éteigne jamais.

(D'après Novalis, « Hymnes à la nuit », 1)

RILKE

J'ai l'impression que la pierre attend depuis longtemps l'occasion de s'exprimer

TRAKL

J'ai cru entendre la nuit respirer dans le granit

HÖLDERLIN

Peut-être a-t-elle parlé parce que le soir approche ...

Sur une branche du vieil arbre, sans que les cinq s'en aperçoivent, le merle a déposé son vol ...

LE MERLE

Le jour n'efface jamais de la nuit,
Il la fragmente pour quelques heures
Seulement, le temps que toute chose
Aux autres devienne une étrangère ;
Des symphonies nocturnes c'est l'aube,
En sa vive clarté, qui désaccorde le chant.
Ecrasé de lumière, le monde se joue
Sans partition, les notes éclatent en des
Tons solitaires, sans clé et les gammes décousues
Le chant devient vacarme, bruitement des affairés
Dont s'emplissent les oreilles sans que jamais
Les sons en ouvrent les tympan.
Alors il devient sourd qui dort les oreilles
Pendent et sur le chant du monde ses pas
S'échouent comme de trop lourds silences.

(« Le chant du monde »)

*Tous regardent alors, stupéfaits, vers le vieil arbre mais ils se taisent comme s'ils attendaient
qu'il chante encore ...*

LE MERLE

*Rien ne peut se comparer. Qu'est-ce qui n'est pas entièrement
Seul avec soi, en effet, et y eut-il jamais chose à dire ;
Nous ne nommons rien, il nous est seulement permis d'endurer
Et de nous persuader que çà et là un éclat,*

Çà et là un regard nous a peut-être effleurés

Comme si précisément cela qui est notre vie

Vivait à l'intérieur. A qui résiste,

Le monde n'advient pas. Et à qui comprend trop,

L'éternel se dérobe. Parfois

Dans de grandes nuits pareilles à celle-ci nous sommes comme

Hors de danger, partagés en fragments égaux,

Répartis en étoiles. Comme elles sont pressantes.

(Rilke, « Parcours nocturne », in « Poèmes à la nuit »)

BONAVENTURA

Hier soir, en rentrant de la forêt, je me suis cogné à un arbre : voyez cette bosse énorme qui a poussé sur mon front ...

NIETZSCHE

Et tu sais sans doute de quel arbre il s'agit ...

BONAVENTURA

Evidemment ! C'est celui, le seul auquel je me suis cogné, ce n'est pas son voisin.

NIETZSCHE

J'étais persuadé que la nuit tous les arbres se ressemblent ...

BONVENTURA

C'est je jour qu'ils sont pareils les uns aux autres et c'est pour cette raison que personne ne s'y cogne. C'est le paradoxe de l'étrange.

NIETZSCHE

Que veux-tu dire ?

BONVENTURA

De tout ce qui se trouve ici on ne voit rien et de tout ce que l'on voit, rien ne s'y trouve. Voilà le paradoxe !

NIETZSCHE

Explique-toi car j'ai du mal à saisir ...

BONAVENTURA

C'est pourtant simple ! Le jour, par la manière dont nous les regardons, les choses deviennent étranges, étrangères si tu préfères, à elles-mêmes : ainsi on fourre tous les arbres dans une même boîte et on colle une étiquette. C'est la confusion du même : des choses on ne perçoit pas ce qui les distingue mais seulement ce qui les rend semblables. Un arbre est un arbre, peu importe s'il s'agit d'un chêne ou d'un sapin.

NIETZSCHE

Et donc la nuit l'étrange disparaît.

BONAVENTURA

Mais non, il ne disparaît pas ! Il se déplace car la nuit chaque chose se retrouve à sa place et surtout dans sa justesse. Les choses ne sont plus étranges à elles-mêmes, comme ce chêne que l'on prend pour un noisetier (mais un gland, c'est moins dur qu'une noisette : les écureuils le savent très bien) mais à toutes les autres car elles retrouvent leur singularité qui est irréductible, comme cet arbre auquel je dois cette bosse. C'est cette altérité qui rend possible leur symphonie tandis que le jour, puisque tout finit par se confondre, il n'y a plus qu'une seule voix, celle du bruit ou du vacarme. La nuit, en revanche, chaque chose retrouve sa propre voix, et parfois sa dureté, crois-en ma bosse, et c'est à partir d'elle qu'elle peut s'exprimer et chaque chose parlant ou chantant depuis cette voix qui lui est propre, le monde devient une symphonie. Tout s'y accorde : l'arbre cogneur et son voisin, même les bois morts que nous ramassons sont différents, d'ailleurs certains brûlent plus vite que d'autre.

NIETZSCHE

Une symphonie nocturne ...

BONAVENTURA

Evidemment ! Le jour il n'y a qu'un instrument qui joue, comment veux-tu, cher mélomane, qu'à lui tout seul il produise une symphonie.

LE VIEIL ARBRE

Vous parlez de la nuit comme d'une visite, moi je la reçois

Chaque soir. Vous cherchez les ombres, moi je les porte.

Vous croyez que la nuit vient lorsque le soleil s'en va.

Mais déjà ce matin elle reposait dans mes racines.

La nuit ne déserte pas le jour : elle se cache dans ses ombres.

Depuis longtemps je veille auprès de cette pierre calme,

J'ai vu passer des deuils, des joies et des printemps.

Les hommes vont et viennent, chargés de leurs paroles,

Tandis qu'au fond du sol les silences demeurent.

Je connais le chemin des pluies et des étoiles,

Celui des feuilles mortes retournant à l'humus.

Nul ne m'a jamais vu marcher vers la nuit sombre,

Car c'est elle qui monte lentement dans mon tronc.

Celui qui cherche loin ce qui repose ici même

Passe sous mes rameaux sans entendre leur chant.

(« La nuit dans les racines »)

LE MERLE

Là-bas, n'est-ce pas un sourire ? Vois, ce qu'il y a là-bas

Dans les champs qui débordaient d'abondance,

N'est-ce pas ce que nous-mêmes laissons modestement fleurir

Quand nous l'invitons à venir sur notre visage ?

Partition nocturne qui jamais ne fut jouée :

Celle qui s'empare de tes frontières, où est-elle la marge ?

Où, la voix qui possède tes cimes ?

En quel homme, la voix de Basse de ton abîme ?

Ne nous est-il pas donné de propager

Jusque là-bas la pure effervescence de l'être,

Là où l'harmonie d'une surabondance de sens

Exulte en distances concertées ?

Là-bas se jetait, après la chute et la résistance

De sa course, jouissant de l'Ouvert,

Dans le cours divergent de bras paisibles,

Celui qui est devenu ample, l'Adorant.

(Ô moitié méconnue de tous les mondes,

Qui se referme après que j'ai porté sur elle mon regard méconnu.)

(Rilke, « Là-bas, n'est-ce pas un sourire ... »)

RILKE

La nuit réconcilie les choses avec elles-mêmes afin qu'elles puissent enfin s'accorder les unes aux autres.

BONAVENTURA

Qu'est le pain sans le vin ? Un corps sans âme autant le vin sans le pain est une âme privée de corps. Un corps sans âme, moi j'appelle cela un automate et une âme sans corps, un parfum sans sa fleur. « Qu'y a-t-il donc sous ces chapeaux » se demandait le Cartesius, eh bien je vais le lui dire : qu'il porte un chapeau et la réponse sera dessous. Les philosophes chassent les idées comme les jeunes filles des papillons. Platon, qu'as-tu pêché dans ton filet ? Ah oui, ces étiquettes que l'on colle sur les boites ! Mais elles sont vides, tes boites ...

NIETZSCHE

Mon ami, j'ai l'impression que tu t'empportes et, pire encore, que tu commences à délirer ...

BONAVENTURA

Mais pas du tout ! Je suis très serein au contraire. Ce qui est singulier, pour les esprits du jour, ce sont les boites et, je te l'accorde volontiers, elles diffèrent les unes des autres : dans l'une on croit mettre des arbres et dans une autre des pierres. Mais si elles diffèrent, ces boites, c'est par leurs étiquettes, non par ce qu'elles contiennent puisqu'elles sont vides. Eh quoi, le chêne et le sapin sont-ils réconciliés par cette même étiquette ? Alors autant ne faire qu'une seule boite, y coller le mot « substance » et on pourra y fourrer le corps et l'âme, le pain et le vin et finalement toutes choses. Tu vois : s'il suffit d'une seule boite, alors pourquoi en faire autant ?

NIETZSCHE

Dis-le-nous puisque tu sembles avoir la réponse ...

BONAVENTURA

Par souci de l'ordre ! Tu imagines le foutoir s'il n'y a qu'une seule boite ? Mais ce qu'ils oublient, c'est que chaque boite est un foutoir. Si chaque arbre devient l'égal des autres, je plains ce charpentier qui pêche d'aussi bonne truites. Holder, tu le remercieras pour ses différentes truites en insistant très fort sur « différentes », même si ont fini leur course dans la même musette.

LA PIERRE TOMBALE

Le jour revient-il toujours ? N'a-t-il point de lassitude ?

Doit-on encore subir la morsure de ses feux ?

Le matin, ce tyran régulier, sonne la fin des songes.

L'âme, qui s'était ouverte, se referme au vacarme.
Le terrestre l'emporte sur l'ineffable soupir
Et la lumière triomphe, sans grâce, sans écoute.
Mais que reste-t-il du feu que la Nuit avait offert ?
Le souffle y brûlait sans durée, sans retour, sans mesure.

Pourquoi faut-il que l'éveil en brise la flamme ?
La clarté ne connaît pas l'ardeur du sacrifice.
Son règne est borné, inscrit dans le sablier ;
La Nuit seule ignore le temps, et l'espace aussi.
Car son royaume s'étend dans le secret du cœur,
Là où rien ne commence, et rien jamais ne finit,
Et le Sommeil, ce frère du silence profond,
Nous y conduit comme un veilleur sans voix.

BONAVENTURA

Et voilà qu'il recommence : pour un mort il est bien bavard ce Novalis ...

HÖLDERLIN

C'est la pierre qui parle ...

BONAVENTURA

Et alors qu'est-ce que cela change s'ils sont dans la même boîte ?

LA PIERRE TOMBALE

Sommeil sacré, reçois ceux qui te méritent.
Dans le tumulte des heures tu offres un abri,
Un creux d'ombre où l'âme enfin se dépose,
Où le corps oublie ses chaînes de matière.
Ceux qui t'honorent savent le prix du retrait,
Et goûtent au repos comme à une eau pure.
Mais le monde affairé te foule sans y penser,
Et croit rêver quand il ne fait que fuir.

Ils ne savent rien de toi, ignorants de ton calme,
Ni du souffle que tu poses sur la bouche aimée.
Ils croient que l'oubli est ce que tu promets,
Et ne voient pas que tu ouvres un autre regard.
Tu es là dans le vin mûri des grappes d'automne,
Dans l'huile qui embaume et adoucit la nuit,
Dans la sève du pavot, sommeil devenu nectar,
Dans la main posée sur le cœur avant qu'il se taise.

BONAVENTURA

Et il continue ! On dirait qu'il récite un chapelet ...

HÖLDERLIN

Mais tu blasphèmes, ma parole !

BONAVENTURA

Pas du tout ! Comment pourrais-je blasphémer contre un dieu qui n'existe pas ?

HÖLDERLIN

Qu'est-ce qui te permet ...

BONAVENTURA

Simplement que lui aussi, on l'a mis dans une boîte !

HÖLDERLIN

Mis dans une boîte ?

BONAVENTURA

Avec le mot « dieu » écrit dessus ...

HÖLDERLIN

Et dans cette boîte, il y a quoi ?

BONAVENTURA

Rien que des mots ! Je crois en ceci et encore en cela et patati et patata.

HÖLDERLIN

Autrement dit du vent ?

BONAVENTURA

Même pas ! Dans le vent il y a au moins de l'oxygène ...

NIETZSCHE

Évidemment, sans oxygène, il doit être mort depuis longtemps.

LA PIERRE TOMBALE

Ils ne sentent pas ta présence près du cou palpitant
De l'amante entrouverte à l'absolu du don.
Tu fais de ce sein une arche pour l'invisible,
Un refuge de lumière au creux de la chair offerte.
Ils n'entendent pas, dans ton silence, l'écho des anciens,
Les voix venues du fond des légendes perdues,
Lorsque les dieux marchaient encore sur les routes,
Et qu'un mot suffisait à entrouvrir le ciel.

Toi seule portes la clef des portes secrètes,
Des chambres bénies où tout se réconcilie.
Tu es le messenger sans parole, la main sans trace,
Qui nous effleure et laisse un feu plus doux que l'or.
Les temples s'effondrent mais ton sanctuaire demeure :
Il est fait de silence, de souffle, de parfum.
Rien ne t'altère, car tu n'es pas de ce monde.
Et ceux qui t'aiment n'ont pas besoin d'images.

LE VIEIL ARBRE

Dans l'ombre d'un vieux chêne, un chant a retenti :

Le merle et le feuillage, agité par le vent, ont accordé

Leurs voix : ô symphonie des ombres ! Et dans le pré
Fleuri danse la reine-des-prés, son pas uni aux
Valses des bleuets, des trèfles rouges et de l'orvet glissant ;
Les pierres s'assemblent en carillon, de Basse le son
Des cloches pierreuses et dans le ciel tout proche,
Sous l'armée des nuages, tournoient des bancs d'oiseaux.
Dans les plis d'un buisson entonne le rossignol le chant
Des ombres qui brise de la lumière ses épis venimeux.
Et du feu qui s'endort crépitent les dernières braises :
Souffle, ô vent des plaines, pour raviver la flamme
Tandis que des grillons jaillit le cœur d'été au pied
De l'herbe verte. Nuit diurne quand chantent les ombres.
Sous la voûte des tilleuls et les plissements des roches.
(« Le chant des ombres »)

NIETZSCHE

Venez ! Venez ! Venez ! Allons ! maintenant il est l'heure : allons dans la nuit !
Ô hommes supérieurs, il est près de minuit : je veux donc vous dire
Quelque chose à l'oreille, quelque chose que cette vieille cloche m'a dit à l'oreille,
Avec autant de secret, d'épouvante et de cordialité, qu'a mis à m'en parler
Cette vieille cloche de minuit qui a plus vécu qu'un seul homme :
Qui compta déjà les battements douloureux des cœurs de vos pères
Hélas ! Hélas ! Comme elle soupire ! Comme elle rit en rêve !
La vieille heure de minuit, profonde, profonde !

Silence ! Silence ! On entend bien des choses qui n'osent pas se dire de jour ;

Mais maintenant que l'air est pur, que le bruit de vos cœurs s'est tu, lui aussi,

Maintenant les choses parlent et s'entendent, maintenant elles glissent

Dans les âmes nocturnes dont les veilles se prolongent : hélas ! Hélas !

Comme elle soupire ! Comme elle rit en rêve !

N'entends-tu pas comme elle te parle *à toi* secrètement, avec épouvante

Et cordialité, la vieille heure de minuit, profonde, profonde !

Ô HOMME, PRENDS GARDE !

Douce lyre ! Douce lyre ! J'aime le son de tes cordes, ce son enivré

De crapaud flamboyant ! Comme ce son me vient de jadis et de loin,

Du lointain, des étangs de l'amour ! Vieille cloche ! Douce lyre !

Toutes les douleurs t'ont déchiré le cœur, la douleur du père,

La douleur des ancêtres, la douleur des premiers parents,

Ton discours est devenu mûr, mûr comme l'automne doré et l'après-midi,

Comme mon cœur de solitaire maintenant tu parles :

Le monde lui-même est devenu mûr, le raisin brunit.

Maintenant il veut mourir, mourir de bonheur. Ô hommes supérieurs,

Ne le sentez-vous pas ? Secrètement une odeur monte,

Un parfum et une odeur d'éternité, une odeur de vin doré, bruni

Et divinement rosé de vieux bonheur, un bonheur enivré de mourir,

Un bonheur de minuit qui chante : le monde est profond

ET PLUS PROFOND QUE NE PENSAIT LE JOUR !

(Nietzsche, « Le chant d'ivresse », in « Ainsi parlait Zarathoustra', livre IV)

L'OMBRE

*Que pour moi cependant, si je me trouve de nouveau dans
La cohue des villes
Et l'écheveau des bruits emmêlés et le
Désordre des voitures autour de moi, tout seul,
Que cependant, par-delà cet engrenage impénétrable, il me souvienne
Du ciel et de la crête de la montagne
Dont le troupeau qui rentrait foulait la terre.
Que je me sente de pierre
Et que la tâche quotidienne du berger me semble possible,
La façon dont il va et brunit et d'un jet de pierre exact
Rappelle à l'ordre le troupeau dont s'effrange le bord.
Le pas lent (nullement léger), le corps méditatif,
Mais, immobile, son maintien est admirable. Un Dieu pourrait encore
Se sentir chez lui dans cette stature sans en être amoindri.
Et lui tantôt s'attarde, tantôt va, comme le jour lui-même,
Et les ombres des nuages
Le traversent, comme si l'espace pensait
De lentes pensées à sa place.

Qu'il soit qui vous voulez. Comme la veilleuse plaintive
Dans le manteau de la lampe, je me loge au fond de lui.
Une clarté s'apaise. Ainsi la mort*

Trouverait son chemin avec plus de pureté.

(Rilke, 'Que pour moi cependant ... », in « Poèmes à la nuit »)

BONAVENTURA

Laissez-moi vous conter une histoire. Par un beau jour d'été, un jeune homme revint d'un long voyage dans son village natal. A son arrivée les rues étaient désertes et la place aussi. Il s'assit donc sur un banc et attendit. Soudain il vit sur les murs des maisons danser des ombres et d'autres traverser la place. Lassé d'attendre, il finit par rentrer chez lui et se mit à méditer : pourquoi seulement des ombres sans personne qui les précède ? Le soir venu, il perçut au dehors des voix rieuses et sa curiosité le poussa à ouvrir sa porte. Il s'approcha d'un vieil ami de son enfance et lui part de sa surprise. Le vieil ami lui rapporta qu'un jour, lassées sans doute, les ombres s'étaient détachées de tous ceux qui les entraînaient derrière eux. Depuis lors les villageois, apeurés par leurs propres ombres, se gardent de sortir le jour pour se retrouver le soir quand, faute de lumière, les ombres ont disparu. Le jeune retourna chez lui et le lendemain matin, tandis que le soleil faisait déjà de sa lumineuse générosité, il sortit et prit place à nouveau sur le banc. Comme la veille les ombres dansaient sur les murs quand d'autres traversaient la place avec lenteur. Il décida de s'approcher, traînant derrière lui son ombre et il ne fut guère surpris de voir son ombre s'entretenir avec les autres sans qu'elle se soit détachée de lui. Alors il questionna son ombre et voulez-vous que je vous dise ce qu'elle lui rapporta ?

NIETZSCHE

Evidemment ! Comment pourrions-nous le deviner ?

BONAVENTURA

Elle rapporta à ce jeune homme que ce sont les humains qui s'étaient détachés de leurs ombres et savez-vous pourquoi ?

NIETZSCHE

Nous l'ignorons mais tu vas nous le dire ...

BONAVENTURA

Très bien ! Les humains s'étaient détachés d'elle car ces ombres étaient leur propre part, leur part d'ombre qu'ils ne pouvaient supporter, des boulets qu'ils entraînaient derrière eux comme

ces prisonniers qu'on envoie dans les bagnes. Il se voulaient lumineux, translucides comme un cristal, sans qu'il puisse y avoir en eux la moindre zone d'obscurité, alors ils ont dit à leurs ombres : « va-t'en ! Je manque de lumière car tu me fais de l'ombre, tu caches en moi quelque chose que je ne saurais voir, tu m'amputes de moi-même. »

NIETZSCHE

C'est bien connu : les ombres sont pudiques ! Que s'est-il passé ensuite ?

BONAVENTURA

Le jeune homme est reparti avec son ombre et il n'est jamais revenu.

RILKE

Ce qui se cache dans cette part d'ombre, c'est l'invisible !

BONVENTURA

Forcément puisque dans l'ombre on ne peut rien y voir ...

RILKE

Tu n'y es pas mon ami ! L'invisible est cette part du visible qui ne paraît que dans l'ombre. L'ombre n'empêche pas d'y voir, seulement de regarder. Le regard s'attarde sur ce qui brille, il ignore ce qui n'a pas d'éclat. Mais voir est autre chose, bien plus profond que l'œil et ce qu'il donne à percevoir. Qui ne regarde qu'avec ses yeux ignore tout ce qu'on peut y voir avec notre âme.

BONAVENTURA

Je veux bien te croire ! C'est dans l'ombre d'un muret qu'une nuit j'ai croisé le diable, c'est dans cette même obscurité que j'ai parlé à des statues et sous les réverbères c'est à l'ombre des passants furtifs que j'adressais des mots. Dans l'ombre d'un cimetière, j'ai conversé avec la mort et, revenant de ma ronde, il m'est arrivé, je te l'assure, de converser avec des pierres.

HÖLDERLIN

Mes amis, la nuit approche : n'est-il pas temps que nous partions ?

LE MERLE

Chers poètes, je ferais volontiers le retour en votre compagnie ...

BONAVENTURA

Alors viens te poser dans ma tignasse et caché sous mon grand chapeau tu ne trouveras pas meilleur abri ...

Bonaventura enlève son chapeau, le merle vient se loger dans sa longue chevelure et avec soin ce brave homme replace son chapeau sur sa tête. Nos amis sont sur le point de s'en aller mais le vieil arbre les retient pour u instant ...

LE VIEIL ARBRE

Châtaigniers bruns. En silence s'enfoncent les vieilles gens

Dans le soir apaisé ; de belles feuilles se fanent, molles.

Au cimetière, le merle plaisante avec le cousin mort,

L'instituteur blond reconduit Angèle.

Les images pures de la mort, de leurs vitraux, regardent ;

Mais leur fond sanglant parle de deuil et de ténèbres.

Le portail aujourd'hui reste fermé. Les clefs sont chez le sacristain.

Dans le jardin la sœur converse avec des ombres.

Dans les vieux celliers mûrit le vin en or, en pureté.

Odeur douce des pommes. De la joie brille pas trop loin.

Pendant la longue veillée, des enfants écoutent avec plaisir des contes :

À la douce folie souvent se montrent aussi l'or, le vrai.

Le bleu s'écoule plein de résédas ; clarté des chandelles dans les chambres.

Les modestes, un lieu bien en ordre les attend.

Longeant l'orée de la forêt descend un destin solitaire ;

La nuit paraît, ange du repos, sur le seuil.

(Trakl, « Lieu près de la forêt »)

NIETZCHE

Holder, l'autre soir dans la forêt, juste avant que l'on se quitte, tu as évoqué la nuit sacrée mais comme nous partions, aucun d'entre nous n'a saisi l'importance de ton propos. Mais aujourd'hui, après tout ce que nous venons d'entendre et d'échanger autour de la tombe de Novalis, je pense que ton propos d'alors prend tout son sens. Tu peux nous le rappeler.

HÖLDERLIN

*Il sert à tout depuis trop longtemps, le divin,
Et une race ingrate et rusée gaspille
Pour son plaisir, épuise du ciel toutes
Les forces bienfaisantes, s' imagine,
Quand le Très-Haut cultive le champ pour elle,
Connaître et l'astre du jour et le dieu tonnant,
Et sa lunette scrute et compte et
Fixe par leurs noms les étoiles du ciel.*

*Le Père, lui, étend sur nos yeux un voile
De nuit sacrée, afin qu'il nous reste un lieu.
Il n'aime rien de sauvage ! Mais violence
Étalée jamais ne forcera le ciel.*

*Trop de sagesse ne vaut pas mieux. Qui le connaît,
C'est la gratitude. Mais c'est trop à garder pour elle seule,
Et un poète aux autres se joindra
Volontiers qui l'aideront à comprendre.*

(Hölderlin, vocation du poète », extrait)

NIETZSCHE

Comprenons-nous, mes amis, ce que voulait dire Holder, en quoi son propos, que nous n'avons pas relevé, était une prémonition ?

RILKE

Oui Fritz, cela devient limpide au terme de cette journée. Tandis que Dieu est dévolu à leurs affaires, les hommes se livrent à la connaissance ou encore à la sagesse qui, ensemble, forment une lumière trop vive. Alors Holder nous rappelle que le Père a déposé devant nos yeux un voile de nuit sacrée, non pas la nuit que nous avons habitée dans la forêt mais un voile dans le but de préserver un lieu et à travers lui une présence surtout. Ce voile n'a pas pour but d'occulter le monde mais tout au contraire de préserver ce qui en lui demande encore à paraître. Et ce merle, que Bonaventura a caché sous son chapeau comme si le chapeau devenait le voile lui-même, est le gardien de cette présence. Mais il ne pourra la garder que si à notre tour nous sommes les gardiens de l'ombre.

SCENE 3

LA POÉSIE COMME HYMNE À LA NATURE ET ÉPIPHANIE DU PRESENT

NARRATEUR (OFF)

La poésie ne célèbre pas la nature comme un objet d'admiration, elle ne chante pas le monde comme un ensemble harmonieux offert au regard, elle ne transforme pas ce qui est là en spectacle. L'hymne n'est pas une exaltation, il n'est pas un élan qui viendrait ajouter à la nature une valeur qu'elle ne porterait pas d'elle-même. La poésie ne magnifie pas, elle ne sublime pas, elle ne projette pas sur le monde un sens qui lui serait extérieur.

La nature n'est pas un domaine séparé, elle n'est pas un ensemble de formes distinctes que l'on pourrait contempler de l'extérieur. Elle est ce dans quoi nous sommes déjà pris, ce qui ne se donne pas comme objet, mais comme présence enveloppante, sans bord clairement assignable. La poésie ne la décrit pas, elle ne la représente pas, elle se tient dans cette appartenance sans distance, dans ce rapport où rien ne peut être posé face à soi.

L'épiphanie n'est pas une révélation éclatante. Elle ne dévoile pas un sens caché, elle ne rend pas visible ce qui était dissimulé. Elle est ce moment discret où quelque chose se donne sans se montrer, où une présence se laisse sentir sans se fixer en forme déterminée. La poésie ne capture pas cette apparition, elle ne la transforme pas en image, elle en suit la trace sans pouvoir la retenir.

Le Présent n'est pas un au-delà du monde, il n'est pas une dimension séparée qui viendrait s'ajouter au réel. Il ne se tient pas dans une transcendance inaccessible, il n'est pas ce qui s'imposerait comme supérieur ou autre. Il est ce qui se donne dans l'immanence même, comme une présence offerte qui déborde toujours ce qui apparaît. La poésie ne nomme pas ce Présent, elle ne le désigne pas, elle veille seulement sur ce qui en lui demande encore à paraître.

Ainsi, l'hymne n'est pas un chant qui s'élève, il n'est pas une parole qui s'adresse à une puissance supérieure. Il est une manière de se tenir dans ce qui est, sans séparation, sans surplomb, sans appropriation. La poésie ne s'adresse pas à la nature, elle ne parle pas pour elle, elle se laisse traverser par ce qui se donne sans être possédé.

Dans cette condition, le langage lui-même est transformé. Il ne peut plus désigner des objets, il ne peut plus nommer des éléments distincts, il ne peut plus organiser le monde en une série de formes. Les mots cessent d'être des repères, ils deviennent des points de passage où quelque chose du monde affleure sans se laisser saisir. La parole ne capture pas, elle laisse venir.

Il ne s'agit pas pour autant d'une fusion où tout se confondrait. La nature ne se dissout pas dans une unité indistincte, elle demeure dans sa multiplicité, dans ses différences, dans ses tensions. La poésie ne les efface pas, elle ne les réduit pas, elle les tient sans les opposer. Le Présent ne vient pas unifier, il ne rassemble pas en une totalité, il maintient ouverte la diversité sans la refermer.

Il arrive alors qu'un élément infime — un souffle, un mouvement, une présence à peine perceptible — suffise à faire sentir cette intensité sans qu'elle puisse être nommée. Rien ne se révèle, rien ne se dévoile, et pourtant quelque chose se donne avec une force qui ne peut être réduite. La poésie ne s'en empare pas, elle ne l'interprète pas, elle demeure dans cette apparition sans en tirer de sens.

La poésie est cela : non une célébration, non une élévation, non une révélation, mais une tenue dans ce qui se donne sans se dire, une fidélité à une présence qui ne se laisse pas réduire. Elle ne sépare pas le Présent du monde, elle ne l'isole pas, elle ne le fixe pas.

Elle ne chante pas, elle ne révèle pas, elle ne nomme pas. Elle se tient dans ce qui affleure sans apparaître.

Nos cinq amis se retrouvent, en plein après-midi, dans un verger valaisan, assis autour d'une source ombragée par un large et haut pommier ; sur la branche la plus basse le merle a déposé ses ailes.

NIETZSCHE

Rainer, ce fruit vert en nous qui tombe avant d'avoir mûri, pourquoi donc l'appelles-tu la mort impropre ?

RILKE

La mort est un fruit qui mûrit en nous tout au long de notre vie, comme ces pommes suspendues à cet arbre : elles ne surgissent pas au hasard du butinement des abeilles. Dans la

sève qui s'épanche dans le tronc, elles sont déjà présentes et elles traversent aussi les branches. La mort impropre dont tu parles, c'est une mort empruntée, la mort de tous qui n'est celle de personne. Quand je séjournais dans la grande ville j'ai vu mourir bien des gens : sur les trottoirs, dans les estaminets, au bord des hospices et des hôpitaux mais cette mort qui les emportait était comme une mort feinte, un mot que l'on colle sur celui qui, tombé, a cessé de vivre, une mort anonyme si tu préfères : c'est en cela qu'elle est impropre car pareille mort n'appartient à personne.

BONAVENTURA

Qu'est-ce que cela la change ? La mort n'est jamais propre, elle est sale bien au contraire, elle attire les mouches et tous les nécrophages car la mort pue ! Elle pue le tocsin qui appelle des armées d'insectes.

NIETZSCHE

Tu mélanges tout ! Propre ici signifie à soi, ce n'est pas le contraire de sale ...

BONAVENTURA

Mais je l'avais bien compris, monsieur le redresseur de torts ! Je fais glisser le sens, c'est tout, bien que je ne sois pas certain que la mort en ait un. Rainer compare la mort à ces pommes mais ces pommes, quand elles tombent enfin de l'arbre, si personne ne les ramasse pour leur donner une seconde vie, elles pourrissent sur le sol. Avides, les guêpes débarquent pour le festin et quand elles repartent, il n'y a plus rien : nous au moins, on ne mange pas le trognon ! On préserve les graines, ce sont elles qui donneront, peut-être, de nouveaux arbres. Mais les morts, quand ils sont en terre, qu'est-ce qui pousse à part de mauvaises herbes. Georg ajoutera sans doute que les cercueils sont vides mais dans ce cas où sont les morts ? Que la mort mûrisse en nous, je crois plutôt qu'on s'en rapproche, je peux l'admettre mais si elle est un fruit, il faut bien qu'elle se nourrisse de quelque chose : alors de quoi ?

NIETZSCHE

Du monde, je présume ...

BONAVENTURA

Tu m'en diras tant ! Par transfusion, j'imagine : le monde s'infiltré en nous par nos pieds, je comprends enfin pourquoi on dit qu'ils ont des plantes.

NIETZSCHE

Mais non ! Le monde ne s'infiltré pas en nous par incorporation, sinon il te pousserait des feuilles dans les oreilles et des fleurs au bout des doigts. C'est une métamorphose !

BONAVENTURA

Je pensais qu'il n'y en avait que trois ...

NIETZSCHE

Décidément tu n'en rates aucune ! Tu parles de ce qui reste quand la vie s'en va. Rainer nous parle de ce qui doit s'en aller pour que la vie advienne pleinement. Tu regardes le sol, Bonaventura. Rainer nous parle encore de l'arbre.

BONAVENTURA

Fritz, si tu continues de grimper aux rideaux, ils vont finir par se détacher et je ne suis pas certain qu'ils sont déjà mûrs. Toi tu vises systématiquement le centre de la cible alors que moi je vise toujours à côté. Tu te demandes pourquoi, et bien je vais te le dire : les cibles se déplacent, et très souvent plus vite que nos flèches.

NIETZSCHE

Mes amis, au retour de notre visite à Novalis nous avons convenu de reprendre nos échanges sur la poésie comme hymne à la nature et épiphanie et je pense que notre présence au cœur de ce verger sera propice à notre inspiration. Hymne à la nature et épiphanie, non pas de ce que nous pouvons en observer, nous ne sommes pas des naturalistes, mais de ce qui excède ce que le regard nous permet d'en percevoir. Cet excédent, cette surabondance, nous avons convenu de les nommer « Présent », non pas au sens trivial de l'ici-maintenant mais au sens d'une donation : que nous offre à voir la nature au-delà de son simple spectacle. J'ai la conviction, très ferme, que cette méditation poétique nous permettra d'apporter quelque réponse à la question soulevée, avec une profonde pertinence, par Bonaventura : de quoi la mort, quand elle est propre, se nourrit-elle ?

HÖLDERLIN

Je marchais seul, mais la feuille s'ouvrit comme un psaume,
Et la lumière, tombée d'un nuage, m'offrit son vin.
Ô nature, ta splendeur est une parole sans bord,
Où chaque brin d'herbe contient un chant d'éternité.
La poésie naît là, dans le frémir des feuillages,
Quand l'invisible s'avance au seuil du visible.
Le Présent n'est pas au ciel mais dans la mousse,
Dans la pierre muette où dort un dieu ancien.

NIETZSCHE

Le poème n'est pas prière : il est déflagration de la Présence,
Le rugissement du soleil dans les artères de la terre.
Je me prosterne devant la vigueur du cerf,
Et je bois l'éclair brut dans l'œil des orages.
Ô nature ! tu n'enseignes rien, tu fais surgir !
Ta sagesse est sauvage, ton amour sans pitié.
Le poète te suit comme un tigre suit l'odeur,
Et te célèbre en dansant sur les cendres du monde.

RILKE

Il suffit d'une fleur qui tremble dans le vent,
Pour qu'un monde secret s'ouvre sous la paupière.
Le poème est l'offrande d'un regard qui écoute,
Une main posée sur l'écorce du mystère.
La nature ne parle pas : elle se laisse ressentir,
Elle est ce souffle qui précède toute parole.
Et moi, lentement, je traduis ses silences,
En vers blessés d'amour et de lumière.

LE POMMIER

*Je voulais alors quitter l'Allemagne. Je ne cherchais plus rien parmi ce peuple ;
J'avais été suffisamment piqué par des affronts implacables et ne voulais pas*

*Que mon âme saigne à mort parmi de tels hommes. Mais le printemps céleste
Me retenait ; il était la seule joie qui me restât, il était mon dernier amour,
Comment aurais-je pu encore penser à autre chose et quitter le pays où
Se trouvait aussi le printemps ? Jamais je n'avais éprouvé avec une telle plénitude
Cette antique et ferme parole du destin : qu'un bonheur nouveau s'élève
Dans le cœur lorsqu'il endure et traverse la nuit de deuil la plus profonde,
Et que, comme le chant du rossignol dans l'obscurité, le chant de vie du monde
Ne retentit pour nous de manière divine qu'au cœur de la souffrance la plus profonde.*

(Hölderlin, « Hyperion », livre II)

LE MERLE

Car je vivais désormais avec les arbres en fleurs comme avec des Génies,
Et les clairs ruisseaux qui coulaient sous eux murmuraient la douleur
Hors de mon sein comme des voix divines. Et cela m'advint partout,
Cher ami, lorsque je reposais dans l'herbe et que la tendre vie verdoyait
Autour de moi, lorsque je gravissais la colline tiède où la rose sauvage
Fleurissait autour du sentier de pierre, et lorsque je glissais en barque
Le long des rives du fleuve, autour de toutes les îles aériennes que le fleuve
Nourrit avec douceur.

(Hölderlin, ibidem)

LA SOURCE

*Et lorsque, le matin, je montais souvent jusqu'au sommet de la montagne,
Comme les malades montent vers la source minérale, me frayant un passage
Parmi les fleurs endormies, tandis qu'à mes côtés, rassasiés de doux
Sommeil, les chers oiseaux s'élançaient hors des buissons, vacillant
Dans la demi-lumière et avides du jour ; tandis que l'air plus vif portait*

*Désormais vers le haut les prières des vallées, les voix des troupeaux
Et les sons des cloches du matin ; et que la haute lumière, la lumière
Divinement claire, venait par le sentier familier, enchantant la terre
D'une vie immortelle, de sorte que son cœur se réchauffait et que
Tous ses enfants se reconnaissaient à nouveau — ô, tel la lune demeurée
Encore au ciel pour partager la joie du jour, je me tenais là, moi aussi solitaire,
Au-dessus des plaines, et je pleurais des larmes d'amour vers les rives
Et les eaux scintillantes, sans pouvoir longtemps détourner mon regard.*

(HÖLDERLIN, ibidem)

TRAKL

J'ai vu l'automne s'agenouiller dans les roseaux,
Et les âmes des arbres pleurer dans le brouillard.
La nature est un cimetière où le Présent dort,
Un royaume enfoui que la poésie exhume.
Chaque oiseau mort devient une parole enfouie,
Chaque pierre retournée un écho de l'ancien monde.
Et c'est dans l'ombre que monte l'oraison,
Quand la forêt récite ses psaumes sans langue.

BONAVENTURA

Moi je parle aux hérissons, aux nuages distraits,
Et je ris quand la pluie me gifle comme un prophète.
Le Présent ? Il pue parfois comme un champ de boue,
Mais c'est là que je plante mon drapeau dérisoire.
Le poème est une cabane en brindilles de vent,
Un abri pour les saints oubliés du dimanche.
La nature est folle, et moi j'épouse sa démente,
Car même les corneilles prient quand elles crient.

LE POMMIER

*Ou bien, le soir, lorsque je m'égarais profondément dans la vallée
Jusqu'au berceau de la source, là où les sombres couronnes de chênes
Bruissaient autour de moi, et où la nature m'ensevelissait dans sa paix
Comme un saint mourant ; lorsque la terre n'était plus qu'ombre,
Et qu'une vie invisible murmurait à travers les branches et les cimes,
Tandis que le nuage du soir demeurait immobile au-dessus des sommets,
Montagne lumineuse d'où les rayons du ciel s'écoulaient vers moi
Comme des ruisseaux pour étancher la soif du voyageur.
Ô soleil, ô souffles légers, criai-je, c'est par vous seuls que mon cœur
Vit encore, comme parmi des frères !*

(Hölderlin, ibidem)

LE MERLE

*Ainsi je m'abandonnai de plus en plus à la nature bienheureuse,
Presque sans mesure. J'aurais tant voulu redevenir enfant pour être
Plus proche d'elle ; j'aurais tant voulu savoir moins et devenir semblable
Au pur rayon de lumière pour être plus proche d'elle ! Ô me sentir un instant
En sa paix, en sa beauté — combien cela signifiait-il plus pour moi que des années
Pleines de pensées, que toutes les tentatives de ces hommes qui tentent tout !
Comme la glace, tout ce que j'avais appris, tout ce que j'avais accompli
Dans la vie fondit, et tous les projets de la jeunesse moururent en moi ;
Et ô vous, chers êtres lointains, morts et vivants, combien nous étions intimement un !*

(Hölderlin, ibidem)

Nos amis se turent un long moment, captivés par cette vie qui s'agitait autour d'eux. Des papillons voltigeaient de fleur en fleur tandis qu'à celles des arbres les abeilles butinaient le précieux nectar pour ensuite dans le rucher en soustraire le miel doré, alchimie de l'invisible.

LA SOURCE

*Et de nouveau des mois et des années passèrent sur l'âme
De Zarathoustra et il ne s'en apercevait pas ; ses cheveux cependant
Devenaient blancs. Un jour qu'il était assis sur une pierre devant
Sa caverne, regardant en silence dans le lointain car de ce point
On voyait la mer, bien loin par-dessus des abîmes tortueux,
Ses animaux pensifs tournèrent autour de lui et finirent par se placer devant lui.
« Ô Zarathoustra, dirent-ils, cherches-tu des yeux ton bonheur ?
Qu'importe le bonheur, répondit-il, il y a longtemps que je n'aspire plus
Au bonheur, j'aspire à mon œuvre. Ô Zarathoustra, reprirent derechef
Les animaux, tu dis cela comme quelqu'un qui est saturé de bien.
N'es-tu pas couché dans un lac de bonheur teinté d'azur ?
Petits espiègles, répondit Zarathoustra en souriant,
Comme vous avez bien choisi la parabole ! Mais vous savez aussi
Que mon bonheur est lourd et qu'il n'est pas comme une vague mobile :
Il me pousse et il ne veut pas s'en aller de moi, adhérent comme de la poix fondue.
Alors ses animaux pensifs tournèrent derechef autour de lui,
Et de nouveau ils se placèrent devant lui. « Ô Zarathoustra, dirent-ils,
C'est donc à cause de cela que tu deviens toujours plus jaune et plus foncé,
Quoique tes cheveux se donnent des airs d'être blancs et faits de chanvre ?
Vois donc, tu es assis dans ta poix et dans ton malheur !*

*Que dites-vous là, mes animaux, s'écria Zarathoustra en riant,
En vérité j'ai blasphémé en parlant de poix. Ce qui m'arrive, arrive
À tous les fruits qui mûrissent. C'est le miel dans mes veines qui rend
Mon sang plus épais et aussi mon âme plus silencieuse.
Il doit en être ainsi, ô Zarathoustra, reprirent les animaux,
En se pressant contre lui ; mais ne veux-tu pas aujourd'hui monter
Sur une haute montagne ? L'air est pur et aujourd'hui, mieux que jamais,
On peut vivre dans le monde. Oui, mes animaux, repartit Zarathoustra,
Vous conseillez à merveille et tout à fait selon mon cœur : je veux monter
Aujourd'hui sur une haute montagne ! Mais veillez à ce que j'y trouve
Du miel à ma portée, du miel des ruches dorées, du miel jaune et blanc
Et bon et d'une fraîcheur glaciale. Car sachez que là-haut
Je veux présenter l'offrande du miel.*

(Nietzsche, « L'offrande du miel », in « Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV)

LE MERLE

*Cependant, lorsque Zarathoustra fut arrivé au sommet, il renvoya
Les animaux qui l'avaient accompagné, et il s'aperçut qu'il était seul :
Alors il rit de tout cœur, regarda autour de lui et parla ainsi :
J'ai parlé d'offrandes et d'offrandes de miel ; mais ce n'était là qu'une ruse
De mon discours et, en vérité, une folie utile ! Déjà je puis parler
Plus librement là-haut que devant les retraites des ermites et les animaux
Domestiques des ermites. Que parlais-je de sacrifier ? Je gaspille
Ce que l'on me donne, moi le gaspilleur aux mille bras :*

Comment oserais-je encore appeler cela sacrifier !

Et lorsque j'ai demandé du miel, c'était une amorce que je demandais,

Des ruches dorées et douces et farouches dont les ours grognons

Et les oiseaux singuliers sont friands : je demandais la meilleure amorce,

L'amorce dont les chasseurs et les pêcheurs ont besoin. Car si le monde

Est comme une sombre forêt peuplée de bêtes, jardin des délices

Pour tous les chasseurs sauvages, il me semble ressembler plutôt encore

À une mer abondante et sans fond, une mer pleine de poissons multicolores

Et de crabes dont les dieux mêmes seraient friands,

En sorte qu'à cause de la mer ils deviendraient pêcheurs et jetteraient

Leurs filets : tant le monde est riche en prodiges grands et petits !

Surtout le monde des hommes, la mer des hommes : c'est vers elle

Que je jette ma ligne dorée en disant : ouvre-toi, abîme humain !

(Nietzsche, ibidem)

Ces paroles de la source et du merle avaient soustrait nos cinq amis à leur ravissement et, nourris de cette offrande, ils reprirent leur discussion ...

HÖLDERLIN

Tout en elle est offrande, même le vertige,

Et c'est à genoux que l'on reçoit son feu.

Je n'ai rien d'un prêtre, mais je célèbre ses noces,

Quand l'azur descend, ivre, sur les rameaux.

Il faut un cœur brisé pour entendre sa clarté,

Et des mots trempés dans l'eau vive de l'éveil.

La nature parle en éclats, non en discours,

Et la poésie est l'écho de son feuillage sacré.

NIETZSCHE

Je l'ai vue nue, sans voile, bête et dévorante,
Et j'ai crié "Oui !" à cette déesse terrible.
Elle m'a tout pris, m'a arraché mes idées,
Pour me rendre à l'instinct, à l'élan, à la vie.
Le poète n'est pas témoin, il est sacrifice,
Jeté nu dans la fête immense des éléments.
Et c'est par le feu qu'il devient oracle,
Hurlant avec les loups sous la lune ouverte.

RILKE

Elle s'approche parfois comme une amante timide,
Et d'un parfum d'herbe bouleverse mon être.
Alors j'écris avec la voix d'un rameau,
Et je pleure en silence comme pleurent les sources.
Je suis l'enfant que la mousse a reconnu,
Le frère des ronces et du vent d'altitude.
Et le poème est le fruit qu'elle dépose,
Dans les mains tremblantes de l'émerveillé.

TRAKL

Sous les cieux mauves, je chemine parmi les cendres,
Et les corbeaux m'enseignent les mystères du froid.
La nature me parle avec sa bouche morte,
Et je l'écoute, perdu, entre deux crépuscules.
Il n'y a pas de clarté sans sa nuit secrète,
Pas d'épiphanie sans passage par le gouffre.
Le poème naît du givre sur les tombes,
Et des roses qui poussent entre les os.

BONAVENTURA

Moi, je porte un chapeau fait de feuilles mortes,
Et je parle aux racines comme à des ivrognes.
La nature est farceuse : elle cache ses saints

Dans les taupinières, les flaques et les chiens galeux.
Le Présent, c'est aussi ce qui fait tache,
Ce qui pousse là où l'on n'attend rien.
Et le poème ? Une grimace dans la liturgie,
Un clin d'œil que la forêt adresse au néant.

HÖLDERLIN

Je me suis assis sous l'arbre et j'ai pleuré de gratitude,
Car tout était là, tout, sans que je demande rien.
Une abeille passa, et ce fut une révélation,
Une brise, et j'entendis l'ancien langage du monde.
Il faut si peu pour que le Présent nous envahisse,
Un chant d'oiseau suffit à dilater l'être.
Et le poème, dans ce frisson, se dresse,
Telle une flamme offerte au ciel qui s'ouvre.

NIETZSCHE

Qu'on me dise encore que le monde est vide !
Je le hurlerai : il déborde, il rugit, il enfante !
Tout palpite d'un dieu dont le nom est oublié,
Et la nature est son cri jeté dans la matière.
Le poème est ce cri repris en pleine gorge,
Affirmation pure, danse et incendie.
Ce n'est pas à genoux qu'on l'entend,
Mais debout, face au chaos, dans l'exultation.

RILKE

L'arbre se tait, mais en son tronc s'élève une prière,
Et chaque feuille chante ce que nul ne sait dire.
La nature est un temple sans autel ni dogme,
Où l'on entre nu, sans questions ni projets.
Le poème est le vestige d'une contemplation,
L'écho lointain d'un silence partagé.

Et quand j'écris, c'est elle qui me guide,
Comme une main posée sur mon épaule en paix.

HÖLDERLIN

Rainer, tu parles d'une prière de l'arbre : comme ces mots sont doux à mes oreilles. Mais cette prière n'est-elle pas justement l'offrande du miel dont parlaient la source et le merle. Cette offrande n'est-elle pas la plus précieuse indication de cette épiphanie, de ce Présent que nous appelons, ensemble, à se manifester ?

BONVENTURA

Et aussi ce dont se nourrit la mort propre ?

NIETZSCHE

Le miel n'est pas le sang de l'arbre mais le résultat d'une précieuse harmonie entre lui et l'abeille : n'est-ce pas l'abeille qui, récoltant le nectar, permet ainsi à l'arbre de produire ses fruits. Mon ami, la mort propre ne se nourrit pas de miel mais de ce Présent dont parlait Holder, le fruit d'une communauté qui défie jusqu'au langage. Qu'en penses-tu, Rainer.

RILKE

Permettez mes amis que je vous lise un passage d'une lettre que j'écrivis à un ami ...

Rilke sort de sa poche une enveloppe, en retire une lettre qu'il déplie soigneusement et se préparer à lire ...

RILKE

Partout, la temporalité s'abîme dans la profondeur de l'Être.

Il faut donc non seulement utiliser toutes les formes de l'Ici dans

Les limites du temps, mais encore, autant que faire se peut,

Les intégrer dans ces significations supérieures auxquelles

Nous avons part. Il s'agit, avec une conscience purement terrestre,

Profondément terrestre, radieusement terrestre, d'intégrer

Tout ce que l'on touche, tout ce que l'on regarde ici dans

Cet horizon plus vaste, le plus vaste.

*Non pas dans un Au-delà dont l'ombre enténèbre la terre,
Mais dans un Tout, dans le Tout. La nature, les choses de
Notre commerce et de notre usage, sont choses provisoires
Et caduques ; mais elles sont, aussi longtemps que nous
Sommes ici, notre bien et notre amitié, des complices de
Notre détresse et de notre joie, comme elles ont été les
Familières de nos ancêtres.*

*Il ne s'agit donc pas seulement de ne pas condamner ou
Rabaisser l'Ici ; mais du fait même de la précarité qu'ils
Partagent avec nous, ces phénomènes et ces choses
Doivent être par nous compris selon la plus intime entente,
Et transformés. Transformés ? Oui, car notre tâche est
D'imprimer en nous cette terre provisoire et caduque si
Profondément, si douloureusement et si passionnément
Que son essence ressuscite "invisible" en nous.*

*Nous sommes les abeilles de l'Invisible. Nous butinons
Éperdument le miel du visible, pour l'accumuler dans la
Grande ruche d'or de l'Invisible.*

(Rilke, « Lettre à Witold von Humelicz », extrait)

HÖLDERLIN

Butiner l'invisible, voilà donc ce Présent que nous appelons de nos voix, ce Présent qui excède l'arbre et ses fleurs, le nectar et le miel qu'au rucher les abeilles confectionnent de leur propre salive, ce même miel qui, coulant dans les veines de Zarathoustra, en fortifie l'esprit. Car lui seul est l'invisible qui en toutes choses, les traversant, en assure cette surabondance dont nous parlions, cet excès que le regard glissant ne saurait dévoiler et qui exige, pour l'être un regard intérieur, un voir avec les yeux de l'âme. Et c'est ici, peut-être, dans communauté cousue de

mystères, que vie et mort, dans une profonde unité, se lient d'amitié et ne sont plus ces adversaires tels qu'on les a trop souvent pensés.

TRAKL

J'ai vu la neige tomber sur des ossements calmes,
Et la forêt couvrir les ruines d'un manteau d'oubli.
La nature enterre tout, et c'est là sa tendresse,
Elle efface sans bruit, elle console en mourant.
Le poème est cette neige lente sur les douleurs,
Un baume fait de vent et de poussière douce.
Je n'attends pas de miracle, mais une présence,
La lumière pâle qui persiste entre les branches mortes.

BONAVENTURA

Je la célèbre avec des grimaces et des chansons folles,
Car elle aime les fous, les éclopés, les clowns lunaires.
Le poème est un cirque où la mousse rit,
Et où le vent fait voler les chapeaux des sages.
Je ne la prie pas : je la dérange avec tendresse,
Je lui tends un miroir où elle se voit en ogresse.
Et parfois, dans mon rire, elle se reconnaît,
Et me souffle un vers, bourru, quasi sacré, inespéré.

LA SOURCE

Un jour, je me tenais profondément à la campagne, près d'une fontaine, à l'ombre de falaises couvertes de lierre vert et de buissons fleuris en surplomb. C'était le plus beau midi que j'aie connu. De doux souffles passaient, et la terre brillait encore d'une fraîcheur matinale, et la lumière souriait sereinement dans son éther natal. Les hommes étaient rentrés chez eux pour se reposer à la table familiale après le travail ; mon amour était seul avec le printemps, et une nostalgie insondable m'habitait. Diotima, criaï-je, où es-tu, ô où es-tu ? Et je sentis comme si j'entendais la voix de Diotima, cette voix qui jadis m'avait réjoui aux jours de bonheur.

Je suis avec les miens, cria-t-elle, avec les tiens, avec ceux que l'esprit humain errant ne reconnaît pas !

Une douce terreur me saisit, et ma pensée s'endormit en moi.

Ô chère parole sortie d'une bouche sainte, criai-je lorsque je me fus réveillé à nouveau, chère énigme, te saisis-je ?

Et une fois encore je jetai un regard vers la nuit froide des hommes, et je frissonnai, et je pleurai de joie d'être ainsi béni ; et je prononçai des paroles, je crois, mais elles étaient comme le rugissement du feu lorsqu'il s'élève et laisse derrière lui les cendres.

(Hölderlin, ibidem)

LE MERLE

« Ô vous », pensai-je, « avec vos dieux, nature ! J'ai rêvé jusqu'au bout le rêve des choses humaines, et je dis : toi seule vis, et tout ce que les êtres sans paix ont contraint et conçu fond dans tes flammes comme des perles de cire !

Depuis combien de temps se sont-ils passés de toi ! Ô depuis combien de temps leur foule t'a-t-elle châtiée, t'appelant, toi et tes dieux, vulgaires — tes dieux vivants, bienheureusement sereins !

Les hommes tombent de toi comme des fruits pourris — ô qu'ils périssent ! Car ainsi ils retournent à ta racine, et ainsi ferai-je aussi, ô arbre de vie, afin de reverdir avec toi et de respirer au milieu de ta couronne avec toutes tes branches en bourgeon !

Paisiblement et profondément, car nous avons tous germé de la semence d'or !

Ô sources de la terre ! ô fleurs ! et vous, forêts et aigles, et toi, lumière fraternelle ! comme notre amour est ancien et nouveau ! — Nous sommes libres, ne cherchons pas anxieusement à être semblables extérieurement ; comment le mode de vie ne varierait-il pas ? Pourtant nous aimons tous l'éther, et dans les replis les plus profonds de notre être intime, nous sommes égaux.

(Hölderlin, ibidem)

LE VENT

Nous non plus, nous non plus, ne sommes pas séparés, Diotima, et les larmes versées pour toi ne le savent pas. Nous sommes des sons vivants, nous harmonisons dans ton euphonie, ô nature ! Qui la déchirerait ? Qui pourrait séparer des amants ?

Ô âme ! âme ! beauté du monde ! beauté indestructible et enchanteresse, avec ta jeunesse éternelle ! tu es ; qu'est-ce donc alors que la mort et toute la misère des hommes ? — Ô ! bien des paroles vides ont été proférées par d'étranges êtres. Pourtant tout naît de la joie, et tout s'achève dans la paix.

Les dissonances du monde sont comme les querelles des amants. Au cœur de la dispute est la réconciliation, et tout ce qui est séparé se rejoint à nouveau. Les artères se séparent et retournent au cœur, et tout est une vie éternelle, ardente, unique. »

(Hölderlin, ibidem)

RILKE

As-tu compris, Bonaventura ? La mort propre se nourrit de ce qui traverse le monde et la nature dans l'invisible ...

BONAVENTURA

Tu sais, Rainer, moi qui suis veilleur de nuit, j'ai bien souvent perçu dans la pénombre ce que tant d'autres n'y voient pas. Je sais tout autant qu'il ne suffit pas de porter le chapeau de Goethe, la perruque de Lessing ou le bonnet de Schiller pour être un grand poète. Portés par un fou, ces attributs ne cachent rien que cette folie qui le pousse à les porter. Aussi méfions-nous des apparences car le chapeau pourrait bien laisser croire que c'est Goethe lui-même qui s'attarde dans la pénombre. Aussi à quoi bon cette lanterne si mes yeux n'en voient que la lumière ?

NIETZSCHE

Que veux-tu dire ? On a bien du mal à te suivre dans tes détours nocturnes ...

BONAVENTURA

Il ne suffit pas de porter son chapeau pour être Goethe : je me méfie de ceux qui prétendent que la matière est le visible de l'invisible. Seules les abeilles savent le nectar des fleurs et elles en font du miel. On a tendance à penser qu'il suffit d'un tronc, de branches et quelques feuilles pour être un arbre : on en oublie les racines car elles sont invisibles et cependant elles sont partout dans l'arbre, elles sont la sève qui s'écoule en toutes ses parties. Holder a dit un jour du fils de Laïos qu'il avait un œil de trop mais de cet œil en prime, voyait-il autre chose ? Si l'invisible ne paraît qu'aux yeux de l'âme, alors il est préférable de fermer les autres. C'est alors seulement que le Présent devient visible et nourrit cette mort qui en nous ne cesse de mûrir. Mais cette mort quelle est-elle si ce n'est le renoncement à toutes nos illusions, ce que l'on croit savoir et détermine, une fois pour toutes, ce que l'on voit.

NIETZSCHE

Tu veux dire que nous ne voyons des choses que ce qu'on en sait ou encore ce qu'on en croit et qu'il faut renoncer à toutes ces prétentions pour voir des choses ce qu'elles sont vraiment ?

BONAVENTURA

Absolument ! L'homme ne voit pas le monde avec ses yeux mais avec ses connaissances et ses croyances. Quand je dis qu'il faut fermer les yeux, je veux dire les fermer sur toutes ces illusions. Alors se crée en nous assez d'espace pour que le monde y résonne dans sa vérité.

NIETZSCHE

Je suis abasourdi par autant de sagesse ...

BONAVENTURA

On me prend volontiers pour un bouffon mais je ne me moque jamais du monde, seulement de ceux qui prétendent le connaître. C'est pour cette raison que je vise toujours à côté de la cible, là où précisément la plupart ne trouve rien à atteindre. Je suis un déménageur : la nuit je déplace les idées, je fouille les ombres pour y trouver ce que le jour ne voit jamais. Tu sais ce qui lui manque, à ce jour qui n'y voit pas grand-chose ?

RILKE

Un reste de la nuit !

BONAVENTURA

Le juste vrai est une énigme qui brûle dans la lumière et ne laisse que des cendres.

SCENE 4

LA POÉSIE COMME DE-BORD DE L'ÂME DU MONDE

NARRATEUR (OFF)

La poésie ne déborde pas comme une émotion qui se répandrait, elle ne laisse pas s'écouler un trop-plein intérieur qui chercherait à se dire, elle ne libère pas une intensité qui attendrait son expression. Le débordement n'est pas ici une expansion, il n'est pas une amplification de ce qui est déjà là. Il advient lorsque ce qui devrait contenir ne contient plus, lorsque ce qui semblait intérieur cesse de se maintenir comme tel.

L'âme n'est pas un réservoir, elle n'est pas un lieu plein d'affects et de pensées qui demanderaient à être exprimés. Elle est un lieu de passage où le monde devient davantage lui-même qu'il ne l'était avant d'y entrer. Elle n'est pas ce dedans que la poésie viendrait révéler. Ce qui est en jeu ne tient pas dans une intériorité, il ne peut pas être rapporté à un centre qui en serait la source. L'âme elle-même est traversée, déplacée, exposée à ce qui ne peut être contenu.

Ainsi, le débordement ne consiste pas à sortir de soi, il ne suppose pas un intérieur qui viendrait se répandre vers l'extérieur. Il est ce moment où la distinction entre dedans et dehors ne tient plus, où ce qui affecte ne peut être assigné à une origine. Ce qui se donne ne vient pas de l'âme, mais la traverse, la déborde sans s'y arrêter.

La poésie ne traduit pas ce débordement, elle ne lui donne pas une forme qui permettrait de le contenir à nouveau. Elle ne transforme pas cette tension en expression, elle ne la convertit pas en langage stabilisé. Elle se tient dans ce mouvement où quelque chose passe sans pouvoir être retenu, où ce qui se dit ne peut être reconduit à un sujet qui parlerait.

Dans cette condition, le langage ne peut plus servir de contenant. Il ne recueille pas ce qui déborde, il ne canalise pas, il ne structure pas. Les mots ne viennent pas organiser, ils sont eux-mêmes traversés, déplacés, parfois débordés par ce qu'ils tentent d'approcher. La parole ne fixe pas, elle laisse passer ce qui ne peut être retenu.

Il ne s'agit pas pour autant d'un excès désordonné, d'une profusion incontrôlée. Le débordement n'est pas le chaos, il n'est pas une dispersion sans tenue. Quelque chose tient, mais cette tenue n'est pas celle d'un cadre qui contiendrait, elle est celle d'un passage qui ne se referme pas. La poésie ne stabilise pas, elle maintient ouverte cette traversée.

Il arrive alors que ce qui est dit semble venir d'un lieu qui n'est ni intérieur ni extérieur, d'un point qui ne peut être situé. Ce qui apparaît ne peut être attribué, ce qui se donne ne peut être possédé. L'âme n'est plus le lieu d'où cela vient, elle est ce qui est traversé par ce qui la dépasse.

La poésie est cela : non l'expression d'un dedans, non la libération d'un contenu, mais une exposition à ce qui excède toute contenance, une tenue dans ce qui déborde sans pouvoir être repris. Elle ne restitue pas, elle ne traduit pas, elle ne recueille pas.

Elle ne contient pas, elle ne retient pas, elle ne possède pas. Elle laisse passer ce qui ne tient nulle part.

Le poème ne parle pas du poète ; il fait résonner la transfiguration du monde accomplie en lui.

Le Présent est cette donation invisible dans laquelle le monde peut apparaître autrement qu'il n'apparaît ordinairement.

L'âme ne déborde pas d'un trop-plein mais sous la poussée du Présent lui-même :

Trop de sagesse ne vaut pas mieux. Qui le connaît

C'est la gratitude. Mais c'est trop à garder pour elle seule,

Et un poète aux autres se joindra

Volontiers qui l'aideront à comprendre.

(Hölderlin, « Vocation du poète », extrait)

On retrouve nos amis une fois encore dans ce berger, installés au bord de la source et de sa fraîcheur ...

BONAVENTURA

Je vous disais hier et ici-même qu'il faut renoncer aux illusions du savoir et de la croyance, non pour creuser un vide dans l'âme mais pour la décapsuler, la dévêtir de ces manteaux qui l'étouffe. L'âme est un passage, pas même un lieu, et c'est ce passage que, par le renoncement, il nous faut désobstruer. Le Présent n'a que faire des récipients. Déborder ne signifie pas ici dépasser un bord ou s'étendre au-delà d'une limite : il signifie « être en excès » comme on dit parfois des enfants qu'ils débordent de joie. Ainsi le dé-bord n'est pas ce qui franchit un bord mais ce qui n'en a jamais eu.

LA SOURCE

Le monde ne déborde pas comme un fleuve rompant ses digues,
Ni comme la mer jetant ses vagues contre les falaises ;
Il ne franchit aucune limite et n'abandonne aucun rivage,
Car nulle frontière ne l'attend dans la profondeur de l'être.
Longtemps nous avons bâti des murs avec nos connaissances,
Dressé des clôtures de croyances autour de chaque chose,
Et nommé « vérité » ce qui demeurerait prisonnier des mots ;
Mais le Présent soufflait déjà dans les herbes du chemin,
Et sous les pierres dormait une source plus ancienne
Que tous les savoirs dont nous avons encombré nos mains.

Alors vient le renoncement, non comme une perte mais une ouverture,
Et l'âme décapsulée cesse enfin d'être sa propre geôle ;
Le monde la traverse sans rencontrer de porte fermée,
Le merle chante et son chant ne demeure nulle part,
La lumière se retire un peu pour laisser place aux ombres,
L'arbre devient plus arbre que son nom ne le permettait,
La pierre plus profonde que le regard qui la mesurait.
Ainsi le dé-bord n'est pas l'au-delà d'un bord disparu,

Mais l'excès silencieux de ce qui ne peut être contenu,
Le chant du monde lorsqu'il retrouve sa voix dans la nuit.

(« De-bord »)

BONAVENTURA

L'eau d'une rivière s'écoule entre deux rives qui sont les gardiennes de son voyage mais il arrive parfois que cette eau, coulant paisiblement, croise sur sa route une digue, un barrage. Alors l'eau soudain s'arrête, elle stagne, d'abord mare elle devient progressivement étang. Les étangs sont les cimetières des eaux courantes et leurs berges les gardiennes de ce qui mourant se mélange à la terre et devient vase. Si l'eau frétille encore à la surface, dans les profondeurs tout n'est qu'obscurité. Si l'étang déborde quelques fois, c'est des crocodiles, fouilleurs des marécages, regagnent la terre ferme pour y digérer leurs proies. Vient alors l'inattendu qui fissure la digue, ronge le barrage qui finit par céder et désormais chômeurs, les castors se retirent dans les profondeurs de la forêt. L'eau s'écoule à nouveau et fend la terre du lit qu'elle creuse en s'avancant. C'est le de-bord, non le par-delà des rives mais le passage du seuil d'un nouveau voyage au cours inconnu. Il arrive parfois que les eaux, gonflées par des pluies torrentielles sortent de leur lit et s'étendent dans la plaine par-dessus leurs rives : on dit alors que la rivière déborde. Mais le de-bord est autre chose : la rivière, soudain libérée de ses entraves, passe et puis reprend son cours entre des rives nouvelles : le de-bord est un passage, la décapsulation d'une âme prisonnière du bouchon des croyances et de toutes les certitudes qui, fermement, en resserrent le goulot. Mais quand celles-ci ne sont plus que rebuts, alors l'âme se met à respirer et tout ce qui demeurait sur le seuil, dans l'attente incertaine que s'ouvre enfin le goulot de l'âme, reprend son cours et s'aventure dans le passage.

NIETZSCHE

Des crocodiles dans un étang ?

BONAVENTURA

Crocodile ou brochet : ils ont la même mâchoire ...

NIETZSCHE

Le de-bord comme passage : tu aurais un autre exemple dans la musette ?

BONVENTURA

Bien sûr ! Imagine une rivière qui se jette dans un gouffre : comment veux-tu qu'elle en remonte ? Alors elle ronge, avec patience, beaucoup de patience, la roche calcaire et se fraie un chemin dans la roche. Sur son chemin elle laisse des grottes, des formes étranges, jusqu'au moment où elle fracture la dernière feuille et entame un nouveau cours, creuse un nouveau lit, s'ouvre un nouvel horizon. Ce qui est remarquable c'est que la rivière a creusé dans la roche son propre chemin sans que rien ni personne ne s'en rende compte, dans l'obscurité la plus totale. On la croyait perdue dans les entrailles de la terre et voilà qu'elle resurgit là où nul ne l'attendait. La traversée patiente de la roche n'est que passage et dans la roche, à mesure qu'elle la creusait, la rivière n'a pas laissé de rives, juste un passage : c'est le de-bord.

NIETZSCHE

Ainsi donc, lorsque la rivière traversait la roche, nul ne pouvait la suivre ?

BONAVENTURA

Personne. Elle-même ne savait pas où elle allait. Elle ne faisait que passer.

NIETZSCHE

Voilà qui ressemble fort à une pensée.

BONAVENTURA

Non. Une pensée sait généralement où elle veut aller. Une rivière est beaucoup plus aventureuse.

LE MERLE

Longtemps l'âme fut claire comme une vitre sans mémoire,
Et le monde la traversait sans y laisser son empreinte ;
Les arbres y passaient tels des passants dans une gare,
Les pierres comme des ombres glissant sur l'eau des jours.
Elle croyait voir parce qu'elle demeurait transparente,
Ignorant qu'un miroir trop pur ne reflète jamais rien ;
Ainsi les choses fuyaient dans l'éclat de leur apparence,
Et le ciel lui-même n'était qu'un plafond de lumière.

Alors la mort vint, non comme une faux dans les ténèbres,
Mais comme une lente teinte déposée sur le regard.

Jour après jour elle obscurcit la transparence première,
Non pour voiler le monde mais pour lui rendre sa profondeur ;
Dans le verre de l'âme apparut un reflet plus ancien,
Une présence que nul savoir ne pouvait retenir.
Le merle dans sa branche y laissa vibrer son silence,
La pierre y découvrit le poids secret de son repos,
Et l'arbre s'y pencha comme au bord d'une source obscure.
Alors le monde se contempla dans ce miroir assombri
Et reconnut dans cette ombre la couleur du Présent ;
Depuis, les poèmes résonnent de cette rencontre.

(« Le miroir de l'âme »)

RILKE

Le miroir de l'âme, c'est la mort propre dont nous parlions : elle mûrit en nous au fil du temps jusqu'à ce que l'âme, enfin débarrassée de tout ce qui la détourne, s'ouvre au monde dans toute sa profondeur. Il ne s'agit pas de mourir au sens courant mais de mourir proprement à tout ce qui n'est pas soi. « Je est un autre » disait un jeune poète français » : cet autre ne peut advenir qu'à la faveur d'une disparition du je qui n'est tissé que d'apparences et de mensonges : le je est le faux-semblant du véritablement soi. Georg, n'as-tu pas dit un jour que « l'âme est de l'étranger sur terre » ?

TRAKL

Je pense surtout à ceci : « D'un miroir bleu sortait la forme mince de la sœur et il se jetait comme mort dans le noir ». Quand la sœur surgit du miroir bleu, le jeune homme se jette comme mort dans le noir car il comprend alors qu'il n'était pas jusque là ce qu'il est véritablement : la sœur le découvre comme frère. Et le jeune s'efface, meurt dans la plus profonde obscurité.

RILKE

Pourquoi est-il bleu ce miroir ?

TRAKL

Parce qu'il est nocturne ! Le jour, en plein midi, le miroir n'a pas d'ombre à réfléchir, il ne renvoie que l'image impropre du jeune homme. La sœur appartient à la nuit : elle est lunaire et de sa pâle clarté elle éclaire en suffisance le chemin du frère dans sa propre nuit. Le bleu du miroir contraste avec le noir dans lequel se jette le jeune homme. La nuit n'est jamais totalement obscure : ce qui l'est ici, c'est le jour qui ne renvoie du frère qu'une image faussée. C'est le je dont tu parlais : de même que l'autre ne peut surgir qu'à la faveur de son effacement dans le plein obscur, l'âme cesse d'être une étrangère sur terre dès l'instant où le crépuscule nous révèle la terre dans sa plus profonde vérité.

BONAVENTURA

Le je est la poubelle de nos mauvaises consciences ! Regardez-moi et surtout oubliez qui je suis ! Lorsqu'on ne sait plus très bien ce que l'on est, on finit toujours par collectionner des cartes de visite. Les cartes de visite sont des pierres tombales imprimées à l'avance. On les distribue avec enthousiasme et l'on passe ensuite sa vie à essayer de ressembler à ce qui est écrit dessus.

NIETZSCHE

Mes amis, la chose est assez rare pour que je n'en dise rien : je remarque en effet qu'Holder s'impatiente, du moins il me semble ; aussi je suggère que nous reprenions notre discussion sur la poésie ...

HÖLDERLIN

Quand l'âme déborde, il ne reste plus de rivages, tout devient cri, et l'éclat fait éclore les larmes. Je n'écris pas : je m'ouvre comme une plaie d'or, je saigne des hymnes que nul temple ne recueille. Chaque mot est un feu issu du trop-plein d'être, un jaillissement pur d'une source sans nom. Ce n'est pas une pensée, c'est une offrande, et l'univers se penche sur ce chant brûlant.

NIETZSCHE

Le moi se brise sous la poussée de la lave, l'âme s'embrase, déborde, et ne se connaît plus. Alors le poème surgit comme un coup de foudre, non pour calmer mais pour attiser la tempête. C'est le cri du cœur qui refuse les digues, le rire fou de l'abîme face aux murs du monde. Je veux des mots qui débordent des crânes, et noient le sage dans le vin des passions.

RILKE

L'âme déborde comme une coupe trop pleine, et ce qui en tombe est parfois le plus pur. Je ne peux plus contenir le frisson de l'exister, il cherche un chant, un vers pour se répandre. Ce n'est pas un art : c'est une nécessité douce, un flux de sève montant dans la gorge du poème. Là où la forme craque, quelque chose surgit, et dans ce débordement, je me sens vivant.

TRAKL

Le silence déborde, l'ombre se fait lumière, quand l'âme, ivre, se penche hors d'elle-même. Je n'écris pas : je laisse s'échapper l'inexprimé, le trop-plein de morts, de visions, de présages. Il y a des vers qui saignent, d'autres qui pleurent, nous viennent d'un trop d'âme et non d'un calcul. Et dans chaque strophe, une brèche s'ouvre, par où l'invisible coule, inlassable et noir.

BONAVENTURA

Je suis une flaque, un trop-plein de nuit rieuse, et mon âme éclabousse comme un vin trop versé. Je n'ai pas de contenant : le monde me traverse, et je ris tant je déborde, malgré moi, malgré tout. La poésie ? Une fuite, une inondation sacrée, qui trempe le réel jusqu'à la moelle. J'en laisse partout, comme un chien fou de joie, et j'espère que ça pousse, que ça bout, que ça vit.

LE BLEUET

Dans la chambre où le soir déposait sa poussière de lune,
Un miroir demeurait contre le mur comme une eau sans rive,
Nul visage vivant n'osait longtemps s'y pencher sans trembler,
Car il gardait au fond une clarté plus vieille que la lampe,
On eût dit qu'une nuit y respirait sous un bleu très léger,
Comme un ciel retenu dans le verre immobile des absents,
Le frère y revenait avec son cœur chargé d'ombre et d'hiver,
Cherchant moins son image que le défaut secret de son âme,
Et déjà dans le bleu sa propre peine devenait plus vaste,
Comme si le miroir connaissait mieux la nuit que les hommes.

(« Le miroir bleu de la sœur »)

LE COQUELICOT

Il n'y voyait jamais la simple forme de son pauvre visage,
Mais la trace inquiète d'un être arraché à sa demeure,
Le front s'y reflétait comme une pierre exposée aux pluies,
Les yeux y semblaient lourds d'une fatigue antérieure aux jours,
Toute sa vie y prenait la couleur du silence après l'orage,
Et sa bouche déjà portait le goût de la cendre future,
Alors il détournait son regard de cette eau devenue grave,
Comme on se retire d'un puits où dort trop d'obscurité vive,
Mais le miroir restait dans la pénombre avec sa patience,
Et le bleu continuait d'appeler ce qu'il voulait fuir.

(Ibidem)

LE BOUTON D'OR

Car le miroir savait ce que les maisons taisent aux vivants,
Il savait le passage obscur caché sous les gestes du jour,
Il savait qu'une tombe habite en secret les chambres closes,
Et qu'un seuil n'est jamais qu'un peu de bois sur l'abîme ouvert,
Il savait que le pain, la table et l'eau gardent au fond d'eux
La mesure commune des visages promis à la poussière,
Aussi ne renvoyait-il point l'orgueil des heures bien tenues,
Mais ce tremblement nu dont l'homme couvre son cœur par des noms,
Et le frère sentait sous le verre une présence attentive,
Comme si l'ombre même avait trouvé là son regard fidèle.

(Ibidem)

LE TREFLE ROUGE

Puis la sœur apparut non comme un éclat rompu de miracle,
Mais comme une lueur sortie du bleu avec une lenteur d'eau,
Sa silhouette était mince comme un rameau dans le vent d'octobre,
Et pourtant dans sa grâce il y avait plus de terre que d'air,

Nulle gloire ne vint entourer son visage de jeune lune,
Nul triomphe n'entra dans la chambre avec ses pas silencieux,
Elle sortait du miroir comme une paix longtemps retenue,
Comme une pauvre étoile ayant choisi la pénombre des hommes,
Et le frère aussitôt sentit tomber ses défenses de cendre,
Car la nuit, cette fois, n'avancait plus sous la forme du gouffre.

(Ibidem)

LE PISSENLIT

Elle regarda peu, mais ce peu traversa tout son silence,
Comme un rayon d'hiver posé sur la pierre humide d'un puits,
Elle ne demanda ni plainte, ni prière, ni repentir,
Elle ne jugeait pas la peur dont le frère avait fait son toit,
Elle tenait dans ses yeux une douceur plus grave que l'aube,
Une bonté sans salut, plus proche du soir que des cieux,
Alors le bleu du verre devint presque une source habitable,
Le frère y vit trembler non plus sa seule figure meurtrie,
Mais l'espace très doux où la souffrance cesse d'être seule,
Et son cœur desserra l'étreinte obscure où il vivait penché.

(Ibidem)

BONAVENTURA

Vous avez entendu ? Même les fleurs se mettent à parler. Les pierres réfléchissent, les arbres méditent, les merles enseignent et les fleurs récitent des poèmes. À ce rythme-là, il ne restera bientôt plus que les hommes pour ne rien comprendre au monde.

NIETZSCHE

Tu te moques ?

BONAVENTURA

Pas du tout. Je suis même inquiet. Lorsque les fleurs se taisaient, les hommes parlaient à leur place ; à présent qu'elles parlent elles-mêmes, que va devenir la profession de poète ?

RILKE

Peut-être le poète n'a-t-il jamais parlé à leur place.

BONAVENTURA

Voilà qui est encore plus inquiétant. Cela voudrait dire qu'il passait sa vie à tendre l'oreille pendant que les autres rédigeaient des théories sur les pétales.

RILKE

N'est-ce pas le bouchon ou la capsule dont tu parlais tout à l'heure ? Elles parlent du miroir bleu de la sœur : Georg, n'as-tu pas dit que ce miroir était, en quelque sorte, le lieu, en son reflet, d'une métamorphose ?

TRAKL

L'âme est de l'étranger sur terre aussi longtemps qu'elle demeure transparente comme une vitre ; c'est pourquoi le miroir bleu est nocturne : il lui faut toujours une part d'ombre.

BONAVENTURA

Si vous le permettez, j'ai une histoire à vous conter.

NIETZSCHE

Nous t'écoutons, cher ami.

BONAVENTURA

Comme d'habitude je faisais ma ronde nuit quand soudain retentirent dans une ruelle voisine d'horribles cris. Bien sûr je me suis précipité, mon hallebarde bien pointée et, dans cette ruelle sombre j'ai assisté à un bien navrant spectacle : un sinistre individu violentait une pauvre dame. J'ai accouru et, voyant mon arme pointée dans sa direction, le voyou a pris la fuite. Malheur à lui car dans la lueur d'un réverbère j'ai vu son visage avec une telle clarté que je m'en souviendrai toujours. J'ai aidé la vieille dame à se relever, c'était une pauvre vieille et je vous assure qu'elle était terrorisée. J'ai pris sur moi de l'accompagner chez les gendarmes qui se sont occupés d'elle avec beaucoup de réconfort tandis que je faisais rapport au planton. Celui-ci m'a confirmé que de sinistres individus sévissaient la nuit dans la ville et que la plupart d'entre eux leur étaient connus. Aussi m'a-t-il invité à me présenter le lendemain au poste après qu'ils aient

mis la main dessus, espérant que je puisse parmi eux identifier l'agresseur de cette pauvre vieille.

NIETZSCHE

Bonaventura, ton histoire est certainement fort intéressante mais je ne vois pas où tu veux en venir : on dirait un cheveu tombé dans la casserole de soupe.

BONAVENTURA

Fritz, ne sois pas si impatient ! J'ai planté le décor et tu verras que mon histoire n'a rien d'un cheveu. Je suis donc revenu au poste le lendemain et aussitôt un gendarme m'a prié de le suivre dans une pièce sombre. Devant nous se trouvait une vitre derrière laquelle prenaient la pose quelques malfrats bien éclairés. « Reconnaissez-vous l'agresseur de cette nuit ? » me demanda mon hôte : je lui désignai le troisième individu en partant de la gauche. « Et bien cette fois nous le tenons ! » ajouta le gendarme. C'est alors que la peur s'est emparée de moi : si cet individu m'a vu le désigner à travers la vitre, c'en est fait de moi : il se vengera, c'est certain. Je m'en suis confié au gendarme qui aussitôt m'a rassuré : « n'ayez crainte, monsieur, l'individu n'a pas pu vous voir car cette vitre est en réalité un miroir sans tain. » Qu'en dites-vous, mes amis ?

TRAKL

Un miroir sans tain ?

BONAVENTURA

Oui. D'un côté une vitre, de l'autre un miroir. Les gendarmes voient les voleurs, les voleurs ne voient que leur propre reflet.

RILKE

Et quel rapport avec le miroir bleu de la sœur ?

BONAVENTURA

Toute la différence, mon cher Rainer. Dans le poste de gendarmerie, le miroir sans tain protège celui qui regarde. Le témoin demeure caché dans l'ombre tandis que le malfrat ne rencontre que sa propre image. C'est une machine admirable pour arrêter les voleurs mais une machine déplorable pour découvrir son âme.

NIETZSCHE

Explique-toi.

BONAVENTURA

L'homme ordinaire ressemble à ce voyou. Partout où il regarde il rencontre son propre reflet. Il appelle cela le monde. En réalité il ne voit jamais que lui-même.

TRAKL

Et la sœur ?

BONAVENTURA

La sœur éteint les lampes.

RILKE

Les lampes ?

BONAVENTURA

Bien sûr. Dès que la lumière baisse du côté du monde, le miroir cesse de réfléchir. Le voyou disparaît. Le témoin aussi. Il ne reste plus qu'une vitre transparente entre deux obscurités.

NIETZSCHE

Et alors ?

BONAVENTURA

Alors chacun découvre enfin qu'il n'était pas seul dans la pièce. Depuis ce jour-là je me méfie beaucoup des miroirs.

NIETZSCHE

Pourquoi donc ?

BONAVENTURA

Parce qu'ils donnent toujours raison à celui qui les regarde.

RILKE

Je crois comprendre maintenant ce qui distingue le miroir sans tain du miroir bleu. Dans le premier, chacun demeure prisonnier de sa place : le témoin regarde, le voyou se regarde. Le miroir bleu, lui, ne protège personne. Celui qui s'y penche finit par y perdre sa place.

BONAVENTURA

Voilà qui me paraît fort dangereux.

RILKE

La mort propre est précisément ce danger. Tant que le miroir nous renvoie notre seule image, nous demeurons à l'abri. Nous pouvons continuer à nous prendre pour nous-mêmes.

TRAKL

Mais lorsque la sœur surgit du miroir, l'abri disparaît.

BONAVENTURA

Vous me faites penser à la roue d'une charrette qui tourne autour de son moyeu mais que les rais maintiennent à distance.

NIETZSCHE

Et où veux-tu en venir cette fois ?

BONAVENTURA

Au fait que le moyeu et la roue ne se rencontrent jamais. Sans les rais la roue s'effondre ; avec eux elle demeure séparée de ce autour de quoi elle tourne.

RILKE

Tu parles du je et du propre ?

BONAVENTURA

Peut-être. Ou du monde et de l'âme. Ou du frère et de la sœur. Je laisse aux philosophes le soin de nommer les pièces de la charrette.

NIETZSCHE

Permettez, chers amis, que je traduise ce que veut dire Bonaventura puisqu'il m'y invite sournoisement. Du côté des malfrats c'est la lumière vive qui rend le miroir sans tain réfléchissant : ils s'y voient eux-mêmes et rien de ce qui se trouve dans l'ombre de l'autre côté. Du côté du témoin c'est la pénombre qui rend le miroir transparent. Imaginez à présent que la lumière baisse du côté des malfrats : le miroir cesse d'en être un pour devenir une simple vitre et dans la pénombre ils peuvent alors apercevoir le gendarme et le témoin.

RILKE

Fritz, cela nous l'avions déjà compris. Mais nous ne voyons toujours pas ce que viennent faire dans cette affaire la sœur de Georg, la mort propre et cette pauvre roue de charrette.

NIETZSCHE

Cette roue est une image ! Nous sommes les camards de la roue et nous tournons, comme un seul homme, autour du centre, la question du rapport entre le miroir bleu et la mort propre, mais les rais nous empêchent de nous en approcher suffisamment pour l'éclairer. Ici il ne s'agit pas de la capsule des certitudes ou des croyances, mais d'une mort qui n'a pas encore assez mûri pour qu'elle soit propre. Ce qui fait obstruction ? Les mots, ce sont eux sans doute qui sont les rais.

RILKE

Que veux-tu dire ?

NIETZSCHE

Qu'il nous faut déplacer la question et considérer la scène décrite par Bonaventura sous un autre angle. Nous parlions du miroir de l'âme, non d'un miroir dans lequel l'âme pourrait percevoir son reflet mais d'un miroir qui ne serait autre que l'âme elle-même. Nous croyons penser le monde mais en réalité c'est le monde qui se pense à travers nous. L'âme c'est le propre, voilà ce qu'il nous faut admettre mais le propre ne devient tel qu'avec le secours de l'ombre : voilà pourquoi le miroir de l'âme est bleu, nous rappelait Georg.

BONAVENTURA

On peut survivre dans le mensonge mais on meurt dans la vérité ...

NIETZSCHE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

BONAVENTURA

Qu'un monde peut survivre et longtemps, crois-moi, tant qu'il demeure tel que nous le pensons ou le croyons mais imagine que soudain il devienne autre, alors tout s'effondre : le monde et nous avec.

NIETZSCHE

Alors dis-nous comment soudain le monde devient un autre ...

BONAVENTURA

Tu as dit qu'il fallait déplacer la question : faisons-le ! Imagine un miroir sans tain avec d'un côté le monde, écrasé de lumière, et de l'autre, l'âme plongée dans la pénombre. Dans le miroir le monde se refléchit selon ses apparences, de l'autre côté du miroir l'âme voit le monde, un monde lumineux, sans la moindre faille : c'est aussi un monde d'apparence. Suppose à présent que la lumière, à la faveur du crépuscule, se mette à baisser du côté du monde, des zones d'ombre apparaissent. Mais le miroir sans tain cesse d'en être un, il devient transparent comme une vitre : qu'y voit le monde ? Rien ! Une âme, me diras-tu, mais cette âme n'est-elle pas l'autre du monde puisqu'elle lui est étrangère ? Et l'âme, pendant ce temps, que voit-elle ? Un monde qui s'est transformé à la faveur de la tombée du soir, un monde chargé d'ombres qui échappent au regard. C'est ici que la mort propre entre en scène ! La mort propre renforce le tain du miroir de telle sorte qu'il devient miroir véritable et non plus miroir sans tain. Le monde s'y refléchit selon ses apparences mais pas seulement car se réfléchissent aussi dans le miroir les zones d'ombre dont il s'est chargé. De son côté l'âme ne voit plus rien : le miroir est un rideau tiré sur le monde, un monde qui lui échappe alors totalement. L'âme n'est plus l'autre du monde puisque le monde a cessé d'exister en s'effaçant dans le tain du miroir. Qu'y peut l'âme si ce n'est traverser ce miroir et se retrouver de l'autre côté, plongé dans le monde qui lui avait échappé. A présent que voit le monde dans le miroir en lequel il se refléchit : un monde habité. Et qu'y voit l'âme à présent ? Exactement la même chose.

NIETZSCHE

Imagine alors qu'un instant on rallume la lumière : les ombres disparaissent, ne demeurent que les apparences. Est-ce cela, et rien que cela, qu'alors ils voient tous deux, le monde et l'âme, dans le miroir ?

BONAVENTURA

Absolument pas ! Ils ne voient rien, pas même leurs apparences. Ecoute plutôt ce qu'en dit notre ami Holder.

*Que quelqu'un voie dans le miroir, un homme,
voie son image alors, comme peinte, elle ressemble
À cet homme. L'image de l'homme a des yeux, mais
La lune, elle, de la lumière.*

(Hölderlin, « En bleu adorable ... », extrait)

NIETZSCHE

Autrement dit le miroir les aveugle et c'est pour cette raison qu'ils n'y voient rien.

BONAVENTURA

Il y faut des zones d'ombre pour que l'un et l'autre accèdent à leurs propres respectifs. Cela veut dire : briser tout ce qui les entrave, jusqu'aux rais de la roue qui tient les camards à distance et leur conservent un centre. Quant au centre, je n'ai jamais réussi à mettre la main dessus. Chaque fois que je croyais l'apercevoir, il s'était déjà réfugié dans une singularité.

HÖLDERLIN

Rainer, permets que je cite quelques-uns de tes propres vers qui, je pense, s'appliquent merveilleusement aux rapports du monde et de l'âme qu'autorise le miroir bleu de Georg.

Partition nocturne qui jamais ne fut jouée :

Celle qui s'empare de tes frontières, où est-elle, la marge ?

Où, la voix qui possède tes cimes ?

En quel homme, la voix de Basse de ton abîme ?

*Ne nous est-il pas donné de propager
Jusque là-bas la pure effervescence de l'être,
Là où l'harmonie d'une surabondance de sens
Exulte en distances concertées ?*

*Là-bas se jetait, après la chute et la résistance
De sa course, jouissant de l'Ouvert,
Dans le cours divergent de bras paisibles,
Celui qui est devenu ample, l'Adorant.*

(Rilke, « Là-bas, n'est-ce pas un sourire ... », in « Poèmes à la nuit »)

Nos amis décident de faire une pause, se dégourdir les jambes pour assainir l'esprit. Et les cinq se dispersent au gré des attentions qui poussent l'un vers la source, les autres au vaste champ pour en humer les fleurs et capturer l'abeille d'un regard malicieux. Et puis ils se rassemblent dans la fraîcheur de l'eau s'échappant de sa source ; enfin reprend le fil de leur partage ...

HÖLDERLIN

Il n'y a pas de digue pour le feu sacré du chant, et quand je parle, c'est l'âme qui s'effondre en or. Chaque vers est une vague du dedans qui se lève, un flux solaire brisant l'écorce du silence. Je suis un homme brisé par sa propre lumière, mais debout encore, dans la pluie d'étincelles. La poésie, c'est cela : l'âme trop vaste pour soi, et qui cherche le monde pour se répandre en lui.

NIETZSCHE

Quand l'âme déborde, elle détruit ses repères, elle n'a plus de nom, plus de frein, plus de centre. C'est elle que je veux dans mes poèmes sauvages, pas une idée, mais l'orage qui fracasse l'être. J'écris avec l'excès, je parle en convulsions, chaque mot est un râle, un feu, un tremblement. Il faut que ça déborde, que ça hurle et que ça danse, sinon ce n'est pas la vie, ce n'est pas la poésie.

RILKE

Ce qui monte en moi n'a pas de contours nets, c'est comme une mer douce envahissant la nuit. J'écris pour que l'âme ne se noie pas en elle-même, pour qu'un mot devienne barque dans le flot. Je ne sais jamais d'où viennent ces élans profonds, mais je sais qu'ils sauvent en me traversant. Poésie : art de laisser l'être nous submerger, et d'en faire offrande sans jamais rien retenir.

TRAKL

Je ne sais pas ce que je contiens, tant cela déborde, comme si l'âme était un vase aux parois fêlées. Et ce qui s'en échappe n'est que nuit et lumière, un murmure trop fort pour les lèvres humaines. J'accueille les ruines, les fantômes, les clameurs, et je laisse filer dans le poème ce trop-plein d'absence. Le débordement est ma seule écriture possible, un naufrage où chaque vers est une planche.

BONAVENTURA

Mon âme, ce tonneau percé, fuit de partout, et je m'en réjouis comme un enfant sale et libre. Je ne veux pas retenir, je veux éclabousser, faire de la langue un jeu d'inondation. Que tout déborde, que les mots coulent de rire, ou de rage, ou de folie, mais qu'ils débordent ! Je suis un carnaval d'excès sans lendemain, et j'écris pour que la marée monte encore.

LE BLEUET

Il se coucha plus bas que sa douleur au pied du vieux miroir,
Comme un enfant tombé sous le poids d'un rêve trop ancien,
Il laissa son visage à la fraîcheur du bleu et de la nuit,
Il renonça soudain à se vouloir plus fort que sa finitude,
Toute parole en lui devint une cendre attendant la rosée,
Toute pensée se fit plus lente au bord de l'obscur respirant,
Et la sœur se pencha sans bruit sur cette fatigue livrée,
Posant près de son front son visage de lune terrestre,
Alors la chambre entière inclina son silence vers la veille,
Comme si le visible apprenait enfin la douceur du retrait.

LE COQUELICOT

Ce n'était pas la mort qui venait avec son froid sans visage,
Ni l'illusion pieuse d'un retour pour consoler les jours,
C'était une présence assez mince pour ne pas mentir au deuil,
Assez fidèle pourtant pour rouvrir la blessure à la lumière,
La sœur ne retirait rien au poids de la terre sur les morts,
Elle n'arrachait rien au temps qui défait les noms et les formes,
Mais elle rendait proche une paix que la peur tenait lointaine,
Une paix sans victoire et sans doctrine au bord du visible,
Et le bleu du miroir devenait cette région suspendue
Où vivre encore voulait dire habiter l'ombre sans orgueil.

LE BOUTON D'OR

Alors monta du frère un chant plus pauvre et plus juste que lui,
Non pas le chant superbe des survivants dressés contre l'abîme,
Mais une voix mêlée au souffle bas des lampes et des choses,
Une voix traversée de terre, de nuit, de sœur et de silence,
Chaque mot y venait comme on revient d'un pays sans chemin,
Avec sur lui le froid des pierres et l'or discret de la lune,
Ce chant ne séparait plus la vie de la lenteur des tombes,
Il liait le pain du matin à la cendre des noms perdus,
Et dans le miroir bleu la sœur semblait écouter sans sourire,
Comme si chanter seul n'était jamais qu'apprendre à répondre.

LE TREFLE ROUGE

Depuis lors le miroir demeura contre le mur comme une veille,
Non plus seulement le lieu où l'homme affronte sa propre peine,
Mais le seuil retenu d'une présence plus ancienne que lui,
Le frère y voit toujours son visage promis au bleu des absents,
Il y voit sa fatigue, sa fin, sa pauvre part de poussière,
Mais il y voit aussi la douceur mince qui traverse la nuit,
Il sait qu'un œil de trop demeure au fond de l'âme des hommes,

Et que ce surplus ouvre à la souffrance comme au chant le plus grave,
Pourtant le bleu n'est plus le pur miroir de l'effroi terrestre,
Car la sœur y a laissé le passage secret de son souffle.

LE PISSENLIT

Ainsi lorsque le soir revient avec son troupeau d'ombres lentes,
Et que la maison ploie sous la mémoire des pas effacés,
Le frère ne repousse plus la mort au-delà de sa demeure,
Il laisse aux morts leur place au cœur du pain, de l'eau, du silence,
Il sait que toute chambre est profonde d'une présence enfouie,
Que toute vitre garde un peu de lune au fond de sa nuit,
Et que la sœur parfois sort encore du miroir bleu des veilles,
Non pour sauver le monde, mais pour le rendre un peu habitable,
Alors il chante bas sous le regard du verre et des étoiles,
Et la pénombre entière devient la lumière des vivants.

BONAVENTURA

Et les fleurs remettent le couvert poétique ! A ce rythme-là on n'a pas fini d'en parler : la poésie
comme de-bord de l'âme du monde.

NIETZSCHE

Bonaventura, il faut toujours que tu débordes ! Tu es un torrent qui, délaissant sa couche,
emporte tout sur son passage.

BONAVENTURA

Frite, sais-tu ce qu'est l'esprit de sérieux ? Un buvard qui boit tous les symboles du monde et
n'en retient que l'empirique. La tête dans les étoiles et les pieds dans la boue : on appelle cela
des saints !

HÖLDERLIN

Tu blasphèmes à nouveau ! Tu es doublement impie ...

BONAVENTURA

Doublement ?

HÖLDERLIN

Absolument ! Tu es un impie impitoyable ...

BONAVENTURA

Mais dis donc, Holder, tu te prends pour moi tout d'un coup ... Sais-tu seulement ce que veut dire « Impi » ?

NIETZSCHE

Laisse-le ! C'est une troupe de guerriers chez les zoulous, aussi je dirai que tu es un Impi à toi tout seul.

BONAVENTURA

Et toi une forge ! Le marteau, l'enclume, le foyer, sa tuyère et le soufflet.

NIETZSCHE

Tu oublies le billot pour y poser l'enclume.

BONAVENTURA

Ah non ! Le billot, ce sont les autres, tous les autres que tu pourfends à coups de marteau. Ton « Gai savoir » est une enclume lancée à la figure des bien-pensants : dis-moi si j'ai tort ...

NIETZSCHE

Il m'arrive d'en épargner certains, comme toi par exemple ...

BONAVENTURA

Car je ne suis pas un bien-pensant, un philosophe si tu préfères. La nuit, faute de les voir, on sent les choses ...

NIETZSCHE

Et alors ?

BONAVENTURA

Et bien elles sentent très bon les choses, une fois que le soleil se couche : le parfum de la nuit, cela vous ouvre les narines. Le soir quand les citoyens ferment les portes sur leurs ordures, alors c'est le lilas qui se réveille, les roses aussi. Vois-tu, Fritz, ce que je préfère chez les fleurs, ce n'est pas leur beauté, c'est leur parfum : la beauté tu peux la capturer dans une toile mais le parfum jamais, une toile sentira toujours l'huile.

HÖLDERLIN

Tu accordes donc plus de valeur à ce qui s'efface qu'à ce qui demeure ?

BONAVENTURA

Bien sûr ! Ce qui demeure finit toujours dans les musées. Le parfum, lui, n'a jamais accepté d'être la proie d'un conservateur.

NIETZSCHE

Voilà enfin une chose plus libre que Zarathoustra.

BONAVENTURA

Le parfum d'un lilas n'a jamais fondé de religion.

NIETZSCHE

Zarathoustra non plus !

BONAVENTURA

Alors il devait sentir très bon ...

Tandis que nos amis rient sans retenue de cette dernière boutade, le ciel se charge progressivement de nuages sombres, les feuilles des arbres commencent à s'animer ...

NIETZSCHE

Mes amis, un orage se prépare, aussi je vous invite à un dernier échange avant que la pluie se mette à tomber sur nos pauvres têtes.

HÖLDERLIN

Je me tiens au bord du souffle qui me dépasse,
Comme un enfant surpris par l'éclat du matin.
L'âme, quand elle déborde, devient hymne sacré,
Et je n'écris que pour en recueillir la chute.
Qu'importe que je vacille sous le poids du feu,
Si la lumière passe à travers mes failles !
Le poème est cette coupe où l'on verse l'infini,
Et où l'homme, enfin, se laisse déborder d'être.

NIETZSCHE

Il faut perdre la forme pour atteindre le cri,
Briser les digues du moi, lâcher l'armure des mots.
Quand l'âme s'élance, qu'elle fracasse le poème,
Alors seulement l'on peut dire : j'ai chanté !
Je n'ai rien contenu : j'ai offert le débordement,
J'ai hurlé au monde ce trop-plein d'absolu.
Et même si tout brûle, que reste-t-il ? Une cendre,
Peut-être, mais chaude encore de ma fureur vivante.

RILKE

L'âme ne dit pas tout, mais elle s'ouvre en silence,
Et ce qui déborde est souvent une prière muette.
Je cueille ces larmes d'être sur la peau du jour,
Et les pose en vers comme on dépose un cœur.
Ce trop d'amour, ce trop de peur, ce trop de tout,
La poésie les recueille sans les trahir jamais.
Ce qui déborde ne détruit pas — il agrandit,
Et je veux être le vase où cela devient forme.

TRAKL

Le trop-plein de l'âme, c'est le chant des mourants,

La clarté qui jaillit des gouffres oubliés.
Je laisse venir ce qui monte sans nom ni figure,
Et le poème en tremble comme un arbre sous la neige.
La poésie est cette plaie ouverte au monde,
Où l'on verse l'excès d'un regard surhumain.
Je ne retiens rien — tout est cendre ou miracle,
Et ce débordement est mon seul testament.

BONAVENTURA

Moi je veux renverser l'urne et boire à même le sol,
Laisser le vin couler sur les pavés du réel.
Le débordement, c'est ma façon d'aimer,
Avec trop de gestes, trop de mots, trop de tout !
Qu'on me juge, je m'en ris : j'écris pour éclater,
Pas pour border les pages de sagesse pâle.
L'âme trop pleine se vide en rires, en vertiges,
Et chaque poème est une gifle au raisonnable.

LA SOURCE

Les hirondelles rasant la terre noire,
Les moineaux se taisent dans les aubépines,
Le ciel pèse de tout son silence sur les champs,
Et déjà les premières ombres montent depuis les haies.

Seul le merle chante sous le noyer immobile,
Comme s'il fallait encore une voix
Pour tenir ouvert le monde
Jusqu'à l'arrivée de la pluie.

Au moment même où Bonaventura place ses derniers mots, des éclairs illuminent le ciel, le tonnant leur répond avec fracas, la pluie se met à tomber ...

BONAVENTURA

Comme toujours c'est le ciel qui aura le dernier mot ! Fuyons, mes amis : face aux caprices du temps la poésie est un piètre refuge. Voyez-vous, la pluie a ce talent moqueur de s'infiltrer entre les mots ...

SCÈNE 5

POÉSIE TENDUE VERS LE SIMPLE

NARRATEUR (OFF)

La poésie ne se tient pas dans le simple comme dans une évidence première, elle ne retrouve pas une clarté originaire qui serait donnée d'avance, elle ne revient pas à une forme de parole débarrassée de toute complication comme si le monde pouvait être dit sans reste. Le simple n'est pas ce qui est immédiatement là, il n'est pas la transparence d'un donné accessible, il est ce vers quoi la parole se tend lorsqu'elle ne peut plus se soutenir de ce qui l'encombre.

Le simple ne se confond pas avec la pauvreté. Il n'est pas le résultat d'une réduction volontaire, d'un appauvrissement des moyens, d'un refus de la complexité. Il n'est pas ce qui reste lorsque tout a été retiré, il n'est pas un minimum que l'on pourrait atteindre par élimination. Ce vers quoi la poésie se tend ne peut pas être produit, il ne peut pas être construit, il ne peut pas être atteint comme un terme.

Ainsi, le simple ne s'oppose pas au complexe. Il ne se situe pas de l'autre côté, comme une forme plus pure ou plus juste. Il est ce qui échappe à cette opposition, ce qui ne peut être réduit ni à l'un ni à l'autre. La poésie ne simplifie pas, elle ne clarifie pas, elle ne réduit pas. Elle se tient dans une tension où ce qui est dit tend vers une forme qui ne peut être stabilisée.

Dans cette tension, le langage est transformé. Il ne peut plus s'appuyer sur des effets, il ne peut plus se prolonger dans des développements qui viendraient en renforcer la cohérence. Les mots ne sont pas choisis pour leur richesse, ni pour leur précision au sens technique, mais pour leur capacité à tenir sans excès. Ce qui est dit ne se déploie pas, il se retient sans se fermer.

Le simple n'est pas une donnée, il est une exigence. Il ne se donne pas, il se cherche sans pouvoir être trouvé. La poésie ne l'atteint pas, elle ne s'y installe pas, elle ne peut que s'en approcher. Ce qui est dit n'est jamais simple au sens où il serait immédiatement clair, il est traversé d'une difficulté qui ne peut être supprimée.

Il ne s'agit pas pour autant de maintenir la complexité comme une valeur. La poésie ne cherche pas à compliquer, elle ne cultive pas l'obscurité pour elle-même. Elle ne se détourne pas du

simple, elle s'y oriente sans jamais pouvoir le rejoindre. Ce mouvement ne se résout pas, il ne conduit pas à un état où tout serait enfin apaisé.

Il arrive alors qu'un mot, une phrase, un geste de langage, semble s'approcher de ce simple sans jamais s'y fixer. Ce qui apparaît ne se donne pas comme une évidence, mais comme une tenue fragile où rien ne dépasse. Rien n'est en trop, rien n'est en moins, et pourtant rien ne peut être affirmé comme définitif.

La poésie est cela : une tension vers ce qui ne peut être possédé, une orientation vers une forme qui ne peut être fixée, une manière de dire qui ne s'installe pas dans ce qu'elle atteint. Elle ne produit pas le simple, elle ne le donne pas, elle s'y expose sans pouvoir le retenir.

Elle ne simplifie pas, elle ne réduit pas, elle n'éclaire pas. Elle se tient tendue vers ce qui ne se laisse pas saisir.

nos amis ne sont pas encore arrivés mais près de la source deux ombres méditantes murmurent. Leurs paroles se mêlent au bruit de l'eau et deviennent presque impossibles à distinguer. Pourquoi donc parler si bas ? Sont-elles les gardiennes de quelque secret oublié ? Qu'importe. Le pommier, courbé sous le poids de ses fruits, en gardera la mémoire. La source aussi. Peut-être même les pierres qui bordent son cours.

LE NARRATEUR (OFF)

Le Simple garde le secret de toute permanence et de toute grandeur. Il arrive chez les hommes sans préparation, bien qu'il lui faille beaucoup de temps pour croître et mûrir. Les dons qu'il dispense, il les cache dans l'inapparence de ce qui est toujours le Même. Les choses à demeure autour du chemin, dans leur ampleur et leur plénitude, donnent le monde. Comme le dit le vieux maître Eckhart, auprès de qui nous apprenons à lire et à vivre, c'est seulement dans ce que leur langage ne dit pas que Dieu est vraiment Dieu.

(M. Heidegger, ibidem)

L'OMBRE 1

De tout ce qui l'entoure, le chemin fait offrande du monde en sa grandeur et toute sa plénitude : il dit le Simple qui au Même lui demande d'enfouir en son retrait pareille sollicitude. Or rien n'est jamais Simple en tout ce qui paraît : c'est aussi vrai du Même selon son apparence ; ce qui semble pareil quand il nous apparaît exige de nos regards une attentive prudence. Car autre est l'identique qu'on ne peut discerner : le Même se dit de deux la co-

appartenance de sorte que l'un et l'autre ont en communauté une pareille qualité mais aucune ressemblance.

L'OMBRE 2

Le Même est identique mais n'a pas de visage car il s'agit de l'Etre dont on sait qu'il n'est pas ; que l'Etre ait une essence résulte d'un arbitrage qui dénigre à ces termes le sens qu'ils ont déjà. Chez les anciens c'est sûr, mais les modernes aussi, qui donnaient à ce mot le sens d'une quiddité, une substance en somme, sens que « Je pense » reprit sous le concept de chose pour décrire la pensée. Dire que l'Etre n'est pas n'en fait pas un néant car s'il est un sans-fond, c'est qu'il n'a d'origine ; il n'est pas plus un acte figé dans son présent : de l'Etre s'écrit l'histoire en tout qui se destine.

L'OMBRE 1

L'Etre est fixé au temps qui lui donne sa mesure et ne peut devenir qu'en ce qui le retient : de l'Etre qui devient, ce temps n'est que mesure de son accomplissement, au fil de nos chemins. Les choses ne sont de l'Etre qu'une multiple façon, non point les détaillants d'un Etre débité : le monde n'est pas étal d'une vulgaire salaison mais l'expression d'un Même en singularités. Ce qui est en partage, c'est le seul exister, surgir à l'improviste dans une brèche du temps et, sans préparation, s'ouvrir à ce donné car « il y a » veut dire : accepter ce présent.

L'OMBRE 2

Ce don sur le chemin est seuil de l'existence, aurore du premier jour d'un monde qui se déploie et offre à la lumière une insigne espérance que s'enrobent les êtres d'une précieuse harmonie. C'est alors que le Simple défie le composé des fragments qui s'agencent pour ne former qu'un seul ; l'Un-Tout n'a de raison que de vouloir cacher ce qui parfois s'oppose, dont il n'est que linceul. Pas plus d'Un que le Tout : le clown est une chimère ! La voix d'un Enchanteur qui voudrait caresser ce qui n'existe pas et qui se désespère de tenter l'impossible d'une structure insensée.

LE POMMIER

Tu penses qu'ils vont parler encore longtemps ? J'ai des crampes à mes oreilles.

LA SOURCE

Va savoir ! Les philosophes ont toujours quelque chose à ajouter : des nuances, c'est le mot qu'ils utilisent. Tu sais, le Simple est une chose très complexe, c'est du moins ce qu'ils pensent.

LE POMMIER

Quelle vanité ! Le monde est simple comme bonjour ...

LA SOURCE

Ah mon ami, tu es bien peu savant !

LE POMMIER

Crois-tu que je l'ignore ? La philosophie est une science rigoureuse et moi, je voudrais bien en rire mais c'est mon écorce qui m'en empêche.

LA SOURCE

Explique-toi.

LE POMMIER

Dans les grands bals mondains les jeunes filles sourient du bout des lèvres mais jamais elles ne rient : leurs corsets les en empêchent. Mais, dis-moi, ce clown dont ils parlent, tu le connais ?

LA SOURCE

On m'en a parlé un jour ! Il s'appelait Gilles, un « Gille de Binche à Vincennes », il circulait à bicyclette entre les mots.

LE POMMIER

Et alors ?

LA SOURCE

Les mots empruntaient des lignes de fuite et s'échouaient dans les fossés du virtuel.

LE POMMIER

Du virtuel ?

LA SOURCE

Oui ! Une réalité en attente qu'elle soit actée.

LE POMMIER

La sève dont se nourrissent mes pommes, en quelque sorte ...

LA SOURCE

Si tu veux, mais sans abeille et dans l'ombre de l'immanence : les mots poussaient partout comme des ronces.

LE POMMIER

Et dessous ?

LA SOURCE

Rien.

LE POMMIER

Rien ?

LA SOURCE

Rien qu'une autre ronce.

L'OMBRE 1

Le virtuel serait miroir de ce qui manque, réalité certaine et qui pourtant n'est pas, ruinant tous les possibles qui dénierait sa planque, le faux de son caché et futur être-là. Faut-il à ce délire chercher une intention ? N'y gâchons pas ce temps dont nous sommes crédités ! Le chemin du possible conduit à sa moisson qui en perçoit le Simple avec Sérénité. Nous n'apprenons des choses que ce qu'on n'en dit pas, ainsi que Maître Eckart l'affirmait du divin : de ce qu'on prête à Dieu, on n'y voit d'alias, le privant d'être libre et trahir nos desseins.

L'OMBRE 2

Les dieux dont on dispose sont ceux que l'on mérite car on les a forgés pour faire de nos misères le prix d'une rédemption qui, dit-on, fut inscrite au pied même de la croix d'un injuste calvaire. Si l'on revient aux choses et ce qui s'en peut dire, il faut d'entre les lignes en saisir la portée : ne sont-ils malicieux de se laisser écrire pour taire en ce qu'ils disent ce dont on veut parler. T'en voudras-tu, Eckart, de n'avoir de ton dieu pu dire que l'indicible et l'Etre aussi

lointain qu'on ne sait le nommer ni concevoir le lieu : un existant si peu qu'il pourrait n'être rien.

L'OMBRE 1

N'est-il simple néant auquel tu crois pourtant : s'il sied par-dessus l'Etre, n'y devant s'accorder, pour quels cieux le mystique, qui n'est pas simple orant, à genoux sur la pierre, se veut-il mortifier ? Tu es de cette espèce à te crever les yeux, Œdipe au Moyen-Age ne pouvant supporter que d'un simple regard, faisant offense à Dieu, un homme, sur sa misère, n'a le droit de pleurer. Tu n'attends rien de voir ce qu'on ne peut nommer : qu'aurait-il à te dire d'aussi peu d'existence ? Que m'importe la Foi de n'en rien espérer qu'honorer de vains mots un dieu sans consistance !

L'OMBRE 2

Foutaise ! Dieu m'est un autre qui le Simple a sacré, un jamais composé de trinité obscure, fabulation mesquine d'un concile de Nicée, qui veut que du trois l'un confine la démesure. Combien de dieux possibles s'il en faut un au moins. Si dieu a sa demeure, qu'importe le résident : il est comme il se veut, apte à ce qu'il devient ; un dieu qui n'est pas libre ne saurait être avenant. Le chemin de campagne se garde de trop en dire : de la Sérénité qui toujours prend son temps, il fait règle des Sages qui, n'ayant à prédire, se font juste propos de ce qui est présent.

LE POMMIER

Tant de' détours pour revenir au Présent ...

LA SOURCE

Tous ces détours, ce sont tes racines qui t'en empêchent : que ferais-tu si tu avais des jambes ?

LE POMMIER

Je te signale que ces ombres n'en ont pas non plus : elles glissent comme le vent sur la pierre. Si j'avais des jambes, je ne saurais qu'en faire : le sol est assez riche et ta fraîcheur le plus doux réconfort. Le proche n'est-il pas assez vaste ? De tes veines une eau s'écoule, portant vers le lointain la sagesse de sa source.

LA SOURCE

Ma sagesse ?

LE POMMIER

Oui, celle d'une présence qui ne demande qu'à s'offrir. Du sol qui nous rassemble nous puisons la même sève : celle dont je nourris mes fruits, celle dont tu nourris le cours de ce ruisseau qui va son destin en parcourant les prés.

LA SOURCE

Ah mon ami, ta sagesse vaut bien la mienne : tes mots sont si doux à mes oreilles. Et quelle justesse en ton propos : que la nature te garde d'être un jour philosophe.

L'OMBRE 1

Car rien ne se dérobe à qui sait en juger : sur le chemin tranquille, en tout ce qui l'entoure, c'est le Simple du monde qui nous est partagé, ignorant du calcul les néfastes détours. Le monde est sans malice et ne donne à tromper que ceux dont l'ignorance lui trouve un air douteux ; d'en affirmer le Simple leur est un préjugé et d'un mythe persistant le souvenir pieux. D'un impossible Eden, et son affreux serpent qui tenait à l'écart une bienveillance divine, de croquer à la pomme, pour devenir savant, eut le premier calcul d'une prétention mesquine.

L'OMBRE 2

Car il n'est rien de simple, prétendait le reptile : le croire est une offense à la Sagesse de Dieu ; ce sont les fous qui pensent le Savoir inutile mais la Raison de l'Etre n'en connaît que le mieux. Le Savoir est une ruse qui oublie trop souvent qu'en tout ce qu'il enseigne, des êtres il fait défaut de ce qui, sans paraître, les constitue vraiment et n'a garde à compter que le peu qui nous vaut. La Science n'a de mesure que ce qui fait profit aux désirs que nous prête son besoin d'importance ; pour le salut de l'âme n'affichant que mépris, elle devient un abîme, tombeau de l'existence.

L'OMBRE 1

Si tout est vraiment simple, pourquoi mordre à l'envie et chercher dans les choses une vaine machination, d'exhiber de tout être la secrète industrie, si ce n'est les prêter à nos viles intentions ? Le Simple n'a pas sa place dans le ventre du monde : qui voudrait en douter n'a jamais rien appris ! Le Simple est une caresse qui, du chemin la ronde, embrasse ce qu'elle rencontre et de sa main bénit. Quand on s'accorde aux êtres, le Simple est évidence : le chant

de l'alouette ne veut pas de question mais le temps d'une écoute, l'humeur d'une résonance : une simple mélodie jouée sans partition.

L'OMBRE 2

La Raison extractive ne retient qu'une partie de tout ce qu'elle disperse, en brisant l'unité, et de ce qu'elle étale conçoit la machinerie dont s'animait l'ensemble à présent déchiré. La Raison s'autorise de sa complexité pour affirmer du monde qu'elle seule peut le décrire ; en dire la mécanique, ce n'est pas le penser, entrevoir l'harmonie guidant son advenir. Ce monde tel qu'on le dit est un théâtre humain, celui de nos affaires et de nos égarements ; l'Esprit est à l'étroit en ce qui le retient d'en l'Etre caresser l'ineffable existant.

L'OMBRE 1

Les choses sont ainsi faites » dit l'escrimeur savant qui porte son fleuret au cœur de la matière : c'est d'un parfait accord que fonctionne tout étant, chacun selon son genre ou selon sa manière. De notre digestion, voyez combien d'organes ont soin de la mener jusqu'au bord des toilettes ! Et d'une fleur éclore, songez, quand elle se fane, qu'elle fera de l'humus l'objet de sa recette.

L'OMBRE 2

Est-il une science galante qui sache parler des fleurs, admirer leur beauté, en humer les parfums ? C'est niaiserie de poète » répond le pourfendeur : comprendre ses rouages est l'unique opportun ! Qu'il vous plaise, ma Mie, d'accepter d'un idiot le bouquet de ces fleurs en guise de sentiments : on m'avait suggéré d'en offrir les grelots qui, du plat qui mijote, seraient un condiment.

C'est l'heure pour nos cinq amis de se retrouver. Arrivés devant le portique du verger ils aperçoivent dans l'ombre du pommier aux abords de la source les deux ombres qui, sans méfiance, voudraient poursuivre leur entretien.

NIETZSCHE

Voyez, mes amis, ces deux ombres près de la source : elles gesticulent et semblent converser.

BONAVENTURA

Alors approchons-nous : nous y verrons plus clair.

Voyant soudain les cinq s'approcher, les deux ombres prennent la fuite et disparaissent dans les fourrés ...

BONAVENTURA

Ah ces ombres, comme je les connais bien ! La nuit je les aperçois durant mes rondes : elles se glissent le long des murs et finissent toujours par disparaître. Elles se glissent par les soupiraux et dans les caves sombres elles attendent ...

NIETZSCHE

Quoi ?

BONAVENTURA

Que s'éveillent ceux qui le jour les trainent derrière eux comme des images mortes. Croyez-vous qu'on puisse dormir avec son ombre ? Elles restent au bas de l'escalier parmi les chaussures, elles se lassent et parfois se risquent à glisser sous les portes.

NIETZSCHE

Tu prétends donc que les ombres vivent leur propre vie ?

BONAVENTURA

Bien sûr ! Que crois-tu qu'elles font pendant notre sommeil ?

NIETZSCHE

Je n'en sais rien.

BONAVENTURA

Elles bavardent. Elles se racontent les sottises que leurs propriétaires ont dites ou faites durant la journée. Certaines ne reviennent même jamais.

NIETZSCHE

Comment cela ?

BONAVENTURA

Elles trouvent parfois une ombre plus intéressante qu'elles-mêmes.

*Nos cinq poètes arrivent enfin et prennent place autour de la source, à l'ombre du pommier.
Les ombres se sont enfuies dans les fourrés et cependant d'autres présences ne vont pas tarder
à se manifester ...*

LA PÂQUERETTE

Je suis la pâquerette au bord de la prairie,
Je ne possède, couronne de tépales blancs,
Le matin me réveille avec la même douceur,
La rosée sur mes feuilles suffit à mon bonheur,
Je regarde passer les nuages et les hommes,
Les uns et les autres suivent leur propre chemin,
Nul ne vient me demander ce que vaut une vie,
Pourtant je suis ici depuis l'aube du printemps,
Et j'offre à qui s'arrête un peu de ma lumière,
Sans savoir si demain je serai encore là.

LE COQUELICOT

Je suis le coquelicot des longs champs labourés,
Le vent me couche parfois et je ressens la glaise,
Puis je me redresse au son de l'accalmie,
Comme le fait la flamme rouge, au cœur d'un vieux foyer,
Je ne garde rancune à l'orage ni aux pluies,
Car tout ce qui me frappe finit par me nourrir,
Le soleil me traverse en colorant mon sang,
Je n'ai jamais appris à distinguer les causes,
Je fleuris simplement quand vient l'heure de fleurir,
Et cela me suffit pour traverser le jour.

BONAVENTURA

Vous avez entendu ? Les fleurs s'y mettent elles aussi : cela fait beaucoup de poètes pour un verger, vous ne trouvez pas ?

RILKE

Qu'y vois-tu de surprenant, mon ami ? Les fleurs ne sont-elles pas la perfection du Simple ? Nous discourons sur la poésie comme tension vers le Simple mais les fleurs n'ont pas besoin de commentaires, elles n'ont rien à justifier : elles existent simplement, tu comprends ? Simplement, cela veut dire : dans la plus grande et profonde simplicité.

NIETZSCHE

Rainer les connaît mieux que nous tous, alors ne les privons surtout pas de la parole. Et reprenons notre discussion ...

HÖLDERLIN

Le poème est un pain rompu sur une table nue,
Il suffit qu'un rayon de lumière le touche.
Je m'éloigne des fastes, des temples, des discours,
Pour cueillir l'instant pur d'un matin sans emphase.
Une fleur dans le vent m'apprend plus que les livres,
Et l'eau d'un puits contient l'univers entier.
Poète est celui qui sait nommer une pierre,
Et dans ce nom, ouvrir le monde tout entier.

NIETZSCHE

Trop de verbe enivre, trop de pensée assèche.
Je veux l'os, le germe, le coup d'archet.
La grandeur se loge dans une main tendue,
Et non dans l'envol des constructions frivoles.
Le poème est un couteau sans manche,
Il tranche l'inutile pour montrer l'essentiel.
Je n'élève plus de palais, mais des refuges,
Et j'y garde un feu discret, une parole sobre.

RILKE

Le poème est une cruche sur la pierre tiède,
Et le silence qui s'y verse doucement.
Il suffit d'un arbre, d'un enfant qui respire,

Pour que la beauté redevienne le centre.
Le simple n'est pas pauvreté, mais plénitude,
Un fruit mûr tombé d'un très vieil arbre.
Tout ce qui pèse, je l'écarte doucement
Pour rester face au monde, nu comme un ange.

TRAKL

Je veux la chambre vide et l'aube dans la vitre,
Un chant d'oiseau comme seul compagnon.
La poésie est une lampe dans l'ombre,
Elle n'explique rien, elle montre un seuil.
Je renonce aux images trop ornées,
Je cherche la pureté d'un mot suspendu.
Le simple est tragique, il saigne en silence,
Et c'est ce sang discret que je recueille.

BONAVENTURA

J'ai trop ri des grimaces de l'époque,
À présent je me tais pour mieux écouter.
Un banc, une pluie, un chien qui dort :
Voilà mes vers, sans rien y ajouter.
Le poème ne joue plus, il respire,
Il marche pieds nus sur les gravats du monde.
Je tends vers le simple comme on rentre chez soi,
Et j'efface mon nom pour mieux dire les choses.

*Les cinq se taisent alors un bref instant comme s'ils attendaient que les fleurs prennent le relais
et s'expriment à leur tout ...*

LE BLEUET

Je suis le bleuet couvert parmi les champs de blé,
Entouré d'épis lourds qui me dépassent de loin,
Je pourrais les envier, une abondance tranquille,
Mais chaque tige porte sa mesure, différente,

Le ciel m'a confié la couleur de ses matins,
Aux moissons son éclat se mêle sans regret,
Lorsque tombe la faux je tombe avec les autres,
Et mon destin rejoint celui des herbes sèches,
Ainsi vont les saisons dont nul ne s'émerveille
Hormis ceux qui consentent à vivre leur passage.

LA CAMPABULE

Je suis la campanule au revers du chemin,
Mes clochettes de leur bleu n'appellent aucun office,
Je résonne dans le vent qui traverse les talus,
Pour l'abeille chargée du pollen des collines,
Pour l'enfant qui s'arrête un instant près des haies,
Je ne connais ni roi ni prophète et aucun maître,
Je prête mon offrande, ma corolle à l'été,
Et lorsque vient le soir je referme mes portes,
Comme une humble demeure au bord de l'inconnu
Qui n'attend de personne un motif de paraître.

BONAVENTURA

Le bleuet et ensuite la campanule, croyez-moi, mes amis : on n'a pas fini d'en faire le tour. Mais j'y repense soudainement : ces deux ombres qui ont fui à notre arrivée, que pouvaient-elles se raconter ?

HÖLDERLIN

Demande aux fleurs, au pommier ou à la source ...

BONAVENTURA

Et pourquoi pas à ces cailloux, eux aussi ils étaient présents. Et puis les pierres sont les gardiennes de la mémoire du monde ...

NIETZSCHE

Si tu parviens à les faire parler, je veux bien manger ton chapeau ...

BONAVENTURA

Et quoi ? Tu penses que je porte un chapeau comme Lessing s'abritait sous sa perruque ? Je crains le jour ardent autant que la nuit froide, voilà les bonnes raisons de ce chapeau ...

NIETZSCHE

Alors restons-en là et reprenons ...

HÖLDERLIN

Le poème est un pain rompu sur une table nue,
Il suffit qu'un rayon de lumière le touche.
Je m'éloigne des fastes, des temples, des discours,
Pour cueillir l'instant pur d'un matin sans emphase.
Une fleur dans le vent m'apprend plus que les livres,
Et l'eau d'un puits contient l'univers entier.
Poète est celui qui sait nommer une pierre,
Et dans ce nom, ouvrir le monde tout entier.

NIETZSCHE

Trop de verbe enivre, trop de pensée assèche.
Je veux l'os, le germe, le coup d'archet.
La grandeur se loge dans une main tendue,
Et non dans l'envol des constructions frivoles.
Le poème est un couteau sans manche,
Il tranche l'inutile pour montrer l'essentiel.
Je n'élève plus de palais, mais des refuges,
Et j'y garde un feu discret, une parole sobre.

RILKE

Le poème est une cruche sur la pierre tiède,
Et le silence qui s'y verse doucement.
Il suffit d'un arbre, d'un enfant qui respire,
Pour que la beauté redevienne le centre.
Le simple n'est pas pauvreté, mais plénitude,
Un fruit mûr tombé d'un très vieil arbre.

Tout ce qui pèse, je l'écarte doucement
Pour rester face au monde, nu comme un ange.

TRAKL

Je veux la chambre vide et l'aube dans la vitre,
Un chant d'oiseau comme seul compagnon.
La poésie est une lampe dans l'ombre,
Elle n'explique rien, elle montre un seuil.
Je renonce aux images trop ornées,
Je cherche la pureté d'un mot suspendu.
Le simple est tragique, il saigne en silence,
Et c'est ce sang discret que je recueille.

BONAVENTURA

J'ai trop ri des grimaces de l'époque,
À présent je me tais pour mieux écouter.
Un banc, une pluie, un chien qui dort :
Voilà mes vers, sans rien y ajouter.
Le poème ne joue plus, il respire,
Il marche pieds nus sur les gravats du monde.
Je tends vers le simple comme on rentre chez soi,
Et j'efface mon nom pour mieux dire les choses.

TRAKL

Tu ris des grimaces de l'époque, mais qui sait si les fleurs n'en font pas autant. Et puis, mon ami, n'es-tu pas fleur toi aussi ? Une fleur de chardon ?

LA PRIMEVERE

Je suis la primevère au sortir du grand froid,
Je perce la terre froide quand d'autres dorment encore,
J'ignore si le monde mérite ses printemps,
Je sais seulement que la sève recommence,
Sous les feuilles pourries dorment déjà les graines,
Les oiseaux le savent avant même leur retour,

Tout renaît sans décret, sans promesse et sans gloire,
Par une patience obscure au fond de ses racines,
Et le soleil de mars trouve toujours un chemin
Jusqu'au cœur le plus sombre où sommeille la vie.

LA DIGITALE

Je suis la digitale aux doigts couleur de pourpre,
Je garde dans mes fleurs un pouvoir redoutable,
Les hommes me regardent avec méfiance, d'autant
Que le beau doit être inoffensif,
Pourtant je ne suis rien que cette présence,
Ni bonne ni mauvaise aux yeux de la montagne,
Je pousse ici et là selon la volonté du sol,
J'habite dans la clairière autant que les fougères,
Et laisse à qui me voit le soin de me comprendre
Ou de passer sa route sans même se retourner.

NIETZSCHE

Bonaventura, tu as ta réponse, toi fleur parmi les fleurs même si tu blesses la main, imprudente,
qui te caresse ...

HÖLDERLIN

J'ai vu l'enfance d'un arbre dans un geste du vent,
Et cela m'a suffi pour écrire un hymne.
Pourquoi vouloir le faste, la hauteur, le marbre,
Quand le cœur bat dans une feuille qui tombe ?
Le divin s'abrite dans le moindre éclat,
Un reflet, une pierre, une voix qui se perd.
C'est là qu'il faut aller, c'est là que le ver s'enroule,
Dans le presque rien, l'intime, le vrai.

NIETZSCHE

Je n'ai plus besoin de crier pour être entendu.
Le silence est parfois plus fort que le rugissement.

Je taille mes phrases comme on taille une pierre,
Non pour l'embellir, mais pour en libérer l'âme.
Le poème qui reste est celui qui s'efface,
Comme le feu qui chauffe sans se montrer.
Je veux parler avec le souffle des bergers,
Et non avec le bruit des orgueilleux cités.

RILKE

Un mot juste vaut mieux qu'un long discours,
S'il est pur, s'il est nu, s'il est donné sans force.
Le poème est un vêtement cousu d'attention,
Où chaque pli révèle un monde sans orgueil.
Je n'ai plus d'ambition que celle d'habiter,
Simplement, entre les choses et les jours.
Là où le monde consent à être seul,
Le poète devient son humble miroir.

TRAKL

Un ruisseau dans l'ombre me suffit pour chanter,
Et je préfère la poussière à l'éclat.
Le poème est une main dans la brume,
Qui cherche une autre main, sans bruit.
Plus je me dépouille, plus j'approche la justesse,
Et chaque vers devient un fragment de silence.
Le simple est une tombe ouverte sur la lumière,
Et j'y dépose mes mots comme des ossements.

BONAVENTURA

Je ne grimpe plus sur la scène du monde,
Je m'assois au bord, et j'écoute les craquements.
Les blagues sont tombées, les masques aussi,
Il ne reste qu'un regard fatigué, mais vrai.
Mon poème, c'est une bougie sans promesse,
Un fruit donné sans gants ni cérémonie.

Je parle bas, mais c'est un chant profond,
Car le simple, enfin, n'a plus besoin de rime.

Tandis que nos amis se lèvent et parcourent le pré pour se dégourdir les jambes, les fleurs sauvages reprennent leur concert ...

LA MARGUERITE

Je suis la marguerite, gardienne des pâturages,
Les enfants m'effeuillent pour consulter l'amour,
Je ne réponds jamais aux questions qu'ils me posent,
Car je ne sais rien d'eux ni de leurs espérances,
Je connais seulement les pluies et les lumières,
Le poids des gouttes d'eau sur mes feuilles d'été,
Le bourdonnement grave des abeilles de juin,
Et la nuit qui descend sur les prés silencieux,
Voilà tout mon savoir et je le trouve si vaste,
Comme le ciel profond qui repose sur l'herbe.

LA CENTAUREE

Je suis la centaurée des terres pierreuses,
Mon royaume est modeste et tient dans peu de place,
Quelques cailloux chauffés par les soleils d'été,
Une pente oubliée derrière des genévriers,
J'ai vu mourir des arbres et naître des ronces,
Vu la sécheresse et le retour des averses,
Jamais le monde partout n'a cessé de changer,
Et pourtant quelque chose demeure sous cette mouvance,
Une fidélité discrète des saisons,
Comme un souffle ancien qui traverse les années.

LA REINE-DES-PRES

Je suis la reine-des-prés, la bergère des eaux lentes,
La rivière me parle dans un langage d'écume,

Elle ne me raconte aucun secrets, aucun mystères,
Seulement le passage des pluies vers l'océan,
Je lui réponds parfois par mes parfums légers,
Elle poursuit sa route sans s'arrêter, glissante,
Nous partageons une ancienne compagnie, jamais écrite,
Sans contrat, sans serment, sans devoir nous liant,
Et cette liberté suffit à notre accord
Sous le regard mouvant des saules de la rive.

LE BOUTON D'OR

Je suis le bouton d'or, futile éclat parmi les herbes hautes,
Je porte un peu de soleil au ras de la terre,
Lorsque passent les nuages je garde leur mémoire,
Lorsque revient l'azur je l'offre aux regards las,
Je ne cherche jamais à devenir autre chose,
L'éclat le plus humble a sa place en ce monde,
Une seule couleur peut réjouir toute une journée,
Une seule présence allège bien des tristesses,
Et parfois il suffit d'une fleur sur un talus
Pour rendre un peu plus douce la fatigue du voyage.

LA FLEUR DE TREFLE

Je suis la fleur de trèfle au bord du vieux sentier,
Les abeilles me visitent au fil de leurs générations,
Leurs ailes connaissent mieux les chemins que les cartes,
Elles viennent, elles partent, puis reviennent encore,
Je leur donne un peu de ce que j'ai reçu,
Le soleil agit de même avec les champs aux alentours,
Alors circule un don que personne ne possède,
D'une aile à une fleur, d'une fleur à la ruche,
Et le monde se tisse de ces échanges muets
Que nul ne voit vraiment tant ils semblent ordinaires.

LA FLEUR SANS NOM

Je suis une fleur sans nom au fond d'un vieux fossé,
Personne ne me cueille et bien peu savent me voir,
Je pousse entre les pierres et les herbes sauvages,
Près d'un merle qui chante à l'ombre d'un noyer,
Je n'ai laissé derrière moi ni légende ni mémoire,
Et pourtant j'aurai connu la pluie, le vent, la lune,
Le passage des saisons, la chaleur de juillet,
J'aurai prêté ma forme à la lumière du monde,
Et lorsque je mourrai, la terre me reprendra
Comme elle accueille déjà tout ce qu'elle a porté.

LE MERLE

La fleur ne cherche pas quelle est sa juste place,
S'abreuvant de rosée dans le calme des aubes ;
La pluie lui est donnée, le soleil lui fait grâce,
Et le vent de passage en effleure le chemin.
Ainsi vont les saisons sur les prés qu'elles traversent,
Sans jamais demander où commence leur destin ;
Et la terre les recueille quand les sources les versent
Dans la clarté obscure d'un pareil lendemain.
Heureux celui qui marche au rythme de leur souffle,
Car le monde est serein quand il s'habille de simple.

Je chante depuis les branches sans chercher à convaincre,
Mon chant n'est qu'un écho du silence alentour ;
L'eau poursuit son chemin, en sa montée vibre la sève,

Les ombres de la nuit préparent le retour.
Rien n'est à démontrer lorsque la terre écoute,
Rien n'est à retenir de ce qui doit partir ;
Le proche est assez vaste à qui demeure en route,
Et le fruit le plus pauvre contient l'art d'avenir.
Ainsi veille le monde en sa tranquille présence,
Et la Sérénité n'est rien que la simplicité
De cette humble confiance.